

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



7/74	Toulouse Floraux

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux 1829

in 8° plein veau beige

300-

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1829.



TOULOUSE.

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, N.° 41.

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1829.

LE ROI, *Protecteur.*

M.GR LE CHANCELIER.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1782. M. le Marquis DE LATRESNE (Jean-Jacques-Claire), ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, *Doyen de l'Académie.*

1787. M. le Marquis D'ESCOULOUBRE (Louis-Gaston-François), ancien Colonnel d'infanterie, Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

1806. M. l'Abbé JAMME (Jean-Gabriel-Xavier-Auguste), Professeur en Théologie, Conservateur de la Bibliothèque *du Clergé*, et Chanoine de la Métropole.

1806. M. HOCQUART (Matthieu-Louis), Premier-Président de la Cour royale de Toulouse, Membre de la Chambre des Députés, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et Chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

1806. M. le Baron DESAZARS (Guillaume-Joseph-Jean-François), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Premier-Président honoraire de la Cour royale de Toulouse.

1806. M. le Marquis DE VILLENEUVE (Pons-Louis-François), Préfet de la Corrèze, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1806. M. le Baron DE MALARET (Joseph-François-Magdelaine), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Secrétaire perpétuel.*

1806. M. DRALET (Étienne-François), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Conservateur des forêts du 12.ᵉ arrondissement.

1806. M. le Baron GARY (Alexandre-Gaspard), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Conseiller en la Cour de cassation.

1807. M. le Baron DESMOUSSEAUX (Antoine-François-Erhard-Marie-Catherine), Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

1807. M. le Baron DE CAMBON (Louis-Alexandre), Premier-Président de la Cour royale d'Amiens, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Membre de la Chambre des Députés.

1809. M. le Marquis D'AGUILAR (Melchior-Louis), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, Chef d'Escadron en retraite.

1809. M. PINAUD (Jean-Joseph-Thérèse), Procureur général près la cour royale de Metz, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1810. M. GAULDRÉE-BOILEAU, Marquis DE LACAZE (Denis-Charles-Henri), ancien Commissaire ordonnateur en chef, Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

1811. M. D'ALDÉGUIER (Thérèse-Joseph-Hippolyte), Président à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), Secrétaire général de la Préfecture du Département du Finistère.

1813. M. DE CARNEY (Alphonse) Professeur à l'École royale d'Artillerie de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-Préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Maître des Requêtes au Conseil d'état, Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. PUJOL (Germain-Marie-Auguste), Professeur à la Faculté des Lettres.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, Inspecteur de l'Académie royale de Toulouse.

1818. M. CARDONNEL (Pierre-Salvy-Félix), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Conseiller en la Cour de cassation, Membre de la Chambre des Députés.

1818. M. TAJAN (Bernard-Antoine), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1819. M. SOUMET (Louis-Antoine-Alexandre), Bibliothécaire du Roi à Saint-Cloud, Membre de l'Académie française, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1819. M. le Comte d'HARGENVILLIER (Joseph-Étienne-Timoléon), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Maréchal-de-camp en retraite.

1819. M. d'AUBUISSON de VOISINS (Jean-François), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Ingénieur en chef au Corps royal des Mines.

1819. M. de VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius).

1821. Son Em. le Cardinal Duc de CLERMONT-TONNERRE (Anne-Antoine-Jules), Archevêque de Toulouse et de Narbonne, Pair de France, Commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, Ministre d'état.

1821. M. RUFFAT (Jean-Dominique-François-Marie), Professeur de Droit Romain à la Faculté de Droit de Toulouse.

1821. M. le Vicomte de PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Préfet du Cantal, Membre de la Chambre des Députés.

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Maire de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Membre de la Chambre des Députés.

1825. M. d'AYGUESVIVES (Marie-Alphonse), Substitut du Procureur général près la Cour royale de Toulouse.

1825. M. l'Abbé de MONTÉGUT de LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine honoraire de la Métropole.

1826. M. CABANTOUS (Pierre), Professeur de Littérature française à la Faculté des Lettres.

1826. M. DE BASTOULH (Hyacinthe), Procureur général près la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Membre de la Chambre des Députés.

1826. M. PECH (Hippolyte), Conseiller à la Cour royale de Toulouse, *Secrétaire des assemblées.*

1827. M. LARROUY (Simon-Armand), Recteur de l'Académie royale de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1828. M. CAVALIÉ, Premier-Avocat-général à la Cour royale de Toulouse.

M. LE PRÉFET du Département de la Haute-Garonne, ... } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse, ... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1807. M. PILHES, Juge au Tribunal de Foix.

1811. M. le Comte DARU, Pair de France, Membre de l'Académie Française, Grand'Croix de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1819. M. le Comte DE ROCHEGUDE, Contre-Amiral en retraite.

1819. M. RAYNOUARD, Membre de l'Académie Française, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Chevalier de l'ordre de Saint-Michel, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1820. M. HUGO (Victor-Marie).

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Pair de France, Membre de l'Académie Française, Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, de l'ordre du Saint-Sépulcre et de la Légion d'honneur.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie Française.

1826. M. DUCOS (Florentin), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1827. M. DE CHÊNEDOLLÉ, Inspecteur de l'Académie de Caen, Chevalier de la Légion d'honneur.

1829. M. BIGNAN.

PROGRAMME
POUR LE CONCOURS DE 1830.

L'ACADÉMIE a célébré, le 3 mai 1829, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix, qui est réellement une fête pour la ville de Toulouse. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des Commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître autel de l'Église de la Daurade, où reposent les cendres de CLÉMENCE ISAURE. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. On lit leurs ouvrages, ou ils les lisent eux-mêmes, s'ils l'aiment mieux. On leur distribue les Fleurs qu'ils ont remportées. La séance finit par la distribution du Programme.

Voici la liste des ouvrages couronnés dans le concours de 1829.

L'Héroïsme français, Ode, par M. A. BIGNAN, de Paris, a remporté le prix réservé du genre.

Les Merveilles de la Création, Ode, par M. Amédée POMMIER, de Paris, a obtenu un Souci réservé.

Le Poète aux Pyrénées, Épître, par M. Théodore ABADIE, de Toulouse, a remporté le prix réservé du genre.

L'Épître à Moi-même, par M. GRANIER (du Gers), a obtenu un Souci réservé.

La Mort d'André Chénier, Élégie, par M. Adrien Puyminet, a obtenu un Lis réservé.

Le Bonheur de l'obscurité, Idylle, par M. Amédée Pommier, de Paris, a remporté le prix réservé du genre.

L'Assomption, Hymne à la Vierge, par M. Durand de Modurange, de Marseille, a remporté le prix de l'année.

Le sujet de discours proposé par l'Académie était l'Éloge *de Blanche de Castille, reine de France et mère de saint Louis*. M. Guilhaud de Lavergne, étudiant en droit, a remporté le prix, dont la valeur matérielle avait été doublée l'année dernière.

L'Académie propose pour le sujet du Discours du concours de 1830, la question suivante : *Quels avantages peuvent retirer nos écrivains de la lecture des auteurs français antérieurs au 17.e siècle*?

L'Académie a, tous les ans, cinq fleurs à distribuer comme prix de l'année, savoir, l'Amaranthe, la Violette, le Souci, le Lis et l'Églantine.

L'Amaranthe d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elles est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Épître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle et de l'Élégie.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs.

C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet.

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1830 inclusivement.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES de chaque ouvrage, à *M. DE MALARET, Secrétaire perpétuel, rue du Cheval-Blanc, n.° 25*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur. Chaque exemplaire sera désigné, non-seulement par le titre de l'ouvrage, mais encore par une épigraphe, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur.

Les fonctionnaires publics de Toulouse se font un plaisir de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu qu'on ait soin d'affranchir les lettres et les paquets.

Tout ouvrage qui attaquerait la religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations ; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou sur un ton burlesque, satirique et familier ; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies, et ceux qui auraient été précédemment publiés. Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné

assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage.

Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclarent auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition, après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne sept genres différens : l'Ode, — le Poëme, — l'Épître ou le Discours en vers, — l'Élégie, — l'Églogue ou l'Idylle, — le Sonnet ou l'Hymne à la Vierge, — et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, pour des ouvrages de poésie, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés du même genre, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amaranthe, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs aux assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

L'HÉROÏSME FRANÇAIS,

ODE

Qui a obtenu une Amaranthe réservée;

Par M. A. BIGNAN, de Paris.

PEUPLES rivaux! ce jour est un jour d'alliance :
Les armes d'Angleterre et les armes de France
S'enlacent au même laurier.
Venez! accourez tous; ces fêtes magnifiques
Au pompeux appareil de leurs jeux pacifiques
Mêlent un souvenir guerrier.

Voyez aux pavillons de ces tentes royales
Ces écharpes d'azur, ces palmes triomphales
Suspendre leur riche trésor.
Voyez de toutes parts flotter ces armoiries,
Ces nobles écussons, ces devises chéries;
Ce camp est le camp du drap d'or.

François a rassemblé ses compagnons de gloire,
Trivulce qui jamais en jurant la victoire
Ne prêta de serment trompeur;
Bourbon dont l'Espagnol redoute encor l'approche,
Et Bayard que la paix proclama Sans reproche,
Que la guerre appela Sans peur.

Dans les tournois, aux yeux des héros et des belles,
Deux grandes nations se disputent entr'elles

La noble palme des hauts faits;
Quand le fils d'Albion a chanté sa patrie,
Un troubadour, enfant de la chevalerie,
Chante l'honneur du nom Français.

Il chante ces Gaulois dont l'audace guerrière,
Sous le ciel d'Orient, sublime aventurière,
Se fraya vers la gloire un si large sentier;
Ce Brennus dont le bras pesa le sort de Rome,
Et, vainqueur, n'eut besoin que du fer d'un seul homme
Pour rançonner un peuple entier;

Ces Francs qui pour patrie ont des champs de bataille;
La hache du Sicambre, instruite aux funérailles,
Abattant sous ses coups les aigles des Romains;
Attila fugitif devant une bergère;
Clovis levant un front que l'ange de la guerre
Baptisa du sang des Germains;

L'étendard sarrasin chassé par l'oriflamme;
Le glaive de Martel sur le corps d'Abdérame
Arborant pour trophée et le sceptre et la croix;
Et ce char que partout la victoire accompagne,
Foulant dans la poussière, aux pieds de Charlemagne,
La couronne de tous les rois.

Tes exploits, noble France! ont parcouru la terre.
Tandis qu'un de tes fils, vainqueur de l'Angleterre,
Fonde avec son épée un empire nouveau,
Ton pieux étendard, parti pour l'Idumée,
Flotte, et la nation s'élance tout armée
A la conquête d'un tombeau.

Ces voyages guerriers aux champs de Palestine,
Un prêtre les commence, un martyr les termine;
Le glaive de la foi combat pour le malheur,
Et sur ces bords, empreints de célestes vestiges,
Chaque lance française ajoute à leurs prodiges
Les miracles de la valeur.

Triomphante au dehors, au dedans menacée,
Si la patrie a vu la victoire lassée
Fuir aux champs d'Azincourt, aux remparts de Créci,
Cette antique victoire, à regret infidèle,
En rougissant de honte, au clairon qui l'appelle
Répondra bientôt : me voici!

L'étranger n'ose plus d'une main téméraire
Toucher des Rois français la pourpre héréditaire;
Il espérait leur trône, il n'obtient qu'un tombeau.
Des lis long-temps courbés la tige se relève :
L'anglais fuit; Duguesclin le chasse avec son glaive,
Jeanne d'Arc devant son drapeau.

La palme des combats fleurit sur des ruines;
Orléans rajeunit la gloire de Bovines;
Clisson venge Calais, Dunois venge Poitiers.
Amazone courant de conquête en conquête,
La France, libre enfin, a triomphé; sa tête
Ne fléchit que sous les lauriers.

Le troubadour poursuit, et sa voix éclatante
Chante ces anciens preux dont la valeur constante

Défend les droits du faible à la force soumis,
Et d'exploits généreux saintement occupée,
Voit devant les éclairs de sa sanglante épée
Pâlir tous les fronts ennemis;

L'ombre du fier Roland dans Roncevaux errante;
Le vieux chêne illustré par le combat des trente;
Charles dans Parthenope en vainqueur accueilli;
Richemont qu'aux périls un mot royal entraîne,
Et ce Némours qui dort sous les murs de Ravenne,
Dans son triomphe enseveli;

François, qui sur ces monts tout hérissés de glace,
Des Alpes sous ses pas abaissant la menace,
Promène la victoire au bout de son cimier;
Bayard, qui, de l'honneur le modèle et l'arbitre,
Décernant à son Roi son plus glorieux titre,
L'élève au rang de Chevalier.

A ces grands souvenirs, un instinct prophétique
L'anime; à ses regards un jour plus pur a lui;
Une autre France alors, sœur de la France antique,
Se lève et passe devant lui.
Contemplant d'un œil fier ces palmes immortelles,
Ces étendards conquis, ces armures nouvelles
Qu'elle enlace à son vieux pavois,
Ce n'est plus le passé, c'est l'avenir qu'il chante,
Et des siècles futurs la grandeur imposante
Déjà semble naître à sa voix :

« Rois, peuples et soldats, écoutez ! Dieu m'inspire.
» La France, belle encor jusque dans ses revers,

» Grandit, et par le glaive étendant son empire,
» Se fait un camp de l'Univers.
» O mon prince! Pavie, en respectant ta gloire,
» Te prépare une lutte où manque la victoire,
» Mais où l'honneur ne manque pas;
» Vaincu toujours plus grand que ton vainqueur lui-même,
» Une double splendeur ceindra ton diadême
» Dans les fers et dans les combats.

» Si la révolte impie et le noir fanatisme
» Dans le sang des Français traînent leur étendard,
» L'épée au moins rachète à force d'héroïsme
» Les crimes nombreux du poignard.
» Sully, Mornai, Crillon, de Nesle, Lesdiguière,
» Pour défendre des lis la royale bannière,
» Se pressent autour de Bourbon,
» Et le vainqueur, tremblant que sur son blanc panache
» Du sang de ses sujets ne s'imprime une tache,
» Les punit avec le pardon.

» O siècle de grandeur! ô France souveraine!
» Par la gloire toujours ton sol est fécondé:
» Tu t'inclines, Dunkerque, au seul nom de Turenne!
» Rocroi, tu parles de Condé;
» Luxembourg dans Fleurus, Catinat dans Marsailles
» Rapporte avec orgueil la palme des batailles
» Au Monarque, vainqueur du Rhin;
» La victoire en Espagne a reconnu Vendôme;
» Le salut de l'Etat a besoin d'un grand homme,
» Et Villars triomphe à Denain.

» A coté des vieux noms plus d'un nom jeune encore
» S'éleve; le courage a sa noblesse aussi:
» Un laurier fraternel au champ d'honneur décore
» Un d'Assas, un Montmorenci.
» Pour la gloire française il n'est pas d'interrègne;
» Est-il un ennemi qui n'admire ou ne craigne
» Un grand peuple armé pour son Roi?
» Si la France et l'Europe ont mesuré la lice,
» Tout soldat est Fabert, et tout chef est Maurice,
» Toute bataille est Fontenoi.

» O ma patrie! ô fille et mère du courage!
» Les cœurs de tes enfans, voilà tes boucliers;
» Tu conserves toujours pour conjurer l'orage
» Un diadème de lauriers.
» Ton honneur que des lois le tribunal exile,
» Dans les camps, son berceau, dans les camps, son asile,
» S'érige un temple glorieux;
» Et comme pour venger d'innocentes victimes,
» Répond au cri d'horreur qui maudit tant de crimes,
» Par mille chants victorieux.

» Triomphe! des combats quand la foudre est éteinte,
» L'étranger, pâle encor, dans nos vieux arsenaux
» Tremble en voyant le fer dont il connut l'atteinte,
» Amoncelé sur ces créneaux.
» France! les nations sous ton joug haletantes
» Gardent en traits de feu les marques éclatantes
» Dont les sillonna ta grandeur;
» Partout ta gloire imprime une trace profonde,
» Comme un astre géant qui passe sur le monde
» En l'inondant de sa splendeur. »

Le troubadour se tait ; un transport magnanime
De tous les chevaliers fait palpiter le cœur ;
Les juges du tournoi, d'une voix unanime
Dans les combats du chant le proclament vainqueur.
A cet arrêt, soudain les Français tressaillirent ;
Leur front étincela d'allégresse et d'orgueil ;
En inclinant les yeux tous les Anglais pâlirent,
Et leurs drapeaux baissés se voilèrent de deuil.

O France ! accepte le présage
De ce belliqueux avenir,
Et de tes héros d'âge en âge
Révère le beau souvenir.
Garde bien leurs vieilles armures,
Dans la paix comme des parures,
Dans la guerre comme un rempart :
Quel talisman, s'il faut combattre,
Vaut le panache d'Henri quatre
Et le bouclier de Bayard ?

Asile de l'honneur, panthéon du génie,
Les héros dans ton sein naissent de toutes parts.
Les Rois, du bord du Tage aux champs de Germanie,
Ont fléchi le genou devant tes étendards.
Sous un berceau guerrier de drapeaux et de lances,
Tu marches ; l'Univers tremble en ses fondemens ;
Car ton fer a pesé dans toutes les balances,
Et ton nom brille, inscrit sur tous les monumens.

O patrie en exploits féconde !
Guerrière aux armes sans défauts,
Tu vis les dépouilles du monde

Passer sous tes arcs triomphaux.
Ta valeur, qui parfois sommeille,
Plus terrible encor se réveille
Quand sonne l'heure du danger;
Et ton bras, arbitre des trônes,
Pour tes fils garde des couronnes,
Et des chaînes pour l'étranger.

LES

MERVEILLES DE LA CRÉATION,

ODE

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. Amédée POMMIER, de Paris.

Mens agitat molem.

Dieu, dans sa sagesse profonde,
A-t-il tout créé par sa voix,
Ou si le hasard seul au monde
Impose aveuglément ses lois ?
Pour te délivrer de ce doute,
Homme, vers la céleste voûte
Élève un moment tes regards;
Parcours ce magnifique livre :
Le nom du Dieu qui te fait vivre
Y resplendit de toutes parts.

Il a bâti cette coupole
Dont lui seul sait la profondeur,
Pour être à jamais le symbole
De son immortelle grandeur.
Comme un incomparable peintre,
Des airs il colore le cintre

Pour le seul plaisir de tes yeux,
Et, pour tempérer la nuit sombre,
Il a peuplé d'astres sans nombre
L'abîme illimité des cieux.

Soumis à la main qui les lance
Comme des vaisseaux sur la mer,
Vois-les traverser en silence
Les solitudes de l'éther.
Vois le grand Dieu qui nous anime,
Comme une poussière sublime,
Semer, dans les champs azurés,
Ces étincelles vagabondes,
Ces points brillans qui sont des mondes
Marchant à pas démesurés.

Vois ce soleil qui sur ta tête
Décoche au loin ses flèches d'or,
Qui, des cieux franchissant le faîte,
Semble orgueilleux de son essor.
Chaque jour l'aurore l'annonce;
La nuit disparaît et s'enfonce
Dans les profondeurs des enfers,
Et l'orbe enflammé qui rayonne
Verse les feux de sa couronne
Jusqu'aux confins de l'univers.

Vois la lune, astre plus modeste,
Qui, quand le monde est endormi,
Paraît dans l'enceinte céleste
Qu'elle n'éclaire qu'à demi.

Douce et timide souveraine,
Sa présence affaiblit à peine
L'éclat des constellations,
Et son auréole blanchâtre,
Comme un feu caché dans l'albâtre,
Epand de suaves rayons.

Vois, quand la foudre au loin lancée
Vient d'épouvanter l'univers,
D'Iris l'écharpe nuancée
Se dérouler au sein des airs ;
Vois les nuages dans l'espace
Tantôt ondoyer avec grâce
En longues zones de satin,
Tantôt, montagnes gigantesques,
Teindre leurs cimes pittoresques
Des reflets pourprés du matin.

Si tu redescends sur ce globe
Qui te fut donné pour palais,
Le Dieu qu'un voile te dérobe
S'y montre encor dans ses bienfaits.
Partout de ce maître qui t'aime
Tu lis la puissance suprême
En caractères éclatans,
Et, si ton œil n'était débile,
Tu verrais son trône immobile
Sur le grand rivage du temps.

Que de richesses il prodigue
Afin d'embellir ton séjour !

Sa bonté que rien ne fatigue
Les renouvelle chaque jour.
C'est lui qui sème la verdure,
Qui donne aux forêts leur parure,
Qui des champs compose l'émail;
C'est lui qui gouverne les ondes,
Et dans leurs cavités profondes
Fait germer l'ambre et le corail.

Dieu seul féconde les entrailles
Des monts où filtrent les métaux;
Dieu seul argente les écailles
Du poisson caché sous les eaux.
Quel autre eût dit à la baleine :
Ces mers qu'ébranle mon haleine
Te rouleront dans leurs vallons ?
Quel autre eût dit au faible arbuste :
Je veux qu'un jour ton front robuste
Brise l'effort des aquilons ?

Il ceint la panthère qui rôde
De son vêtement somptueux;
Il teint du vert de l'émeraude
Le corps du boa monstrueux;
Reconnais sa brillante image
Dans le cygne au neigeux plumage,
Dans l'aigle au regard plein d'orgueil,
Dans les crins du coursier numide,
Dans la forme du faon timide,
Dans les pas légers du chevreuil.

Sur la terre où tu te promènes
Et dont il t'a créé le Roi,
Les plus imposans phénomènes
Se reproduisent devant toi.
Jusque sous la zône polaire,
Il éternise la colère
De ces volcans majestueux,
Minés par des fleuves de soufre
Qui des flancs haletans du gouffre
Sortent à bonds impétueux.

Quel spectacle plus grandiose
Que ces inaccessibles monts
Où l'hiver engourdi repose
Sur une couche de glaçons;
Qui, de forêts primordiales,
De vieilles roches colossales,
Environnés de toutes parts,
Portent au ciel leurs têtes blanches,
Où se forment les avalanches
Derrière un rideau de brouillards?

Quel coup-d'œil plus beau, plus sublime,
Que les fureurs des océans,
Quand le regard plonge et s'abîme
Dans leurs précipices béans;
Quand l'ouragan rugit sur l'onde,
Que la voix du tonnerre gronde,
Et, qu'à la lueur de l'éclair,
Les vents, dans leurs bruyantes luttes,

Roulent en liquides volutes
Les flots verdâtres de la mer ?

Mais près de ces tableaux terribles
Veux-tu des tableaux gracieux ?
Des objets presque imperceptibles
Feront le charme de tes yeux.
La main qui pesa la matière
Dans les flancs d'un grain de poussière
Prépare au ciron son abri ;
La main qui dore les planètes
Couvre d'éclatantes paillettes
Le corps du frêle colibri.

Admire la délicatesse
Du ver-luisant et de la fleur,
Aussi beaux dans leur petitesse
Que le soleil dans sa grandeur.
Regarde sur la rose humide
Dormir la verte cantharide
Qui réfléchit les feux du jour,
Ou suis de corolle en corolle
L'abeille errante qui s'envole
Et qui s'arrête tour à tour.

Posé sur la feuille embaumée
Que peint un riche vermillon,
Comme une escarboucle animée
Frémit le léger papillon.
De quel éclat brille son aile !
Le rubis enflammé s'y mêle

Au bleu transparent du saphir,
Et l'on croit voir, quand il voltige,
La fleur, abandonnant sa tige,
Flotter au souffle du zéphir.

Ainsi l'éternel architecte,
Qui des cieux créa le géant,
Daigne encor animer l'insecte
Sur les frontières du néant.
Atomes vivans et sensibles,
Des milliers d'êtres invisibles
Sont répandus sous le gazon,
Et le brin d'herbe qu'il habite
Est comme un monde sans limite
Pour l'éphémère puceron.

Ici, dans un tombeau de soie,
Le ver se transforme en oiseau;
Là, pour envelopper sa proie,
L'araignée ourdit son réseau;
Plus loin, la fourmi ménagère,
Qu'une abondance passagère
N'aveugle point sur l'avenir,
Avec ardeur emmagasine
L'épi que la bonté divine
Lui mit à part pour se nourrir.

Oui, depuis l'astre au front superbe,
Roi lumineux du firmament,
Jusqu'à l'insecte qui sous l'herbe
Trouve le gîte et l'aliment,

Tout révèle à l'être qui pense
Une suprême intelligence,
Un invisible bienfaiteur,
Dont les mains, ornant la nature,
Sur elle épanchent sans mesure,
La poésie et le bonheur.

LA FÊTE-DIEU,

ODE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. ROULLAND, de Paris.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
J. B. ROUSSEAU.

LA nuit silencieuse a replié ses voiles,
Et d'un dernier regard les mourantes étoiles
A la terre ont dit leur adieu;
Le soleil éclatant se lève sur nos têtes.
Chrétiens! c'est aujourd'hui la plus belle des fêtes;
C'est la fête de votre Dieu.

Dieu!.... Qu'en nos cœurs ce mot éveille de pensées!
C'est lui qui, pour former les sphères balancées,
Débrouilla l'informe chaos;
C'est lui qui remplit seul l'immensité profonde:
Lui qui presse en ses mains de la chaîne du monde
Les premiers et derniers anneaux.

C'est lui dont la puissance et la grâce infinie,
De la nuit du néant nous appelle à la vie,
De la vie à l'éternité.

Sur son trône d'azur il commande aux orages;
Il n'est pas un seul flot dans le torrent des âges,
Où son œil ne soit arrêté.

C'est lui qui d'un seul mot fit jaillir la lumière,
Qui d'un souffle éthéré lança dans la carrière
Ces globes, voyageurs des cieux;
Des cieux dont la sublime et consolante page
Offre à tout l'univers, dans un commun langage,
Son nom écrit en traits de feux.

Dieu!.... C'est le cri soudain de joie ou de souffrance;
C'est aussi le premier des mots de notre enfance
Que notre bouche ait murmuré.
L'homme a-t-il pour les cieux émigré de la terre,
Des paroles d'adieu, c'est encor la dernière
Qui sur sa lèvre ait expiré.

Dieu!.... C'est le cri d'effroi que d'une voix plaintive
Jette le nautonnier dans sa nef fugitive,
Battu par la mer en fureur;
C'est le soupir d'espoir du fils pleurant son père,
Quand de la tombe au ciel, dans sa tendre prière,
Il élève son front rêveur.

Montez vers l'Eternel, hymnes de nos louanges!
Aux sons harmonieux des harpes d'or des anges,
Allez vous unir en ce jour;
Que la voix du bonheur, que la voix qui soupire,
Que les accens divers de tout ce qui respire
Ne forment qu'un concert d'amour!

Bergères, hâtez-vous, remplissez vos corbeilles!
Du jasmin, des bluets et des roses vermeilles
Mariez les douces couleurs;
Venez, apportez-nous ces dépouilles légères;
Que par un saint accord les palais, les chaumières,
Se voilent d'un manteau de fleurs!

Sous l'haleine des vents la feuille à peine tremble;
Tandis que les oiseaux qu'un même instinct rassemble,
En chantant prennent leur essor,
Le léger papillon, pressentant son veuvage,
Aux roses du matin rend un dernier hommage,
En secouant ses ailes d'or.

Sur ses balcons dorés, sur ses vastes portiques,
Le riche tend la pourpre et les tapis antiques,
Pour plaire au Dieu que nous fêtons;
Et, laissant échapper un souris de sa bouche,
Le pauvre orne ses murs du lin blanc de sa couche,
Où la rose pend en festons.

Elevez dans les airs les flottantes coupoles;
Apportez les bijoux, les fleurs, les girandoles
Avec leurs miroirs de cristal;
Fidèles, accourez déposer vos offrandes;
Que la beauté pieuse à tresser des guirlandes
S'empresse, d'un doigt matinal!

Le myrte serpentant sur de blanches colonnes;
Des perles, des bluets, enlacés en couronnes
Qui se balancent sur l'autel;

Un léger dôme en soie où la croix d'or s'élève,
Où viennent s'incliner et le sceptre et le glaive.
Voilà ton trône, ô Roi du ciel!

Sous les battans de fer les cloches ébranlées
Sonnent pour les tribus à leur voix rassemblées
Le rendez-vous religieux.
Déjà l'écho du temple, où l'encens s'évapore,
S'éveille aux bruits de fête, et de l'orgue sonore
Roulent les sons majestueux.

Faites place, chrétiens!.... le cortége s'avance
Où la religion pour le Dieu qu'elle encense
Étale ses brillans atours.
Quand meurt le chant sacré, la cymbale argentine
Parmi les instrumens bat la marche divine
Qui succède au bruit des tambours.

Epuisez en riant la corbeille élégante;
Enfans, jetez des fleurs, et qu'en pluie odorante
Elles retombent sur vos pas!
Vos faibles bras à peine ont secoué les langes;
Jetez des fleurs, enfans, vous qu'on nomme des anges;
Vos mains ne les flétrissent pas!

Au canon des fusils libres des baïonnettes
Les soldats ont planté, simulant les aigrettes,
L'œillet et la rose des bois.
Bouquets, qui décorez le tube des batailles,
Etes-vous le signal des saintes fiançailles
De nos drapeaux avec la croix?

La croix.... signe arboré sur les deux hémisphères,
Par toi tous les chrétiens sont un peuple de frères :
Et la Grèce nous tend les bras!
Volez, signes sacrés, aux autels de la gloire,
Déjà bénis du ciel, bénis par la victoire,
Vous marier dans les combats!

Quelle est au front d'argent cette haute bannière
Qui lentement s'avance et brille la première
Avec son panache flottant?
D'un heureux avenir ô céleste présage!
De la vierge Marie elle porte l'image
Foulant à ses pieds le croissant.

Quatre vierges autour doucement inclinées,
Devançant un essaim de vierges couronnées,
Pressent d'un doigt mystérieux
Les blancs cordons tombant de la cime argentine,
Et qui semblent, tendus à la troupe enfantine,
La guider au chemin des cieux.

Sur l'écharpe d'azur qui ceint votre corsage,
Que votre voile blanc, comme un léger nuage
Voltige au souffle du zéphir!
Jeunes vierges, chantez, votre voix est sacrée;
Chantez encor! du ciel vous portez la livrée,
Et pour vous le ciel doit s'ouvrir.

Au céleste banquet où la foi nous convie,
Vous reçûtes hier le premier pain de vie,
Dont vous savourez les douceurs....

Mais à vos tendres voix, murmurant des cantiques,
D'autres femmes en chœur mêlent leurs voix mystiques :
Voici venir les saintes sœurs !

O vous qui visitez le toit de la misère,
La coupe de la vie est pour vous bien amère ;
O saintes sœurs, chantez pourtant !
Chantez, ô vous, d'en haut fidèles messagères ;
Car dans un autre monde, ici-bas passagères,
L'éternel bonheur vous attend.

Le crucifix d'argent sur votre sein repose,
Comme un bouclier pur que votre main oppose
Aux traits des terrestres désirs.
Une tête de mort, un chapelet d'ébène :
Voilà les seuls atours où votre œil se promène !
Vous portez le deuil des plaisirs.

Qu'on sème sous vos pas les humbles violettes !
Au bois leur front caché sous les ombres discrètes
Jettent des parfums inconnus ;
Et vous, sur votre vie appelant le mystère,
Vous charmez du malheur la couche solitaire
Du doux parfum de vos vertus !....

Mais que vois-je ? au signal une troupe docile
Se retourne, s'incline, et l'encensoir mobile
Monte vers le dais triomphal.
Parmi les rayons d'or qui forment sa couronne,
Là, Jésus-Christ vainqueur est debout sur un trône
De diamant et de cristal.

Sur ce lambris mouvant de velours et de soie
Mollement se balance un globe où se déploie
La croix, conquérante du ciel ;
Comme pour rappeler qu'en sa bonté profonde
Le fils de Dieu voulut, pour le salut du monde,
Subir le destin d'un mortel.

Le prêtre au reposoir en a béni l'enceinte ;
A l'autel étoilé, devant l'image sainte,
L'encens fume avec majesté.
Du nuage embaumé se dégageant plus belle,
La voilà face à face avec l'astre fidèle,
Reflet de la divinité.

O moment solennel! tombez dans la poussière,
Chrétiens!.... le saint soleil, inondé de lumière,
Trace un signe en croix dans les airs.
Tambours, mêlez vos voix aux longs accens du prêtre!
Cessez.... peuple béni, ton front peut reparaître :
Entonne de nouveaux concerts !

Ils frémissent encor ; mais leur douce harmonie,
Comme le bruit des flots d'une mer aplanie,
Meurt par degrés dans le lointain....
Salué par l'airain du temple solitaire,
Voyageur glorieux, le Sauveur de la terre
Rentre dans son palais divin.

De l'angélus sacré gémit la voix sonore....
Cherchons autour de nous; que reste-t-il encore
De ces légers temples d'un jour?

Des débris de festons, des tiges dépouillées....
Mais les regards charmés sur les fleurs effeuillées
Tombent encore avec amour.

Sous le dôme d'azur achevant sa carrière,
Ainsi le Roi du jour dérobe avec mystère
Son front couronné de splendeur;
Et, dans les cieux changeans, de son brillant passage
Il laisse un souvenir, sur le flanc du nuage
Sillonné de mille couleurs.

La nuit à l'horizon déroule ses longs voiles,
Et de leurs feux tremblans les naissantes étoiles
Du soleil ont marqué l'adieu.
O vous tous qui trouvez des charmes à ces fêtes,
Chrétiens! dites encore, en inclinant vos têtes:
Salut, ô nuit, gloire à ton Dieu!

A UN JEUNE POÈTE,

ODE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. VIANCIN, de Besançon.

.... Arrachez à la Muse
Des chants dignes de l'Univers.
M.me Amable Tastu. *La Gloire*.

Prélude à tes concerts, jeune homme au cœur de flamme,
Et remplis ton destin, puisque tu l'as compris.
Le désir de la gloire aiguillonne ton âme;
Tu peux la conquérir, mais connais à quel prix.

Dans la coupe où tu veux t'enivrer d'ambroisie,
Tu trouveras aussi de l'absinthe et du fiel:
Un poison naît des fleurs qu'offre la poésie;
On meurt de trop aimer cette fille du ciel.

Tel de ses favoris, épuisé par les veilles,
Et d'un génie ardent prodiguant le flambeau,
Sur sa propre ruine érigeant des merveilles,
Ne s'immortalisa qu'en creusant son tombeau.

N'importe !... Dût ta vie en être consumée,
Donne au feu qui t'embrase un éclat immortel;
Et ne va pas couvrir de cendre et de fumée
Le céleste rayon descendu sur l'autel.

Cède à l'enthousiasme, en essayant ta lyre;
Mais après ces transports qui font battre le cœur,
Réprimant les écarts de ton vague délire,
Épure les accens nés d'un trouble vainqueur.

D'une main fugitive une harpe effleurée
Ne fait que retentir de bruits confus et vains :
Il faut un doigt savant sur la corde inspirée,
Pour la faire obéir à des accords divins.

Laisse un chantre vulgaire, en ses froides alarmes,
Soupirer sans amour et gémir sans douleurs;
Que tes vers soient trempés de véritables larmes,
Si tu veux qu'à mon tour je les mouille de pleurs.

Seul, on peut s'égarer sur une mer profonde,
Où trop souvent s'expose un téméraire orgueil :
Prends un sage pilote, ou ta nef vagabonde
Ira heurter sans cesse un dangereux écueil.

Lorsque l'aiglon trop tôt se confie à ses ailes,
Il se perd dans la nue et n'atteint pas aux cieux;
Mais avec le secours des serres paternelles,
Il dérobe la foudre aux mains du roi des Dieux.

Un jour, si dans ton vol tu portes le tonnerre,
Fais éclater ses feux sur les crimes des grands;
Aux oppresseurs du monde ose livrer la guerre :
Les poètes sont nés ennemis des tyrans.

Ne soumets point ta muse aux volontés d'un maître;
Épargne ton encens; et pour louer les rois,
Attends qu'il aient montré s'ils sont dignes de l'être,
Et du sceau des vertus qu'ils aient paré leurs droits.

Alors, au pied d'un trône où siége la sagesse,
Tu peux semer des fleurs, sans craindre des mépris;
Et relevant un front incliné sans bassesse,
D'une faveur auguste emporter l'heureux prix.

Célèbre les héros aimés de la patrie,
Les éloquens tribuns, gardiens de son bonheur.
De tes traits acérés poursuis l'âme flétrie
Qui sacrifie à l'or son pays et l'honneur.

Peins les nobles transports, les dévouemens sublimes,
Les élans généreux de la sainte amitié,
Les glorieux travaux, les trépas magnanimes;
Et les touchans bienfaits qu'inspire la pitié.

Chante, chante le Dieu qu'ont révéré les sages;
Redis sa loi d'amour, de paix, de liberté:
Ce sont là les accens qui triomphent des âges,
Et vont ravir les cœurs dans la postérité.

LES FLEURS,

POËME

Présenté à l'Académie ;

Par M. A.-S. S.T-VALRY, de Montfort-l'Amaury.

La fleur donne le miel ; elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christ.*

HEUREUX qui, retiré loin du monde, au village,
Et jouissant en paix d'un modeste héritage,
Arrive doucement à la fin de ses jours,
En cultivant des fleurs, ses dernières amours !
Des fleurs ! Ah ! quel barbare, enfant de la Scythie,
Pour les fleurs ne sent pas de douce sympathie ?
Qui n'aime à respirer leurs trésors embaumés ?
Quels yeux peuvent les voir et n'être pas charmés ?
Ainsi que l'harmonie et ses riches merveilles,
Par des sons variés enchantent nos oreilles,
Ainsi par leur éclat, leurs tons harmonieux,
La verdure et les fleurs sont le plaisir des yeux.
La main qui de la nuit tendit les sombres voiles
Et sema dans les cieux les brillantes étoiles,
Se plut à diaprer des plus belles couleurs
Ce monde, notre exil, en le parant de fleurs ;
Partout, à chaque pas, quelle heureuse abondance !
Quelle variété ! quelle magnificence !
Est-il un ouvrier dont l'œuvre ingénieux

Vaille la fleur des champs la plus simple à nos yeux?
Et les rois, dans l'éclat de leur cour assemblée,
Peuvent-ils égaler les lis de la vallée?
Combien de sentimens nourris au fond des cœurs,
Par un lien secret se rattachent aux fleurs;
Que de fois leur culture amusa notre enfance,
Et que la rose est belle aux mains de l'innocence!
Souvent le goût des fleurs, au déclin de nos ans,
Se réveille et survit à nos plus doux penchans;
Morts à tous les plaisirs, les soins du jardinage,
Sont pour nous un reflet des plaisirs du jeune âge;
Et le sage vieillard dont la tremblante main
Arrondit en berceau les branches d'un jasmin,
Ou dont la serpe émonde une épaisse charmille,
Aime à se rappeler qu'autrefois, en famille,
Sous de pareils abris, jeune, il venait s'asseoir,
Et jouir en causant, de la fraîcheur du soir!
Mais si l'homme se plaît, avant qu'il ne succombe,
A cacher sous des fleurs le chemin de sa tombe;
Si jusqu'au dernier jour, de beaux festons fleuris
Le vieil Anacréon ornait ses cheveux gris;
Ah! combien mieux encor les fleurs sont du jeune âge
La première parure et le digne apanage,
Et qu'il est beau de voir sur un front de vingt ans,
Réunis à la fois tous les dons du printemps!
C'est de myrte et de fleurs que l'amour se couronne;
Ce sont, non des rubis, mais des roses qu'il donne,
Et tous nos souvenirs d'un temps plein de bonheur,
Se raniment parfois, au parfum d'une fleur,
Qui, donnée et reçue, entre amans, comme un gage,
De nos amours passés nous retrace l'image.

Quel trésor eût valu pour le cœur de Rousseau,
Sa pervenche trouvée au détour d'un ruisseau?
Et que sont les plaisirs dont le monde se vante,
Près de ses vifs transports causés par une plante?
Sous un ciel étranger, sans amis, sans parens,
Entouré désormais de cœurs indifférens,
Un malheureux proscrit, l'âme toute attendrie,
N'a-t-il pas cru souvent retrouver sa patrie
En voyant tout à coup (hasard doux et fatal!)
Un arbre, ou quelque fleur de son pays natal?
Tristes et mécontens, l'amour du jardinage
Nous distrait de nos maux, et parfois les soulage;
L'homme désenchanté du monde et des grandeurs,
Aime, dans sa retraite, à s'entourer de fleurs;
On dirait un rempart que les âmes blessées
Se font contre l'assaut de leurs tristes pensées.
Que de fois un captif a charmé son ennui
En soignant quelques fleurs, captives avec lui!
Tels on vit des œillets, Condé, dieu des batailles,
De ta sombre prison égayer les murailles!
Des rois, tombés du trône, et trahis par le sort,
Étourdis de leur chute, et désolés d'abord,
Plus tard, auraient cédé l'empire de la terre,
Trop heureux de rester souverains d'un parterre.
Le sceptre a ses douceurs, mais combien de dangers!
La bêche et les râteaux leur semblaient plus légers;
N'ayant à gouverner que des sujets dociles,
Les soins de chaque jour étaient doux et faciles,
Et dans leur cour nouvelle, ils ne s'exposaient pas,
Comme autrefois, du moins à faire des ingrats.
L'héritier des César ainsi quitta le trône

Pour cultiver en paix son verger de Salone,
Tandis qu'Abdolonyme, après de longs malheurs,
Retrouva son royaume, et regretta ses fleurs.
Tel encor de nos jours, on vit un Roi de France,
Au milieu des partis dont l'âpre violence
Attristait sans remords son règne paternel,
Songer, en soupirant, à son jardin d'Hartwel.
Mais si le soin des fleurs calme les maux de l'âme,
Leurs sucs pour ceux du corps, sont un heureux dyctame;
Flore dans sa corbeille, a dit l'antiquité,
Parmi tous ses trésors nous garde la santé.

. . . .

Chez nous, l'art de guérir, plus merveilleux encore,
N'a point abandonné la corbeille de Flore;
Mais l'étude des fleurs, distincte de cet art,
A formé de nos jours une science à part,
Science difficile, attrayante et féconde,
Dont le domaine immense est la face du monde!
Pour elle, nous voyons ses adeptes zélés
D'eux-mêmes se vouant au sort des exilés,
Quitter et leur famille et leur douce patrie,
Des mers pleines d'écueils affronter la furie,
Errer sous des climats ou brûlans ou glacés,
Et, de périls divers sans cesse menacés,
Explorer des pays inconnus et barbares;
Heureux si leurs travaux de quelques plantes rares,
De quelqu'arbre nouveau, de quelques fruits exquis
Peuvent, à leur retour, enrichir leur pays.
Modestes bienfaiteurs, conquérans pacifiques,
Gloire, gloire à vos noms, comme aux siècles antiques!
Qu'autour de vos tombeaux croissent toutes ces fleurs,

Témoins sûrs et charmans de vos lointains labeurs,
Et que mille arbrisseaux de diverses patries,
Forment un Élysée à vos ombres chéries!
Car les fragiles fleurs, compagnes des cyprès,
Image d'un bonheur suivi de longs regrets,
Aux morts que nous pleurons sont un touchant hommage,
Et d'un amour pieux le triste et dernier gage.

. . . .

Mais que l'homme est étrange! et combien ses usages
Souvent d'un cœur léger donnent de témoignages!
Ces fleurs que nous mêlons aux lugubres cyprès,
Que nous offrons aux morts en signe de regrets,
N'en sont pas moins, hélas! un ornement de fête;
La jeune fille au bal en couronne sa tête,
En parfume son sein aussi blanc que le lis,
Et les sème, avec art, sur sa robe à longs plis.
Les fleurs, dans ce Paris si loin de la nature,
Restent de nos salons la plus belle parure.
Voyez ces grands hôtels, magnifiques bazars,
Où brillent à l'envi les chefs-d'œuvre des arts,
Où des tapis moelleux couverts de broderies,
Semblent plus doux aux pieds que l'herbe des prairies,
Où la gaze légère et les tissus soyeux
Se drapent, en formant cent replis gracieux,
Où la molle ottomane à l'Asie empruntée
Etend près des lambris sa couche veloutée,
Où le bronze doré, le marbre et les cristaux
Eblouissent les yeux de leurs reflets rivaux:
Eh bien! le possesseur de toutes ces merveilles
Ne serait pas content, si de fraîches corbeilles,
Avec leurs mille fleurs, ne venaient en tout temps

Offrir à ses regards l'image du printemps.
C'est surtout en hiver, quand reviennent les fêtes,
Quand, le soir, pour le bal les danseuses sont prêtes,
Quand déjà vers l'hôtel, rayonnant de clartés,
Les landaux à grand bruit roulent de tous côtés;
Oh! c'est alors sur-tout, malgré la froide bise,
Qu'un luxe délicat, d'une élégance exquise,
Sur les larges gradins, de beaux tapis couverts,
Se plaît à prodiguer les fleurs, les arbres verts;
Et les beautés du bal, laissant leur équipage,
Semblent, dès le seuil même, entrer dans un bocage.

Loin de tous ces plaisirs qu'un monde fastueux
Aime tant, qu'il croirait n'exister plus sans eux,
Nos pauvres artisans sont plus heureux peut-être,
Quand, l'été, pour parer leur étroite fenêtre,
D'une fleur favorite ils vont risquer les frais
A ce marché des fleurs, et si riche, et si frais,
Jardin toujours nouveau, magnifique corbeille,
Qui n'est pas de Paris la moins belle merveille.
Pour charmer nos regards, que de trésors divers
Rassemblés en ce lieu du bout de l'Univers!
Grâce à d'habiles soins, que de fleurs réunies
Ont sous notre beau ciel fondé leurs colonies!
Que d'enfans égarés du monde végétal
Ne se souviennent plus de leur soleil natal!
Combien d'autres, sortis des mains de la culture,
Par leur beauté nouvelle ont vaincu la nature!
Dans ces vieilles forêts où les pas des humains
N'avaient jusques alors ouvert aucuns chemins,
Naguère la plupart ils fleurissaient encore
Sans soins que ceux du ciel, sans témoins que l'aurore;

3

Et semés par les vents, de déserts en déserts,
Leurs parfums ignorés se perdaient dans les airs,
Comme les chants naïfs, et la dernière plainte
D'un poète inconnu qui sent sa gloire éteinte.
Aujourd'hui les voilà parmi nous transplantés;
Leur luxe printanier embellit nos cités,
Et l'art ingénieux qui prend soin de leurs tiges,
Nous surprend chaque jour par de nouveaux prodiges.
Art utile et charmant, où Soulange et Boursaut
De gloire et de talent font un égal assaut,
Je veux te consacrer un culte en ma retraite,
Et je t'offre déjà ma lyre de poète !
Oui, je veux m'entourer d'arbrisseaux et de fleurs,
Et que mes vers empreints de leurs fraîches odeurs
S'exhalent, aussi doux que le parfum des roses
A l'ombre d'un bosquet nouvellement écloses.
Et vous, modestes fleurs, qui naîtrez sous mes pas,
Dans des salons dorés si vous ne brillez pas,
Ornement favori de mon manoir tranquille,
Si vous n'ornez jamais les fêtes de la ville,
Il est pourtant des jours, sacrés parmi les jours,
Où d'un plus vif éclat vous brillerez toujours,
Jours saints, où les doux noms portés par ceux qu'on aime,
Sont fêtés tous les ans, jusque dans le ciel même;
Il est un jour sur-tout, encor plus solennel,
Où vos bouquets pieux iront parer l'autel.
Quand de la Fête-Dieu revient l'anniversaire,
Invisible et présent, Dieu sort du sanctuaire,
Et l'église avec pompe, à travers les cités,
Étale la grandeur de ses solennités:

. . . .

Culte plein de grandeur! religion touchante,
Dont le génie inspire et dont la grâce enchante!
Le prisme insidieux des folles nouveautés
Pâlit dès qu'on l'oppose à ses simples beautés;
C'est en vain, chaque jour, que d'aveugles sciences
S'efforcent de ravir nos cœurs à ses croyances.

. . . .

Tant de la loi de Dieu la sainte majesté
Sur les esprits charmés garde d'autorité!
Que ma Muse jamais ne lui soit infidèle!
Que toujours en mes chants il en soit un pour elle,
Et peut être à l'abri de son nom glorieux,
Préservés après moi d'un sort injurieux,
Ils vivront, comme ceux que chaque âge répète
Long-temps, long-temps après que la voix est muette.
Puissent du moins ces vers où j'ai chanté les fleurs
Ne pas mourir, hélas! obscurs et sans honneurs!
Mais pour vous, ô mes vers, quel instant plus propice!
Clémence aux troubadours ouvre bientôt sa lice;
Déjà, déjà sa main au fond de son trésor
Cherche le lis d'argent et l'églantine d'or;
Voici le temps, mes vers; allez, je vous envoie
Concourir à ces jeux où vainquit Millevoie:
Présentez-vous sans art, comme vous êtes nés,
Et peut-être au triomphe êtes-vous destinés!
Allez, soyez heureux, car ma Muse est jalouse
D'amasser sur son front les palmes de Toulouse;
Puissent, en souriant, les juges du tournois
Entre tous vos rivaux vous choisir à la fois!
Puisse la violette offerte par Clémence
Du poète des fleurs être la récompense!

LE POÈTE AUX PYRÉNÉES,

ÉPITRE

Qui a obtenu une Violette réservée ;

Par M. Théodore ABADIE, de Toulouse, Professeur de Belles-Lettres.

> La nature sauvage et l'art industrieux
> Luttent pour conquérir l'empire de ces lieux.
> *Vers de l'Épître.*

De l'inspiration le séjour enchanté
Découvre à mes regards sa sauvage beauté :
De ces monts sourcilleux, de cette immense chaîne
L'aspect nouveau pour moi citoyen de la plaine
Agrandit tout mon être, excite dans mon sein
Des transports inconnus que je contiens à peine.
Naguère je croyais, poète citadin,
Voir la nature entière au milieu d'un jardin.
Ami, je l'avouerai, dans mes rimes légères
Je ressemblais trop bien à mes jeunes confrères ;
D'un voyageur souvent ignorant ou menteur
J'essayais d'embellir le récit imposteur ;
J'aimais à promener mes vagues rêveries
Dans des climats lointains, sur des bords inconnus ;
Et décrivant des lieux que je n'avais point vus,

Mon infidèle main copiait............ des copies.
De la nature enfin les magiques tableaux
Dans leur réalité s'offrent à mes pinceaux.
  Je m'enfonce au milieu de ces gorges profondes
Où dans leur lit étroit les gaves écumans,
Avec un bruit pareil au bruit lointain des vents,
Fougueux enfans des monts précipitent leurs ondes.
Tantôt le roc s'alonge, et dans l'air suspendu,
De sa ruine immense il menace ma tête;
Tantôt dans le torrent il se plonge abattu,
Et d'un palais détruit semble y cacher le faîte.
Souvent sur un vieux pont, défiant le trépas,
J'interroge le gouffre entr'ouvert sous mes pas.
Le vaste ciel ici se resserre à ma vue,
Là mon regard se perd dans l'immense étendue;
Ici règne l'hiver, là sourit le printemps:
Pyrène des saisons emprunte la parure,
Et leurs riches couleurs nuancent sa ceinture;
Immortelle beauté, qui charme tous nos sens,
Nous révèle toujours quelque grâce nouvelle,
Et qui, par des attraits sans cesse renaissans,
Plaît même à l'inconstance et l'enchaîne auprès d'elle.
Oui, les monts embellis par la variété
Abandonnent la plaine à la monotonie;
Et l'âme qui languit souvent appesantie
Parmi les vains plaisirs de la frivolité,
Sur leurs brillans sommets se réveille agrandie.
  Que j'aime à parcourir, poète voyageur,
Dans ce nouvel Eden, ces fertiles prairies
Où les clartés du jour d'une seule couleur
Font jaillir à la fois des teintes infinies!

Que je me plais à voir s'épancher ces ruisseaux
En sillons argentés à travers la verdure ;
A suivre dans leur cours, à contempler les flots
De ce gave naissant qui bouillonne et murmure !
Qui pourrait retracer en vers mélodieux
Dans toute sa fraîcheur cette scène champêtre ;
Les doux balancemens de l'érable et du hêtre,
Et les sombres sapins élancés vers les cieux ;
L'ardoise qui brunit le sommet des villages,
Au berceau de l'Adour groupés négligemment ;
Les toits de chaume épars dans ces gras pâturages,
Et tout ce que d'attraits me présente Campan !
Couvert d'une ombre épaisse, assis sur l'herbe tendre,
Je rêve en ébauchant ces gracieux tableaux :
Bientôt à mon oreille un bruit se fait entendre
Qni suspend dans ma main mes timides pinceaux.
Je regarde, je vois une troupe brillante
Qui, respirant la joie et peut-être l'amour,
Sur d'élégans coursiers visite ce séjour ;
Favorable hasard ! j'admire tour à tour
Le galant paladin, l'amazone piquante.
D'un pas vif et léger le folâtre escadron
S'éloigne en me laissant la douce illusion :
Des songes fortunés la foule enchanteresse
Se joue autour de moi sous ces ombrages frais ;
Et je sens dans mon cœur je ne sais quelle ivresse
Que le charme des vers ne m'inspira jamais.

Je m'exile à regret de ces belles retraites ;
Trop souvent la mollesse est l'écueil des poëtes :
J'affronte un sol plus âpre, un ciel plus rigoureux ;
La nature sauvage et l'art industrieux

Luttent pour conquérir l'empire de ces lieux.
L'homme, ce roi du monde, établit son domaine
Sur le bord des torrens, sur le penchant des monts;
Il creuse dans le roc sa maison souterraine;
Et dans le précipice où l'œil parvient à peine,
Souvent d'un bras vainqueur recueille des moissons.
Il conduit ses troupeaux sur les roches aiguës;
Entouré de dangers qui menacent ses jours,
Loin de s'en effrayer, il les brave toujours,
Et s'ouvre fièrement des routes inconnues.
Mais bientôt s'indignant d'un combat inégal,
La nature jalouse opprime son rival.
Du sceptre des frimas armant sa main puissante,
Elle détruit l'honneur de ses hardis travaux;
Bouleverse ses champs, écrase ses troupeaux,
Renverse trop souvent sa demeure tremblante.
Avec un bruit affreux roulant du haut des monts,
L'épouvantable amas des neiges, des glaçons,
L'avalanche s'approche, et soudain tout s'efface;
Des arbres, des hameaux, des humains engloutis
Le silence et la mort ont déjà pris la place,
Et règnent tristement sur ces vastes débris.

Sur la cime des monts cette nature altière
Triomphante éleva son trône solitaire:
Son aspect menaçant, son abord dangereux
Ne sauraient arrêter mes pas aventureux.

Du sommet d'un rocher plus sauvage qu'aride,
Où loin des passions la vérité réside,
Où par elle éclairé je pèse des mortels
Les véritables biens et les malheurs réels;
Où je vois sous mes pieds se former le tonnerre,

Tranquille et dominant les grandeurs de la terre,
Mon âme, qui du ciel sonde l'immensité,
Croit s'envoler au sein de la divinité.
Que cette solitude a de magnificence !
De moment en moment s'élevant jusqu'à moi,
Le bruit sourd de l'abîme en trouble le silence;
J'écoute avidement, saisi d'un saint effroi,
Comme si du Très-haut la parole sacrée
Retentissait au loin dans la plaine éthérée.
A mes côtés s'assied la Méditation;
Elle enchaîne mes sens, épure ma raisou,
Devant moi fait briller une vive lumière,
M'enflamme, m'attendrit, me console et m'éclaire.
Au milieu de ce temple empreint de majesté
Apparaît à mes yeux l'idéale Beauté;
Et plein du feu sacré, du beau feu qui m'anime,
Je m'abreuve à longs traits aux sources du sublime.

A tes regards, ami, que ne puis-je montrer
Ces pics aériens, ce vaste amphithéâtre
Revêtus de verdure et couronnés d'albâtre,
Qu'un art audacieux apprit à mesurer;
Ce Mont-Perdu, géant dont l'éclatante masse
S'élève dans les cieux en colonne de glace,
Et semble révéler le divin Créateur
Qui sur son front sublime imprima sa grandeur;
De ces rochers déserts la superbe structure,
Ces cirques imposans, ces voûtes, ces palais,
Ces portiques hardis, pompeuse architecture,
Qui tantôt de vapeurs, de nuages épais
Ou de voiles légers à mes yeux s'environne;
Et tantôt du soleil variant les reflets,
Spectacle éblouissant, autour de moi rayonne.

Pareille à l'aigle altier qui fend les champs de l'air,
L'Imagination vole de cime en cime;
Monte au plus haut des cieux ou plonge dans l'abîme,
Se roule avec la foudre ou devance l'éclair;
Sur le mobile éclat des cascades bruyantes
Glisse et court s'égarer dans les plaines riantes;
Vogue sur ces beaux lacs mollement agités
Où brillent d'un ciel pur les tremblantes clartés;
Pensive elle s'enfonce au sein des grottes sombres;
Se joue avec Zéphire à la fraîcheur des ombres;
Ecoute sur des fleurs le murmure des eaux,
Et la voix de l'amour dans le chant des oiseaux.
Que n'es-tu près de moi! cette divine flamme
Qui pénètre mon cœur, brûlerait dans ton âme.

Ne crois pas toutefois qu'errant sur ces hauteurs,
Je voue à la nature un amour sans partage;
Ne crois pas que du monde ignorant les douceurs,
Confiné dans ces lieux, on y vive en sauvage.
Le salon de l'Europe est au pied de ces monts;
Par un charme puissant dans ce désert conduite,
De la société souvent l'aimable élite
Campe avec le plaisir au milieu des glaçons.
La demeure des ours, transformée, embellie,
Rassemble dans son sein la bonne compagnie.
A côté du torrent qui gronde et qui mugit,
On chante des couplets, on danse, on joue, on rit;
La vanité des rangs que l'aisance remplace
Y devient étrangère et par degrés s'efface;
Et l'on y voit parfois autour d'un tapis vert
Un juge de village auprès d'un duc et pair.
Ici le vrai bonheur fonde une république;

Chacun ici se livre à la franche gaîté :
L'anglais même y folâtre, et l'esprit germanique,
O prodige ! y discute avec légèreté.
Des essaims de buveurs, de buveurs intrépides,
Saluant du matin la naissante clarté,
Assiégent chaque jour de leurs lèvres avides
La source d'où jaillit la vie et la santé.
La table, les bons mots, le bain, la promenade
En homme de plaisir transforment un malade.
Momens délicieux ! trop court enchantement !
Pourquoi faut-il quitter cet asile charmant !
Hélas ! déjà la neige a blanchi la verdure ;
Le soleil s'est voilé ; la piquante froidure,
Dispersant à la fois tout un peuple d'amis,
Vient suspendre les jeux, mettre en fuite les ris.
Adieu, paisibles bois, solitaires vallées,
De vos touchans attraits maintenant dépouillées,
Adieu ; la triste nuit que suivra le départ,
M'enveloppe déjà de son manteau d'ébène.
Cédant au doux sommeil, mon œil se ferme à peine,
Qu'une voix de stentor m'éveille.......... « Sans retard
» Que l'on se lève ; allons, à partir qu'on s'apprête. »
D'un flambeau tout à coup la clarté m'éblouit,
Et, précédant mes pas dans l'ombre me conduit ;
Une maison roulante est déjà toute prête ;
J'y monte, et de ces lieux je m'éloigne soudain
Avec des inconnus que je verrai demain.

EPITRE

A MOI-MÊME,

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. B. Adolphe GRANIER, du Gers, Etudiant en Droit.

> Je sais qu'il est indubitable
> Que, pour former œuvre parfait,
> Il faudrait se donner au diable;
> Et c'est ce que je n'ai pas fait.
>
> Volt. *Epît. à M. Falkener.*

A ses amis bien fou qui veut écrire!
Mal vous en prend, si vous tardez un jour;
Et le courrier qui roule, ou qui chavire,
Règle, ou détruit la froideur et l'amour.
En vain des pleurs de l'amitié plaintive,
En écrivant, mes yeux seront mouillés:
La lettre part; croyez-vous qu'elle arrive?
Le coche verse..... et nous voilà brouillés.

Oui, mes amis, puissiez-vous tous m'entendre;
Je l'ai bien dit, et ce n'est pas en vain:
Notre amitié ne doit jamais dépendre
D'un postillon cuvant trop mal son vin.
De vos regrets ma douleur est extrême;
Je n'écris plus, vous avez beau crier:

Ecrit qui veut, mes bons amis, s'il l'aime;
Mais pour sauver les hasards du courrier,
Dès ce moment je n'écris qu'à moi-même. —
S'écrire ? à soi ? Le singulier projet ! —
Et pourquoi pas ? où serait la folie ?
D'Amphitryon l'intrépide valet
Etait bien double; et Molière publie
Qu'il se parlait, et se parlait fort bien :
Il m'est venu pareille fantaisie ;
Et désormais, puisqu'il n'en coûte rien,
Au bâton près, je serai mon Sosie.
Sosie et moi nous vivons sans façon :
A converser si parfois je l'invite,
Point de rancune; et, pour aller plus vîte,
Quand j'ai la rime, il fournit la raison.
Une pensée, en t'écrivant, m'arrête,
Mon cher Sosie, et je m'adresse à toi :
Dis, quel sujet voudras-tu que je traite ?
Bon, je suis fou ! quel souci m'inquiète,
Mon cher Sosie, eh ! mais, parlons de moi. —
De vous ? Grand Dieu ! quel orgueil est le vôtre ! —
Tant mieux : je suis peut-être impertinent;
Mais ce sujet peut en valoir un autre
Pour le plaisir de mon correspondant;
Parlons de moi. — Quoi ! de vous, d'un enfant ? —
Enfant ? pas trop : depuis que, pleins d'ivresse,
Mes chers parens m'offrirent au bon Dieu,
S'il m'en souvient, du bon patron du lieu
Par vingt-deux fois j'ai vu chanter la messe :
Même un peu plus : quand l'astre aux feux perçans,
Du fier lion franchissant la retraite,

Aura brûlé ses ongles impuissans,
Mon almanach placera sur ma tête
Cinq lustres pleins, moins un double printemps (1).
Sans doute encore on n'est pas cacochyme;
Mais on arrive à l'âge de raison,
Et désormais, serait-ce pour la rime,
C'est résolu, me voilà grand garçon.
    Oui, grand garçon : l'âge vient, le temps passe;
Conseille-moi, que faut-il que je fasse ?
Serai-je abbé, légiste, ou bien soldat ?
Car tous ces noms ont flatté ma jeunesse,
Et je voulus, avec même allégresse,
Prêcher, plaider, ou mourir pour l'état.
Oui, même encore, j'irais, j'aime à le croire,
Bayard nouveau sans reproche et sans peur,
Suivre Maison où le conduit la gloire.
Rien n'est si beau !.. Le mal est qu'on en meurt.
Qu'en penses-tu? — Je soutiens qu'il faut vivre;
Et qu'être heureux vaut mieux qu'être immortel.
Fi de la gloire et de qui veut la suivre!
Au lieu des camps, j'aimerais mieux l'autel. —
    Au fait, l'autel a bien de quoi me plaire:
J'arrondirai mon petit presbytère.....
En le voyant, Gresset aurait souri!
J'aurai bientôt gouvernante sévère,
Triple menton et caveau bien garni.
Pour mon bréviaire et pour ma patenôtre,
J'ai moins d'ardeur, se dira-t-on, bien bas :

(1) Tout cela veut dire, en prose, que l'auteur aura 23 ans à la fin de juillet.

C'est médisance; oh ! non, n'y croyez pas;
Je prêcherais le jeûne, comme un autre.
Mais nos désirs nous trompent quelquefois;
Abandonnons les sermons pour les lois. —
Quoi ! de Thémis devenir mince élève ?
Polir, user la rouille de son glaive,
De poids égaux armer son trébuchet,
Et s'enrouer et mentir par brevet ?
Je le vois bien : ta folie est complète;
Brûle Cujas, et me prends Richelet;
Ne plaide point, rime, et fais-toi poète. —
Poète ? Eh ! mais, je l'avais oublié :
Mon cher Sosie est trop bon de moitié;
Et vraiment oui, la chose est excellente !
Mais cette rime !... — Ecoute; car enfin,
Pour notre honneur, je le vois, il faut bien
Te conseiller lorsqu'un mot t'épouvante.
On m'a conté qu'autrefois, à Paris,
(Vive Paris pour savoir des merveilles!)
S'entrelisant leurs immortels écrits,
Sous même toit vivaient les deux Corneilles.
Pierre souvent suait, suait en vain,
A pourchasser une rime infidèle;
Et, quelquefois, au bout de son latin,
Pour tout le vers Thomas ne trouvait qu'elle.
Pour aider Pierre et sa muse en défaut,
Le hasard mit, divisant leur ménage,
Thomas plus bas et Pierre un peu plus haut;
Et, du plancher entr'ouvrant l'assemblage,
Aux vers nouveaux, allant, venant soudain,
Par une trappe ils ouvraient un passage :

Or, lorsque Pierre en sursaut, le matin,
Du vieil Horace interprète sublime,
Interrogeait l'inflexible romain ;
Ouvrant sa trappe et fermant son Lucain :
Thomas ! Thomas, j'ai besoin d'une rime. —
  L'expédient est heureux et fécond ;
Mais c'est en vain que ta voix le conseille :
Au temps qui court, tout poète, au second,
N'a pas toujours sous lui Thomas Corneille. —
  Quoi ! pour sortir de ce mince embarras,
Ton pauvre esprit demande un stratagème?
En quatre mots je résous le problème :
La rime manque? Eh bien! je n'en mets pas. —
Comment? — Sans doute; et voici le mystère.
  J'ai fait une ode, et je peins en mes vers
Ce Grec fameux qu'étouffait l'univers:
D'un courtisan l'indiscrète sagesse
Y gourmandait le vainqueur de Porus,
Lorsque du fer dont j'armais son ivresse,
Le roi, terrible, allait percer Clitus:
Je l'immolais avec un vers sublime;
Mais, par malheur pour la postérité,
Malgré mon vers et sa sublimité,
Mon cerveau creux ne trouvait point de rime.
L'œil égaré, le teint pâle et jauni,
J'ouvris en vain le livre méthodique
Où Richelet, des poètes ami,
Nous les rangea par lettre alphabétique;
Je consultais la bonne édition:
De rime, point! Dans mon affliction,
Je donne au diable Alexandre et la Grèce.

Ainsi que moi, Clitus dans la détresse,
Tremble, en voyant ce glaive étincelant:
Faute de rime, il est encor vivant,
Et, par six points, j'ai terminé ma pièce. — (1)
Oh! ce tour-là vaut mieux que le premier.
Poète ou non, mince ou puissant génie,
On met toujours le vers sur le métier;
Et, rime ou non, chaque page est remplie.
Or, maintenant que j'ai brisé sa loi,
Rimons gaîment. — Gaîment? Non pas, ma foi!
Le temps n'est plus de l'aimable folie:
Nos grands auteurs n'aiment pas que l'on rie.
Des dons du ciel qui veut être comblé,
Sensible amant de la mélancolie,
A le front pâle et l'hypocondre enflé.
L'un, pour tisane, épuisant l'Hippocrène,
In-trente-deux imprime sa migraine;
Ou, par le sort flétri dans son printemps,
Relie en veau ses vapeurs tous les ans;
L'autre, au teint frais, à la bouche vermeille;
Est mort dix fois et se porte à merveille;
L'autre, exposant les secrets de son art,
En formulaire a changé sa préface;
Et maintenant qu'elle a fui Gibraltar,
La fièvre jaune est, je crois, au Parnasse. —
Oui, grands auteurs, vous que l'Olympe attend,
De vos lauriers vous me rendez avide:

(1) Sosie veut faire allusion aux chefs-d'œuvre typographiques, publiés, depuis quelques années, sous les titres d'*Harmonies*, de *Rêveries*, de *Préludes*, etc.

Votre Apollon va devenir mon guide ;
Mon pouls frissonne, et la fièvre me prend.
Inscrit vivant au livre de l'histoire,
Je vais narguer et Zoïle, et le sort;
Et, pour hâter mon triomphe et ma gloire,
Dans quinze jours, Messieurs, je serai mort.
Mes bons amis, pour consoler ma cendre,
Donnez des pleurs à mon froid monument;
Et, pour sécher ceux que je dois répandre,
Nous rirons tous à mon enterrement.

DE L'ALLIANCE

DES LETTRES ET DU COMMERCE,

ÉPITRE

A M. VICTOR HUGO,

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. ***, de Bordeaux.

Les peuples qui ont poli tous les autres ont été commerçans.

C'est à toi, jeune aiglon, qui planes dans la nue
En suivant une route au vulgaire inconnue;
A toi, coursier sans frein, qui marches indompté,
Orgueilleux de ta force et de ta liberté;
Qui, novateur ardent, aux préjugés contraire,
Partageas en deux camps l'empire littéraire,
Et, dans la noble lice, ouverte à tes rivaux,
Pour de vieux souvenirs trouvas des chants nouveaux;
C'est à toi qui, peu sûr encor de la victoire,
Engageas le combat au péril de ta gloire,
Et ne fis qu'opposer en tes brillans écrits,
La douce voix du cygne à de lugubres cris;
C'est à toi, jeune fils du poétique empire,
Que s'adressent des chants que la raison m'inspire.

D'Horace ou de Boileau négligeant les leçons,
Saurai-je de mon luth arracher quelques sons?
Et faut-il jusqu'à toi pour franchir la distance
Des dieux du paganisme implorer l'assistance?
— Non; leurs autels déserts et dès long-temps vieillis
D'un séculaire encens assez enorgueillis,
Ont vu, sans s'alarmer de cette apostasie,
Rendre un plus libre culte à notre poésie,
Peu jaloux que du temple un jeune desservant
Offrît aux nouveaux dieux un culte plus fervent.

Ainsi, d'un autre siècle adorable merveille,
Lorsque de ses hivers l'heure sonne et l'éveille,
La femme qui joignit l'esprit à la beauté
Sait pardonner les torts de l'infidélité.

Mais laissons là des dieux qui ne sauraient te plaire
Pour prendre, digne ami, le style épistolaire :
De mon oisiveté dès long-temps fatigué,
Dans le fond d'un comptoir je me suis relégué
Et j'ai choisi la ville en ressources féconde
Dont le commerce actif s'étend autour du monde;
Qui, dans son juste orgueil, voit ses vaisseaux conduits
Sous des cieux étrangers, jaloux de ses produits,
Et dont les vins exquis passent en renommée
Ceux que produit la Crète en son île embaumée.

Au positif Barème attaché désormais,
J'abandonnai dès-lors les auteurs que j'aimais;
Du commerce croyant notre langue ignorée,
« *J'accusais le bien-être* et parlais *d'honorée;* »
Et mon style, affranchi d'ornemens superflus,
Disait ce qu'il faut dire, et pas un mot de plus.

Cependant, sans chercher l'artifice du style,
Chaque jour on est moins à la grammaire hostile;
Nul grossier Turcaret de son poudreux comptoir
Ne se croit obligé d'expulser le savoir,
Et le commerce, enfin, où j'ai trouvé des maîtres,
Peut s'allier sans honte avec l'amour des lettres.

Un adage contraire, et qu'autrefois j'ai lu,
Jusqu'à ce jour pourtant semble avoir prévalu;
On dit que dans les arts s'il est doux de s'instruire,
Leur charme décevant au commerçant peut nuire;
Pour qui l'argent est tout, la gloire sans profit,
La science est de trop et le bon sens suffit:
Qu'importe de savoir à son cerveau débile
Du soleil ou de nous lequel est immobile;
Par quels puissans ressorts se meuvent à la fois
Tous ces astres soumis à d'immuables lois;
Pourvu que son œil sûr, guidé par la pratique,
Sépare le moka du café-martinique,
Ou qu'en les dégustant mieux qu'un courtier *ad hoc*,
Il distingue les crus si vantés du Médoc?
Qu'importe qu'il n'ait pas un talent oratoire,
Que des Grecs, des Romains il ignore l'histoire,
Et n'ait pas consumé les plus beaux de ses jours
A traduire en français d'emphatiques discours?
Sénèque ou Cicéron, lorsque l'argent lui manque,
N'iront pas augmenter son crédit à la banque,
Et leurs noms glorieux, des savans honorés,
De Rotschild, de Baring, sont peut-être ignorés;
Tandis que, mieux connu, tel brasseur insulaire
Puise à leur coffre-fort quand cela peut lui plaire.

C'est par ces argumens qu'en leur étroit cerveau
Quelques gens, rabaissant le siècle à leur niveau,
Pensent que la fortune offre un accès facile
A l'homme assez heureux pour être un imbécile,
Et qu'elle ne saurait, sans erreur, seconder
Celui que ses talens doivent recommander.

Mais de ce préjugé c'est à tort qu'on s'irrite ;
Les sots sont plus nombreux que les gens de mérite,
Et la fortune, aveugle, au hasard tend la main
A ceux qui, plus souvent, s'offrent sur son chemin.
Le mortel généreux qui dans son sein recèle
Du feu sacré des arts l'électrique étincelle
Méprise l'or, et, fier, ne va pas s'enquérir
Des moyens que l'on prend quand on veut l'acquérir.
A marcher vers ce but s'il voulait se contraindre,
Qui, mieux que lui, pourrait espérer de l'atteindre ?

Un écrivain brillant, génie audacieux,
D'un esprit pénétrant, subtil, prodigieux,
Beaumarchais allia les lettres aux affaires.
Sur ses vaisseaux, voguant sous les deux hémisphères,
Les fiers américains trouvaient, las de fléchir,
Les armes qui du joug devaient les affranchir;
Et lui, sachant unir l'audace à la prudence,
Servait ses intérêts et leur indépendance.

L'Helvétique banquier qui, de simple commis,
Plus tard compta des Rois au rang de ses amis,
Necker, malgré le change, et la rente, et l'escompte,
Montra du goût sans crainte, et du talent sans honte;
Tint une académie, et, malgré son savoir,

Vit se fixer sur lui les regards du pouvoir;
Des finances trop tard nommé premier ministre,
Releva le crédit dans un moment sinistre;
Et du poste éminent qui lui fut conféré,
Abandonna le prix à l'état obéré.

C'est ainsi, séparé de la vulgaire masse,
Que par le sage emploi des trésors qu'il amasse,
L'homme à talent, marchant au but qu'il doit remplir,
Honore le commerce et le sait ennoblir.

Mais depuis nos longs jours de gloire et de souffrance,
Depuis qu'un seul pouvoir ne régit plus la France,
Nul ne dut être instruit plus que le commerçant;
La science, pour lui, fut un besoin pressant,
Et cependant combien dont la jeunesse inculte
A la fortune seule ayant voué son culte,
Appelés par le peuple à de nouveaux combats,
Ont grandi, tout à coup, dans nos publics débats!
Naguère hommes obscurs, ils ont depuis deux lustres
Vu leurs noms s'allier aux noms les plus illustres;
Du simple tabouret d'un modeste comptoir
Au banc des patriciens ils sont venus s'asseoir,
Et, soldats sous l'empire, affranchis de sa chaîne,
Ont, aux lauriers conquis, joint les rameaux du chêne,

Et bien, dans nos salons, de sévères frondeurs
Disent (jaloux qu'ils sont de toutes les grandeurs),
Que ce ne n'est point un bien que, sortant de sa classe,
Au premier rang, ainsi, le commerce se place.
Le talent, inutile au simple citoyen,

N'est pas pour parvenir, disent-ils, un moyen,
Et celui qui, de près, un moment les contemple,
Trouve en eux, il est vrai, le précepte et l'exemple:

« Laissez à l'avocat, ajoutent-ils encor,
» Cet art de l'orateur, inutile trésor;
» Laissez-lui, c'est son lot, la science profonde
» Sur laquelle, souvent, son avenir se fonde;
» Qu'il brille, et qu'au barreau, d'un beau zèle animé,
» Son éloquente voix défende l'opprimé. » —

Oui; mais quand du malheur les lois sont le refuge,
L'avocat le défend, le citoyen le juge;
L'un trouve le secret d'émouvoir sur son sort,
L'autre tient en ses mains ou sa vie ou sa mort.

S'il consulte, en ce cas, sa seule conscience,
Il doit souvent aussi s'aider de la science,
Et n'est-ce pas encor dans un sage dessein
Que le commerce prend ses juges dans son sein.

Des lettres, jeune ami, l'étude à tout se lie;
Par elle de nos jours la trame est embellie;
De nos instans d'ennui, qu'elle sait abréger,
Son utile secours rend le poids plus léger;
Arbre aux mille rameaux, son tutélaire ombrage
Offre un abri pour ceux que la fortune outrage,
Et, sous son dôme frais, l'âme, dans ses douleurs,
S'isole et trouve en paix quelque charme à ses pleurs.

Des lettres sur les mœurs l'influence s'exerce;
Mais qui les propagea si ce n'est le commerce?

La lente caravane et l'agile vaisseau
Furent les recueillir dans leur premier berceau,
Et, bravant les dangers d'une course lointaine,
Les portèrent, jadis, de Memphis dans Athène,
Puis d'Athènes dans Rome, et de Rome en tous lieux.

Conservant des beaux arts le dépôt précieux,
De nos cités aux champs, des palais aux chaumières,
Les peuples commerçans ont porté les lumières;
Et, dans leurs intérêts rarement divisés,
Les premiers entre tous furent civilisés.

Sans rappeler ici Carthage à ta mémoire,
Carthage, qui de Rome a balancé la gloire,
Je puis citer Venise et Gènes; aujourd'hui,
Londres à mes raisons offrirait un appui.

Comme le fils aîné de la grande famille,
Des lumières partout où le vif éclat brille
Le commerce en ses mains a porté le flambeau.
Cependant, c'est après un résultat si beau,
Qu'on veut lui contester la sublime alliance
Des lettres, du bon sens, du goût de la science,
Et dire que l'étude, en son esprit étroit,
N'aurait de pénétrer le pouvoir ni le droit.

Mais de ces vains propos il ne s'offense guère;
Triomphant à son tour, d'un préjugé vulgaire,
L'échelle sociale, avant des temps bien longs,
Le verra se placer aux plus hauts échelons,
Et du point culminant qu'il conquerra lui-même,
Tendre une main amie à ces beaux arts qu'il aime;

Les protéger sans faste, et de nombreux bienfaits
Avec discernement étendre les effets.

D'une fortune acquise usant avec sagesse,
Que l'envie en orgueil transforme sa largesse,
Ou change en avarice un désir empressé
De conserver un bien avec peine amassé;
Le commerçant, alors, laisse parler l'envie,
Occupe l'ouvrier, à tout donne la vie,
Anime l'industrie et les travaux des champs,
Laisse dire les sots, méprise les méchans,
Et, sans attendre à lui que la misère accoure,
Répand le bien sans bruit sur tout ce qui l'entoure.

LA MORT D'ANDRÉ CHÉNIER,

ÉLÉGIE

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. Adrien PUYMINET, Étudiant en Droit.

O vertu, pleure si je meurs!
André Chénier.

Souvent le feu du ciel tonnant sur le vieux chêne,
Roi gigantesque des forêts,
Renverse l'arbrisseau qui s'élevait à peine
Caché sous ses rameaux épais.

En vain il promettait d'offrir sous son feuillage
Un abri cher aux voyageurs;
Avant le temps frappé, sous les coups de l'orage
Il tombe, à peine ayant des fleurs.

Ce fut ta destinée, enfant de l'harmonie!
Bercé d'un prophétique espoir,
Chénier, déjà brillait le matin de ta vie
Des feux resplendissans du soir.

Déjà s'attendrissaient les cordes de ta lyre
Aux jeunes peines des amans;
La naïve bergère, avec un doux sourire,
Venait t'offrir la fleur des champs.

Ta main allait cueillir la couronne éclatante
Promise aux chantres des héros;
Mais un crêpe a couvert la patrie expirante
Livrée au glaive des bourreaux.

Malheur à qui conserve une âme vertueuse
Ouverte à de nobles talens!
Malheur à toi, Chénier: ta lyre courageuse
A lancé la honte aux méchans!

Jeté dans un cachot, poète magnanime,
Ton cœur ne fut pas abattu:
Il se nourrit toujours de haine pour le crime,
D'un noble amour pour la vertu.

Sous les verrous cruels, la muse indépendante
Te suivit pour tromper le sort:
Même à ton dernier jour, dans une horrible attente
Tu commenças l'hymne de mort.

Oubliant tes ennuis, ta voix tendre et plaintive
S'est mêlée à d'autres douleurs;
Et par toi, sur le sort d'une jeune captive,
L'avenir versera des pleurs (1).

Cependant un regret vivant dans ta pensée
Sans cesse venait t'assaillir;
Tes chants sont imparfaits, et ta lyre est brisée,
Sans que tu puisses les finir!

---

(1) *La jeune Captive*, ode d'André Chénier, qu'on n'a jamais lue peut-être sans attendrissement.

Console-toi. Du moins le flambeau du génie
Brûla toujours pur dans ton cœur;
Il n'a pas allumé de funeste incendie
Sur l'autel sanglant de l'erreur.

Va, la postérité recueillera tes plaintes;
Et, pour te venger des tyrans,
La vertu sur ton front mettra des palmes saintes;
La gloire, des lauriers naissans.

Sur le char de la mort tu montas sans alarmes;
L'amitié reçut tes adieux (1),
Et pressant sur ton cœur ton luth baigné de larmes,
Tu le rapportas dans les cieux.

Ainsi l'oiseau plaintif que la douleur inspire
D'harmonie enivrait les airs:
Frappé d'un trait mortel, sous l'ombrage il expire,
Au milieu de ses doux concerts.

Mais en vain a cessé son ramage sonore;
La nature après son trépas
Reste silencieuse; et semble attendre encore
Les chants.... qu'il n'achevera pas.

---

(1) Chénier périt avec Roucher, son ami.

LES

DERNIERS MOMENS DE LA MUSE,

ÉLÉGIE

Présentée à l'Académie

Par M. MOUTARDIÉ, Professeur de rhétorique au
Collége d'Angoulême.

« Ses chants venaient du cœur; le cœur fut son génie. »

Où suis-je ?... De la nuit s'effacent les ténèbres...
Je ne vois plus la mort... De son affreuse cour
S'écartent, loin de moi, les fantômes funèbres...
Le jour naît... je croyais ne plus revoir le jour !...
Laissez-moi contempler encore son retour...
Que ses rayons sont purs !... Ma tremblante paupière
S'ouvre encore une fois à la douce lumière
Qui dore, à son lever, mon tranquille séjour...

Mais quel accent plaintif a frappé mon oreille ?
Est-ce un dernier appel de l'inflexible mort ?...
Ecoutons... C'est ma lyre, hélas ! qui se réveille
Et soupire un lugubre accord !...

Ah ! donnez... que ma main, incertaine, mourante,
Puisse la caresser une dernière fois,
Et que la corde, hélas ! redise sous mes doigts
Mes regrets, mes adieux et ma vie expirante !...

Toi, dont la voix plaintive attendrissait les cœurs;
Toi, dont le charme heureux faisait couler des pleurs,
Et calmait doucement la souffrance cruelle,
Nous allons nous quitter, ô ma lyre fidèle!
Tu resteras!... et moi... je meurs!...

Ces couronnes, ces fleurs dont je t'avais parée,
Tu les conserveras sans les voir se flétrir!...
Moi, dans le cœur de ceux qui m'auront adorée,
Je ne serai bientôt qu'un faible souvenir!...

Heureux ceux que la gloire accueille d'un sourire;
Leur nom, cher à la terre, est inscrit dans les cieux...
Je l'ai cherchée... Un jour elle sembla me dire:
« La gloire aime tes chants, jeune âme! prends la lyre;
» Qu'elle s'embrase de tes feux. »

Au céleste nectar je me suis abreuvée;
Divine poésie! un rayon glorieux,
Détaché de ton front, brillant reflet des cieux,
A couronné ma tête, au malheur réservée,
Et j'ai bravé du sort les traits injurieux!...

Au printemps de la vie, à l'heure des doux songes,
Ma lyre s'animait au souffle de l'amour...
Mais son charme est rapide... il ne sourit qu'un jour;
Et d'une âme, trompée à ses cruels mensonges,
L'illusion fuit sans retour...

Seule, ô sainte amitié! tu possédas mon âme;
Toi seule fus fidèle, et ne trompas jamais.

Quand mon souffle s'éteint, je sens encor ta flamme,
Je reconnais ta voix qui me parle, et proclame
Ces noms que j'ai chantés, ces doux noms que j'aimais...
Comme une amie aussi je t'aimais, ô patrie!
Ma lyre célébra tes exploits, tes douleurs;
Sur ton abaissement, indignée, attendrie,
Malheureuse Sion! je répandis des pleurs.

Mais tout finit!... je meurs!... Amitié! flamme pure!
Gloire!... patrie!... espoir! immortel sentiment!
Vous remplissez mon cœur à mon dernier moment;
Et, dans le sein du Dieu qu'adore la nature,
Je vais m'endormir doucement!... »

. . . .
. . . .

Elle ne parlait plus!... ils l'écoutaient encore...
Sa lyre lentement s'échappa de sa main;
Un soupir s'exhala de l'instrument sonore,
Comme l'adieu d'une âme abandonnant le sein
Que déjà le néant dévore...

Ils écoutaient en vain... Dans les airs emporté,
Ce souffle inspirateur qui l'animait naguère,
S'était rejoint, fidèle, à la divinité;
Et pour elle déjà commençait sur la terre
Sa brillante immortalité!

CE QUE J'AIME,

ÉLÉGIE

Présentée à l'Académie

Par M. ROULLAND de Paris.

Trahit sua quemque voluptas.

J'aime la violette
A la robe d'azur,
Et de Phébé discrète
Un regard tendre et pur.
J'aime le long feuillage
Du saule échevelé,
Et du luth, au bocage,
Le murmure isolé.

Du torrent des montagnes
J'aime le bruit lointain,
La flûte des campagnes,
Le jour à son déclin,
L'hirondelle légère,
La rose des vallons,
Les chants de la bergère,
L'or flottant des moissons.

J'aime, après un orage,
L'écharpe aux sept couleurs,
La brise du rivage
Que parfument les fleurs,
Les perles que l'aurore
Epanche dans son cours,
Et, plus brillante encore,
L'étoile des amours.

J'aime une voile errante
Sur un beau lac dormant,
La feuille jaunissante
Qui frémit tristement,
Et les métamorphoses
Du nuage argentin
Qui de l'éclat des roses
Se colore au matin.

De la neige qui tombe
J'aime les duvets blancs,
La plaintive colombe,
Et les échos mourans.
Mais sur l'eau cristalline
Abaissez vos beaux yeux,
Vous y verrez, Delphine,
Ce que j'aime le mieux.

LE BONHEUR DE L'OBSCURITÉ,

IDYLLE

Qui a remporté le Prix;

Par M. Amédée POMMIER, de Paris.

Vivitur parvo benè.
Horace.

Faux éclat des grandeurs pour lequel on soupire,
Opulentes cités, ambitieux palais,
Princes, et toi fortune au perfide sourire,
J'ai trouvé loin de vous l'innocence et la paix.

Exilé de la cour, oublié de l'envie,
Dans le sein du silence et de l'oisiveté,
Sans désirs, sans douleurs je vais couler ma vie,
Et mon plus cher trésor sera ma pauvreté.

Lieux qui m'avez vu naître, aimable solitude,
Au moment du retour que vos charmes sont doux!
Je pourrai donc enfin, libre d'inquiétude,
Goûter des plaisirs purs et simples comme vous!

Je reconnais les champs, le hameau, la colline,
Tous les premiers objets qui frappèrent mes yeux,
Et le chêne isolé dont la tête s'incline
Sur le modeste toit qu'habitaient mes aïeux.

Séjour du vrai bonheur, retraites pacifiques,
Accueillez aujourd'hui le nouveau villageois;
C'en est fait, je renonce aux lambris magnifiques
Pour le gazon des prés et l'ombrage des bois.

Qu'on vante les héros dont le fatal courage
S'ouvre un chemin sanglant vers l'immortalité:
Refrains des vendangeurs, travaux du labourage,
Combien je vous préfère à la célébrité!

Salut, Nymphes, Silvains, divinités champêtres:
Recevez mon hommage, et daignez protéger
Le monument rustique où dorment mes ancêtres,
Les épis de mon champ, les fruits de mon verger.

Le vain bruit de la gloire et le faste des villes
N'ont pas encor troublé le calme de ces lieux;
Les jours y sont sereins, les cœurs y sont tranquilles;
En fuyant les pervers, j'ai trouvé les heureux.

Toi pour qui je respire, ô compagne adorée!
Le bocage t'appelle et s'embellit pour toi;
Viens partager mes biens, ma chaumière ignorée;
Viens vivre loin d'un monde où l'amour est sans foi.

Souvent, parmi les fleurs des riantes prairies,
Nous irons contempler le déclin d'un beau jour;
Souvent, le cœur bercé de douces rêveries,
Nous irons parcourir les forêts d'alentour.

Promenant leur cristal en gracieux méandres,
Les limpides ruisseaux couleront près de nous;
Je chanterai pour toi: mes vers seront plus tendres,
Dictés par tes regards, écrits sur tes genoux.

Hélas ! bientôt peut-être, abrégeant ma carrière,
L'inexorable mort viendra nous séparer ;
Les pavots du cercueil couvriront ma paupière ;
Je sentirai ma vie et ma flamme expirer.

A cette heure suprême, ô ma chère Délie !
Tu seras près de moi pour calmer mes douleurs ;
Je presserai ta main de ma main affaiblie,
Et mon dernier regard verra couler tes pleurs.

. . . . . .

Ah ! mes vœux sont remplis, si ton cœur me regrette,
Si celle que les dieux firent pour tout charmer
Vient rêver quelquefois sur la cendre muette
D'un mortel inconnu qui vécut pour aimer.

LE PAPILLON,

IDYLLE

Présentée à l'Académie

Par M. BOUÉ, de Toulouse.

VOLE, cher enfant du zéphir !
Va mollement de rose en rose ;
Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

Le voyez-vous, cet insecte volage ?
Il va, revient, ne se fixe jamais.
Flore à l'envi répand tous ses bienfaits
Pour égayer, embellir son passage.

Vole, cher enfant du zéphir !
Va mollement de rose en rose ;
Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

A chaque instant sa trompe caressante
Baise au hasard le calice des fleurs ;
Il y voltige, et s'enivre des pleurs
Que de Céphale a répandus l'amante.

Vole, cher enfant du zéphir !
Va mollement de rose en rose ;

Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

Que de beautés t'accorda la nature,
Léger enfant, gracieux papillon !
Ces belles fleurs qui parent le sillon
N'égalent pas ta brillante parure.

Vole, cher enfant du zéphir !
Va mollement de rose en rose ;
Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

Quand ton essor, exempt de toute alarme,
Suit le penchant de ta libre gaîté,
Mon œil te suit, et de ta volupté,
Mon cœur aspire à goûter le doux charme.

Vole, cher enfant du zéphir !
Va mollement de rose en rose ;
Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

Trop peu d'instans, passagères délices,
Du papillon vous charmez les beaux jours !
Hélas ! la mort vient finir votre cours
Quand de vos dons il goûte les prémices.

Vole, cher enfant du zéphir !
Va mollement de rose en rose ;
Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

Le lis paraît au regard de l'aurore,
Et de Vesper un souffle le flétrit;
Ainsi le soir, et chancelle et périt
Le papillon qu'un matin voit éclore.

Vole, cher enfant du zéphir!
Va mollement de rose en rose;
Jouis, jamais ne te repose...
Dans un instant tu vas périr.

L'ASSOMPTION,

HYMNE

EN L'HONNEUR DE LA VIERGE,

Qui a remporté le Prix;

Par M. DURAND DE MAUDURANGE, de Marseille.

Hodiè Maria virgo cœlos ascendit. Gaudete, quia cum Christo regnat in æternum.
Off. de la Vierge.

Elle a fui vers les cieux : chantez l'hymne nouvelle,
Anges du Dieu vivant, touchez les harpes d'or !
De vos ailes de feu tous voilés devant elle,
Oh ! chantez, pleins d'amour, votre reine immortelle,
Vers vous elle a pris son essor.

Sous ses pieds triomphans une vapeur légère
Flotte, et de ce doux poids semble s'enorgueillir.
Marie avec splendeur abandonne la terre;
Ainsi de ses destins l'ineffable mystère
S'explique, et devait s'accomplir.

Vierge auguste ! à ton nom, dans une âme troublée,
Souvent renaît la foi, le désir et l'amour;
L'orphelin te bénit; la veuve désolée
T'implore en soupirant près du noir mausolée
Quand vient la nuit, quand naît le jour.

Parmi les verts buissons, sous l'épine sauvage,
Ton image est propice au pieux pélerin :
Blanche étoile des mers ! lorsque gronde l'orage,
Le navire, perdu sur des flots sans rivage,
Te redemande un ciel serein.

Aux Prophètes émus Dieu te fit apparaître
Comme on entend de loin un doux son retentir.
Avant nous Israël apprit à te connaître ;
Car ces hommes, remplis des temps qui devaient naître,
Parlaient de toi pour l'avertir.

Ici-bas cependant, à souffrir toujours prête,
Tu vécus dans l'exil, sous la croix tu gémis.
Que de pleurs t'a coûtés ta sublime conquête !
Mais tes pieds du dragon brisent enfin la tête,
Et les cieux t'ouvrent leurs parvis.

Chantons ! qu'un pur encens s'allume et se déploie
Comme un nuage d'or sur l'autel agité ;
Enlaçons dans les fleurs et la pourpre et la soie,
Marie est reine enfin ! Chantons, chantons sa joie
Dans le temps, dans l'éternité.

ÉLOGE

DE

BLANCHE DE CASTILLE,

MÈRE DE SAINT LOUIS,

Qui a remporté le Prix double;

Par M. GUILHAUD DE LAVERGNE, Etudiant en Droit.

Les grandes pensées viennent du cœur.
VAUVENARGUES.

L'ANTIQUITÉ, sévère dans ses lois, méconnut souvent les droits de la femme. Esclaves dans les théocraties du Nil et de l'Indus, les femmes disparaissaient encore sous les institutions ombrageuses des vieilles républiques. Les mêmes hommes qui parlaient tant de liberté au Pnyx ou au Forum, rabaissaient loin d'eux dans la servitude leurs filles, leurs épouses, leurs mères : ces âmes de fer s'étaient fait une sorte de vertu sans pitié qui étouffait sous les devoirs sociaux les sentimens de la nature.

Vengeur de tous les opprimés, le christianisme protestait déjà, au nom de la mère de son Dieu, contre tant d'injustice et de mépris, quand l'édifice des mœurs, des lois, des croyances antiques s'écroula

tout entier sous le choc des peuples du Nord. Alors l'Eglise et les barbares se rencontrèrent seuls sur le monde; et, comme le souvenir de Velléda divinisait encore les vierges des forêts (1), comme le charme des vertus chrétiennes avait besoin du cœur des femmes pour être bien senti, l'affranchissement du sexe faible fut le signal d'une alliance entre les deux élémens de la société moderne. Les Clotilde et les Giselle parurent, qui comprirent le culte nouveau; les Rois reçurent de leurs épouses la foi qu'ils donnèrent à leurs peuples (2); et le pouvoir des femmes s'appuya sur les traditions des races sauvages, et sur les dogmes épurés de la religion.

La féodalité vint encore augmenter leur empire. Quand les leudes, fuyant la cour des maires, se retranchèrent dans leurs châteaux, et vécurent seuls, comme l'aigle, sur la cime des monts, toutes les volontés s'isolèrent, tous les liens sociaux furent brisés; mais l'esprit de famille naquit au fond des vieux manoirs, et les vertus domestiques fleurirent dans la solitude du foyer féodal. Les tournois, les joûtes, les pas d'armes rapprochèrent insensiblement aux pieds des châtelaines des rivaux d'amour et de gloire. La chevalerie, gracieux mélange de galan-

---

(1) *Inesse quin etiam sanctum aliquid et providum putant, nec aut consilia earum adspernantur aut responsa negligunt. Vidimus sub divo Vespasiano Velledam diù apud plerosque numinis loco habitam.* — Tacit. Germanie, ch. 8.

(2) Ce fait a été remarqué par Voltaire, qui, après avoir cité un grand nombre d'exemples, s'exprime ainsi : *Il est vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son christianisme.* — Essai sur les mœurs, ch. 43.

terie et de piété, devint comme l'expression des mœurs modernes. Une bien douce influence se répandit sur la barbarie. Le culte de la beauté hâta le perfectionnement moral du genre humain. Il ne resta plus rien d'antique; toutes les idées changèrent, et des vertus nouvelles apparurent pour la première fois dans l'histoire de l'humanité.

Cependant le pouvoir des femmes grandissait toujours avec la société qu'elles avaient créée. Déjà même des Reines avaient paru sur les trônes d'Europe; mais, enivrées sans doute par la domination, elles oublièrent trop souvent que les aimables affections du cœur devaient par elles prendre une place dans la politique des nations. Il est venu une Frédégonde qui comptait ses jours par des assassinats; on a vu une Brunehaut, dont les crimes font douter qu'elle fût mère : éclatans et malheureux exemples qui ne prouvent que les misères de la puissance et les fureurs de l'ambition.

Une seule, une seule peut-être a su résister aux séductions du pouvoir, aux enchantemens de la couronne. Fille, femme, sœur, mère de Rois (1), l'Angleterre, la Castille, la France reconnaissaient en elle le sang de leurs souverains, et cependant, environnée de toutes les grandeurs humaines, elle

(1) Blanche était petite-fille de Henri II, roi d'Angleterre; fille d'Alphonse IX, roi de Castille; nièce de Richard Cœur-de-Lion et de Jean Sans-Terre; femme de Louis VIII, roi de France; sœur de Henri I.er, roi de Castille; tante de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon; mère de saint Louis, et de Charles d'Anjou, Roi de Naples.

n'oublia jamais les affections de la famille. Celle-là avait compris sa mission; celle-là s'élève sur ses rivales de toute la hauteur de la vertu : mais, pour donner aux hommes l'exemple unique d'une si belle âme, il fallut que douze siècles de christianisme eussent façonné l'univers; il fallut que la terre favorisée développât le germe produit par un sol étranger.

L'église, la monarchie, la féodalité, ces trois puissances rivales qui étaient sorties vivantes du chaos de l'invasion, se disputaient encore le monde. Cependant, après bien des vicissitudes, le tour de la royauté était enfin venu, et, renversant les autres pouvoirs, les nations européennes commençaient à prendre leur marche vers la monarchie, au travers des révolutions. La France avait pris place à la tête du mouvement, car notre belle patrie se montre, dans le passé, dans le présent, toujours, bien en avant de tous les peuples dans la civilisation. Ce fut alors qu'une trève d'un jour interrompit nos querelles avec un état voisin : pour gage de cette paix qu'on croyait éternelle, l'Angleterre offrit une épouse au fils du Roi de France, et cette épouse fut Blanche de Castille (1)

---

(1) Elle était née vers l'an 1185; sa grand-mère, Eléonore de Guienne, qui avait épousé le Roi d'Angleterre après son malheureux divorce avec Louis le jeune, alla la demander en Castille avec des ambassadeurs des deux états. Son père l'accompagna jusqu'à la frontière, où elle fut reçue par Matthieu de Montmorency. Le mariage fut célébré par l'archevêque de Bourges, le 23 mai 1200, à Purmor, en Normandie, à cause de l'interdit qui pesait alors sur les états de Philippe. Les deux époux étaient âgés chacun d'environ 14 ans. Blanche eut pour dot Issoudun et les

Elle croissait encore, heureuse, ignorée, brillante de jeunesse, de beauté, d'innocence, à l'ombre des lauriers paternels, lorsqu'Eléonore vint elle-même demander sa main, Eléonore qui par ce seul présent devait réparer tous les malheurs dont elle accablait sa première patrie. Blanche parut sur la frontière dans toute la pompe de son pays; et, quand le monarque de la Castille remit solennellement sa fille aux mains d'un connétable, quand le Roi d'Angleterre vint la chercher avec tous ses chevaliers, quand l'alliance fut célébrée aux acclamations des deux états, la France entière tressaillit de joie. On devinait les destinées de cette épouse qui rapprochait pour son hymen d'éternels ennemis; on eût dit même, à la majesté de son cortége, voir déjà autour d'elle cette longue suite de Rois dont elle devait être l'aïeule et l'exemple. Bientôt aussi, dans la sanglante journée de Bovines, nos aïeux prirent soin d'apprendre à l'étrangère quels sujets elle avait adoptés; un fils lui naquit alors (1) au bruit des cris de victoire, et le trône français fut mis, par la providence, sous la protection de l'amour maternel.

Voyez-vous cette mère qui porte un enfant dans ses bras? tranquille près d'un berceau, elle répond

---

domaines anglais du Berry. On l'appelait Blanche à cause de son teint; voici ce que dit d'elle Philippe le Breton, l. 6 de la Philippide :

« *Candida candescens candore cordis et oris*
» *Nomine.rem signans intùs quâ pollet et extrà.* »

(1) Blanche eut onze enfans de Louis VIII. Saint Louis naquit le 25 avril 1215.

au plus grand des Philippe, qui la consulte sur le sort des peuples (1), ou, par ses droits, ses conseils, ses secours, elle donne un trône à son époux qui règne un moment sur de fiers insulaires : c'est à l'Angleterre étonnée que se révèle en s'essayant le génie de la Reine de France (2). Quelques années encore, et Philippe et son fils ne sont plus. Blanche paraît seule, entourée de dangers, mais il lui reste son cœur et son Dieu; elle marche sans crainte au combat, contre tous les ennemis du trône et de Louis (3). Que d'autres s'attachent à vanter les puissantes ressources de sa politique, la force irrésistible de sa volonté, la persévérance de ses efforts : moi, je veux louer sur-tout ce qui la distingue de tous les grands caractères de l'histoire; je veux louer cet amour pour son fils, qui remplissait son âme toute entière; cette réunion touchante de la Reine, de la mère, de la chrétienne; ces heureuses révélations du cœur qui la guidaient si bien au milieu des événemens; ces jalousies même de la maternité qui se confondaient dans son âme avec la grandeur des desseins : heureux si tout mon cœur peut suffire à sentir tant de vertu !

---

(1) *Laquelle prit courage d'omme en cuer de femme et administra viguereusement, sagement, droicturièrement, et garda les droits du royaume, et defendi contre plusieurs adversaires qui adonques aparoient, par sa bonne pourvoyance.* — Le Confesseur de la Reine Marguerite, p. 298.

(2) V. Mézeray, Hist. de France, t. 1.er, Vie de Blanche de Castille.

(3) Louis VIII, dit le Lion, père de saint Louis, fut couronné roi d'Angleterre à Londres, en 1216.

L'Europe n'était d'abord qu'un vaste camp, traversé par les tentes des barbares ; mais quand les nations que Charlemagne avait confondues se séparèrent sous ses fils, quand la hache des races germaines eut divisé pour jamais l'Italie, l'Allemagne, la France, ces trois grands débris d'un immense empire, les populations errantes s'arrêtèrent, les états trouvèrent leur place, et le travail intérieur d'une société qui se forme, commença de toutes parts.

Déjà, dès ce moment, les Rois des tribus conquérantes essayèrent d'agrandir leur pouvoir; mais ce n'était pas encore le temps de la royauté, car elle eût alors été la tyrannie. Libres et fiers comme aux jours de leurs courses, les hommes du Nord se souvinrent des lois de leurs pères, et refusèrent d'obéir. Fidèles à leurs traditions, ils ne voulaient reconnaître que des chefs de guerre; ils conservaient dans une vie nouvelle de paix et d'immobilité, cet orgueil d'une volonté capricieuse, cette passion inquiète de mouvement, ce besoin d'une indépendance désordonnée qui avaient été les mœurs des hordes vagabondes. Maîtres de quelques portions de la terre conquise, ils se bâtirent des forts sur les rochers ; ils attachèrent fièrement les vaincus à la glèbe de leurs domaines; ils proclamèrent du haut des tours crénelées, qu'ils ne relevaient que du glaive et de Dieu ; et comme il fallait à leur orgueil une résistance héréditaire, ils léguèrent à leurs descendans, des serfs, la liberté, leur épée.

Ainsi naquit la féodalité; Roi, peuple, clergé, tout disparut; tout passa sous cette forme nouvelle.

Il n'y eut plus qu'une ligue de seigneurs dont les Rois furent les suzerains. C'était comme une horde barbare campée en Europe; c'était l'anarchie, la confusion, la guerre; et les fils des Teutons se plûrent dans ce long désordre qui leur rappelait la vie des forêts. Cependant cette époque de tumulte entrait aussi pour sa part dans le perfectionnement de l'humanité. La servitude du sol effaçait, par une transition nécessaire, les dernières traces de l'esclavage de la personne, cette honte de l'antiquité. L'isolement superbe des châtelains produisait ce respect de l'homme pour lui-même (1), qui devait distinguer à jamais les mœurs modernes des vieilles mœurs : grands et inappréciables bienfaits dont nous devons remercier nos sauvages aïeux.

Il y eut donc un temps où les institutions féodales étaient un besoin pour le monde, et le monde entier passa sous le joug: mais, stationnaires au milieu du mouvement, elles n'eurent bientôt plus rien à donner aux peuples, et la civilisation, toujours active et jeune, se détacha de cette forme vieillie. Alors une nouvelle famille de monarques, sortie des rangs féodaux, déclara une guerre éternelle à cette ligue de tyrans : alors notre France vit commencer une

(1) Dans l'antiquité, les hommes n'avaient qu'une existence relative, et ne valaient que comme citoyens, comme fractions d'un tout unique qui était l'état : de là cet anéantissement moral devant la loi qui faisait la force des républiques anciennes. La civilisation moderne, fille de la féodalité, a repoussé ce sacrifice contre nature : chaque homme a eu sa valeur et ses droits comme homme, l'esclavage a été aboli, et il a été permis d'être époux et père en même temps que citoyen.

lutte de huit siècles, d'où les Rois ne sont sortis vainqueurs, que pour se trouver en face d'un autre ennemi. Ce fut en vain qu'un vassal normand asservit les Saxons dans leur île, et que, sous ses Rois qui demeuraient vassaux, l'ambitieuse Angleterre devint l'alliée de la féodalité française : les fils de Hugues portèrent successivement la hache dans tous les appuis de l'édifice qu'ils voulaient renverser; la trève de Dieu commença l'œuvre, et la paix vint par intervalles suspendre le désordre d'une guerre sans fin; les croisades survinrent, qui engagèrent les grands à vendre, à morceler leurs fiefs, et les propriétés furent divisées; la volonté d'un souverain favorisa l'affranchissement des communes, cet élément primitif des nations modernes, et l'esclavage du peuple diminua; l'épée d'un autre monarque joignit à la couronne les domaines de plus d'un vassal félon, et il n'y eut plus d'égalité entre les sujets et le maître; enfin, le sceptre de France passa aux mains de ce faible enfant, qui fut saint Louis (1).

Les vassaux conçurent alors de coupables espérances. L'Angleterre et la féodalité s'émurent; toutes les têtes de l'hydre se levèrent; le cri de révolte courut comme un long orage sur les bords de l'Océan; une puissante ligue se forma (2). Le comte de Boulogne,

---

(1) Louis VIII mourut à Montpensier, le 8 novembre 1226. Saint Louis avait alors onze ans et demi, et sa mère environ quarante; les lois féodales fixaient la majorité à vingt-cinq ans.

(2) La Reine eut besoin de toute sa politique pour s'assurer de la régence. Les lois de l'état ne la donnaient pas formellement aux veuves des Rois, et, d'ailleurs, comme dit Joinville : *C'étoit*

oncle du jeune Roi, Philippe (1) osa demander la régence, les armes à la main. Fiers de cacher leurs projets rebelles sous l'apparence de la fidélité, de nobles conjurés s'élancèrent sur ses pas avec tous leurs barons; mais, pour témoigner à jamais de leur déloyauté, cette malheureuse Guienne qui n'avait pas encore chassé les Anglais, vomit dans leur sein le léopard britannique; et des bannières étrangères vinrent flotter insolemment près des drapeaux français (2).

L'orgueil d'une femme dirigeait tous ces grands mouvemens qui devaient changer le sort des états. Isabelle, veuve de Jean Sans-Terre, et femme de Lusignan, comte de la Marche, conservait encore les souvenirs de la domination; et, s'indignant d'avoir des maîtres, elle soulevait contre Louis sa puissante famille (3); mais une autre femme veillait

---

une femme estrange qui étoit venue de Espagne et qui n'avoit ne parens ne amis au royaume de France : les principaux ligueurs étaient le duc de Bretagne, les comtes de Boulogne, de la Marche, d'Evreux, de Bar, de Saint-Pol, de Champagne, le vicomte de Thouars. « *Erant autem*, dit Matthieu Pâris, Hist. Angliæ, » *erant insurgentes viri graves et famosi et ad prœliorum exer-* » *citia à primis annis educati.* »

(1) Dit Hurepel ou Rude peau. Il était fils de Philippe Auguste et d'Agnès de Méranie.

(2) Richard, frère du Roi d'Angleterre, était comte de Cornouailles et duc de Guienne. Il se joignit aux confédérés; ses troupes étaient commandées par Savary de Mauléon.

(3) Isabelle était comtesse d'Angoulême, et mère du Roi d'Angleterre. Jean Sans-Terre l'avait enlevée à son mari en 1200, pour l'épouser; mais après la mort de Jean, Hugues de Lusignan l'avait reprise à condition qu'on lui céderait la Saintonge.

aussi, près du trône menacé de son fils. Appuyée sur la dague du vieux Montmorency, elle écoutait, pour apprendre à vaincre, les sages conseils de l'Evêque Guérin (1), ou les inspirations plus sûres de l'amour maternel; une révélation céleste lui avait sans doute appris que les vertus politiques se confondent avec les plus doux sentimens du cœur : harmonie sublime et touchante que l'antiquité ignorait encore quand les mères de Sparte ne pleuraient pas la mort de leurs fils!

Dieu des armées, elle t'appela d'abord au secours de Louis, et, quand l'huile sainte consacra ses jours (2), ce premier soin d'une mère pieuse fut déjà une leçon pour l'enfant royal. Elle demeura longtemps le front dans la poudre, implorant les célestes secours, puis tout à coup terrible, respirant la guerre, éblouissante des gloires de Bovines et de Tolosa, elle apparut avec l'oint du Seigneur aux ligueurs con-

---

(1) Matthieu de Montmorency, connétable sous trois Rois, le même qui prit à Bovines seize bannières ennemies. Le chancelier Guérin, évêque de Senlis, qui rangeait les troupes en bataille, et commença le Trésor des chartes. Ils moururent tous deux en 1230.

(2) Comme le siége de Rheims était vacant, le Roi fut sacré par Jacques de Bazoche ou de la Roche, évêque de Soissons : les Pairs furent représentés pour la cérémonie par le comte de Boulogne, le duc de Bourgogne, les comtesses de Flandre et de Champagne; et le Baronnage de France, par les comtes de Dreux, de Blois, de Bar, les trois frères de Coucy; Jean de Brienne, Roi de Jérusalem, y assistait aussi. Le sacre eut lieu, selon Joinville, le 29 novembre 1226. D'autres disent le 1.er décembre. Le président Hénault dit le 8 novembre. En général la chronologie de la minorité est fort incertaine.

fondus, et poursuivit par des victoires l'éducation du jeune Roi. Elle parle; soudain tombent les chaînes du malheureux Ferrand (1), qui s'élance d'un seul bond sur les champs de bataille, comme un tigre des cirques romains. Elle marche; la ligue se dissout, Philippe recule, Isabelle s'humilie, Lusignan demande merci, l'Anglais tremble dans Bordeaux, les destinées de Louis sont assurées.

Il y avait dans les rangs des rebelles un vassal puissant, épris pour la Reine d'une passion sans espoir (2). Amant, trouvère, chevalier, Thibaut respirait la triple ivresse de la guerre, de la poésie, de l'amour. C'était une image animée de ces temps d'enthousiasme : souple, volage, divers, il échappait aux conjurés par la mobilité d'un caractère insaisissable; il n'écoutait pour guider sa vie que les espérances,

---

(1) Ferrand de Portugal, comte de Flandres par sa femme, et qui avait été fait prisonnier à Bovines avec Renaud de Boulogne.

(2) La Ravallière, dans son édition des poésies du Roi de Navarre, essaie en vain de nier l'amour de Thibaut pour Blanche; cet amour est attesté par presque tous les historiens. Voici ce que disent les chroniques de Saint-Denys : *Adonc le Comte, regardant la Reine qui tant étoit belle et sage, s'écria tout ébahi de sa grande beauté :* « Sur ma foi, Madame, mon cœur et toute » ma terre sont à votre commandement : ne m'est rien qui vous » pût plaire si que ne fisse volontiers, et jamais, si Dieu plaît, » contre vous ni les vôtres m'en irai ! » *D'illec se partit tout pensif, et lui venoit souvent en remembrance le doux regard de la Reine et sa belle contenance. Lors si entroit en son cœur la douceur amoureuse; mais, quand il lui souvenoit qu'elle étoit si haute dame et de si bonne vie et nette, si muoit sa douce pensée en grand tristesse.*

les dépits, les retours boudeurs de l'amour; et ses vers s'échappaient de son cœur pour répéter avec simplicité les erreurs de son inconstance. Blanche n'eut qu'à se montrer pour vaincre. Un seul regard fit tomber les armes du vassal; un mot le détourna d'un hymen puissant (1); un signe le précipita sur les infidèles, loin de sa dame et de son pays. Ah! qui ne se plaît à redire encore la naïve chanson du Roi Thibaut? qui n'aime à suivre dans sa frivolité l'éternel caprice de cette vie? Où est le peintre qui sait trouver assez de couleurs pour ces luttes gracieuses, les merveilles de cet amour, ces victoires de la beauté, ces courses d'outre-mer, tous ces souvenirs de la vieille France?

Un autre ennemi bien plus dangereux marchait à la tête des bandes féodales; mais la Reine savait aussi trouver d'autres armes. Pierre de Dreux, comte de Bretagne, s'était précipité dans la ligue, comme par un instinct de discorde, un besoin de désordre et de guerre; Blanche répondit par des combats à cet orgueil belliqueux du rebelle. Attaqué et vaincu, il fut contraint de jurer la paix; mais les sermens ne pouvaient rien sur la turbulence de son ambition. Vainement la Régente crut l'épouvanter,

---

(1) Il y a plusieurs versions de la lettre que lui écrivit le Roi pour le dissuader d'épouser Iolande de Bretagne; voici ce qu'on dit dans celle que donne Joinville, édit. de Ducange : *Pourtant vous mande que si cher que avez tout tant que amez au royaume de France, vous ne le fassiez pas, et la raison pourquoi, vous savez bien.* L'édit. de 1760 porte : *Si vous mande le Roi que si vous ne voulez perdre quanque vous avez au royaume de France, vous ne le faites pas;* ce qui est bien différent.

en lui enlevant, après deux assauts, le fort redoutable de Bellesme (1), que défendaient à la fois les glaces d'un hiver rigoureux et des murs jusqu'alors imprenables : on le vit superbe, infatigable, toujours debout après ses défaites, cherchant partout des ennemis au Roi, promettant la couronne à ses complices (2), se débattre long-temps sous le génie de Blanche, relever six fois son écu brisé, défier tour à tour Louis et Thibaut qui avait refusé sa fille et la révolte. Mais enfin, battu, abandonné, dégradé par ses pairs, flétri d'un surnom injurieux par le mépris moqueur du peuple (3), sans alliés, sans états, sans espoir, il fallut bien tomber aux pieds du vainqueur, implorer à genoux sa clémence, et partir aussi pour cet exil de gloire où Blanche envoyait les

---

(1) Le château de Bellesme, en Perche, fut assiégé et pris en janvier 1229. Le froid était excessif, mais rien ne pouvait arrêter la Reine qui se fit beaucoup de réputation par son courage et ses talens militaires. *Voy. pour plus de détails, Gilles Bry, Hist. des Comtes de Perche et d'Alençon, liv.* 4.

(2) Ils élurent et ordonnèrent pour roi le seigneur de Coucy, comme prince généreux, sage et vertueux, extrait du sang royal et impérial, proche parent et cousin germain du dernier Roi de France ; et fut, comme dit l'Histoire de Flandres, cette élection si agréable à toute la noblesse, qu'incontinent on fit exprès une couronne d'or pour le couronner roi. *Laloucttc, Hist. de Coucy, liv.* 8.

(3) Le comte de Dreux quitte son frère, qui, se voyant abandonné de tous, mais premièrement de son bon sens, enfin reconnaît sa faute, fait hommage au Roi de la Bretagne, et, par cette levée de bouclier acquiert le nom de Mauclerc pour avoir si mal étudié que de se laisser vaincre à un enfant et à une femme, par un si lourd pas de clerc. — *Jean de Serres, invent. gén. de l'Hist. de France, tom.* 1.er *pag.* 426.

rebelles faire payer aux mécréans le déshonneur de leurs éperons.

Vassal félon, chevalier sans foi, Pierre de Dreux, dans tous ses parjures, avait invoqué l'appui de Henri III, roi d'Angleterre. Ce jeune monarque, héritier de la faiblesse de son père, s'endormait dans les voluptés, sur le plus dangereux de tous les trônes. Abandonné aux conseils d'un ministre corrupteur, il oublia quatre ans, pour les plaisirs, les ressentimens de son pays. Un jour enfin, il se souvint que sa couronne avait passé sur le front du père de Louis, et, pour se venger sur un enfant de la gloire du lion mort, il vint en armes sur cette terre de France qui a dévoré tant d'ennemis (1). Comme ce Roi maudit qui vit la main de Dieu paraître dans la salle de ses festins, l'insensé donnait des fêtes quand la Régente prenait des villes, et, vaincu par ses vices, il s'enfuit bientôt sans armée, ne rapportant dans son île qu'une honte de plus. Il y trouva la révolte et les dissentions civiles. Les restes des Gaëls s'étaient soulevés dans leurs montagnes contre les vainqueurs de leurs pères; la haine des familles saxonnes menaçait aussi le peuple conquérant; les barons irrités demandaient leurs Chartes que le Roi avait révoquées; tout préparait cette révolution nouvelle d'où devaient sortir les communes.

---

(1) Il débarqua à Saint-Malo, le 3 mai 1230. *Voy. Matthieu Pâris, Hist. Angliæ, et la Chron. de Saint-Denys.* — Guillaume de Nangis donne bien à entendre que Henri avait déjà débarqué l'année précédente, et qu'il était reparti sans rien oser; mais cet historien est, je crois, le seul des contemporains qui ait rapporté ce fait douteux.

En même temps, avec cette activité du génie qui embrasse tout à la fois, la Reine avait jeté un regard sur les provinces du Midi. Elle reconnut, dans ces contrées où l'épée des vainqueurs Germains n'avait jamais bien pénétré, une race d'hommes bien différente des Français par les mœurs comme par le langage; elle conçut l'étonnant dessein de réunir sous un même sceptre ces deux nations que divisait une haine mutuelle; et, déployant toute la puissance de sa politique, elle exécuta, comme en se jouant, ce vaste projet, dont la profondeur efface les plus savantes combinaisons de nos rois. Les peuples du midi avaient à leur tête Bérenger, comte de Provence, et Raymond, comte de Toulouse : d'un côté, par l'habileté de ses négociations, Blanche donna pour épouse au Roi Louis l'aînée des filles de Bérenger (1); de l'autre, elle envoya un connétable contre le jeune Raymond, qui menaçait le Roi de ses bannières séditieuses; elle engagea une guerre politique sous les apparences de la religion; elle força par les armes le comte de Toulouse à donner la main de sa fille au frère de Louis (2); et, dans les brillantes solennités de ce double hymen, qui joignait à la couronne la Provence et le Languedoc, elle parut célébrer le triomphe de son fils et l'avenir de la royauté.

Ainsi tombait sous les coups d'une femme cette

---

(1) Bouche, Hist. de Provence, liv. 9. Lorsque plus tard Bérenger eut donné en mourant tous ses fiefs à sa dernière fille Béatrix, Blanche obtint encore la main de la nouvelle héritière pour son autre fils Charles d'Anjou.

(2) La Princesse Jeanne, fille de Raymond, n'avait que 8 ans. Voy. Hist. gén. du Languedoc, liv. 24.

puissance des seigneurs qui avait fait trembler tant de rois (1); mais cette femme avait tous les talens qui font les grands hommes. Comme les Rois qui l'avaient précédée, elle sut diviser pour vaincre; elle chercha des armes contre le pouvoir féodal dans les abus mêmes qu'il consacrait. Souvent elle entoura son fils de ces cours de barons, héritiers du Mallus germain, qui unissent par une chaîne féodale les champs de mai des premiers âges et les états-généraux des derniers; et, dans ces assemblées de rivaux dont elle dirigeait les passions, elle fit consacrer plus d'un envahissement de la souveraineté. Souvent elle invoqua un droit que les seigneurs s'arrogeaient sur leurs vassaux; et, en vertu du pouvoir suzerain, elle interdit aux feudataires de puissans mariages. Bientôt enfin elle livra l'ennemi sans armes au Roi son fils, qui lui porta la plus redoutable des atteintes en abolissant par de sages lois la souveraineté des justices seigneuriales (2).

Le trône de saint Louis s'environnait de gloire comme pour annoncer la majesté du grand siècle; les hautes qualités de la souveraine formaient lentement dans les âmes cet enthousiasme de la fidélité, cette religion de l'honneur, cette exaltation du dévouement qui causa chez nos pères plus de prodiges

---

(1) Il est certain que la féodalité était presqu'entièrement abattue à l'époque du règne de saint Louis, mais dans la suite les apanages donnés imprudemment aux princes du sang, refirent une nouvelle féodalité qui fut plus dangereuse que la première; celle-là ne disparut réellement que sous Richelieu.

(2) Rien n'est admirable comme les lois de saint Louis à ce sujet. Voy. Beugnot, Essai sur les Institutions de saint Louis.

que n'en créa jamais à Sparte l'amour de la liberté. D'un autre côté, le mouvement des croisades avait donné un élan immense à l'esprit humain, et les générations précipitaient leur marche vers un perfectionnement inconnu. Les lumières de l'Orient éclairaient lentement nos contrées. Une première ivresse de science exaltait toutes les âmes dans ces écoles populaires qui commençaient l'université. Le commerce venait de naître; l'industrie s'éveillait. Filles des libertés gauloises et du régime municipal romain, les communes achetaient partout leurs droits. Cet esprit d'indépendance, qui veilla longtemps sous la servitude, s'agitait même déjà, menaçant et terrible, comme pour prédire des révolutions. Tout annonçait que la féodalité avait fini son temps; et les grands, vaincus à la fois par Blanche et par l'opinion, semblèrent eux-mêmes ne plus songer à défendre leur pouvoir.

Les uns, rappelant l'inquiétude de leurs pères, promenèrent chez tous les peuples du monde leur épée aventureuse, et l'on trouvait les fils de la France sur tous les champs de bataille, en Grèce avec Jean de Brienne, en Italie avec les armées du Pontife, en Espagne avec Thibaut de Navarre ou Jacques d'Aragon. Les autres, retirés dans les tourelles du manoir seigneurial, charmaient leur ennui par le bruit des cors de chasse, l'éducation du faucon chéri aux pieds ornés de vervelles, les premiers chants de cette littérature chevaleresque qui venait à peine de naître de la fermentation des esprits. Des poètes voyageurs, successeurs des Bardes ou des Scaldes du Nord, allaient, la harpe en main, de-

mander en chantant l'antique hospitalité. Assis dans les vastes salles, à la lueur des brasiers qui se réfléchissaient sur les armures suspendues, le châtelain regardait avec ses pages les jeux plaisans du jongleur; ou, dans les loisirs d'une paix forcée, devisait, à la veillée, des merveilleux faits d'armes des paladins; ou répétait, pour se distraire de son abaissement, le lai pieux du ménestrel, le gai fabliau du conteur, la chanson galante de Thibaut, la fable naïve de Marie de France. Parfois, dans les grands jours, entouré de damoisels, d'écuyers, de poursuivans d'armes, il chevauchait en pompe vers le tournoi royal, la cour d'amour des troubadours, le jeu sous l'ormel des trouvères, ces assemblées poétiques du moyen âge où commençaient à se former l'honneur militaire, l'urbanité française, et cette langue de nos pères dont le génie s'est plu longtemps après à fixer la marche encore incertaine (1).

---

(1) L'ancienne Gaule était encore divisée, au 13.e siècle, comme on l'a déjà dit, entre deux nations très-distinctes : les Français qui habitaient au delà de la Loire et de l'Isère, et les peuples du midi qu'on réunissait sous le nom général de Provençaux. La différence de ces deux peuples se montre sur-tout dans la littérature. Les poètes provençaux, qu'on appelait troubadours, précédèrent les poètes français qui portaient le nom de trouvères ; mais à l'époque de la régence de Blanche, les trouvères l'emportaient déjà sur leurs rivaux. Les dialectes du midi disparaissaient devant ce roman wallon d'où est sortie notre langue. Les conquérans français l'avaient porté en Angleterre, en Ecosse, en Italie, en Orient ; il avait même alors un commencement de perfection qu'on ne lui trouve plus deux siècles après. Le 13.e siècle fut le bon temps de la *menestrandie*. Les troubadours avaient créé et perfectionné la chanson, mais ils étaient surpassés

Cependant la mère de saint Louis, moins jalouse de gouverner que de former un Roi, préparait dignement son fils à porter le poids d'une couronne : elle l'accoutumait de bonne heure aux vertus de la religion (1), aux soucis de la puissance, au tumulte des batailles. Dans les jours difficiles, elle priait avec lui, l'initiait à ses conseils, l'inspirait de son génie, l'encourageait de son espoir. Au moment du combat, elle parcourait avec lui les rangs français, au bruit des trompettes ennemies. Après la victoire, elle lui renvoyait les clefs des villes, les hommages des vaincus, les honneurs du triomphe. Que lui faisaient ces joies vaines du monde? elle trouvait de plus douces récompenses dans la paix de son âme et dans la prospérité de son fils.

Ils le savaient bien ces vils conjurés qui essayèrent de lui enlever son trésor. Mais, au premier bruit de trahison, elle appela le peuple de Paris au secours

---

dans ce genre par le roi de Navarre, le duc de Bretagne, le comte d'Anjou, le vidame de Chartres. De cette époque datent aussi le roman du Renard, Gérard de Nevers, Parthenopex de Blois, et les romans de Charlemagne, tirés de la fausse chronique de Turpin ; et ceux de la table ronde, inspirés par le fameux roman du Brut, et ces fabliaux où n'ont pas craint de puiser Boccace, Rabelais, Molière et la Fontaine. Marie de France est le seul fabuliste du moyen âge : elle habitait en Angleterre. Voy. *Fauchet*, Histoire de la Langue et de la Poésie française ; *Le Grand d'Aussi*, Fabliaux ; M. *Raynouard*, Poésies des Troubadours ; *A. Thierri*, Lettres sur l'Histoire de France ; *Roquefort*, de la Poésie française aux 12.e et 13.e siècles.

(1) Tout le monde connaît le mot célèbre de cette mère si tendre mais si pieuse : *J'aimerais mieux*, disait-elle à son fils, *vous voir mort que de vous voir commettre un péché mortel.*

de son Prince, et la multitude accourut en armes. Le cœur de Louis n'oublia jamais cette foule qui l'environnait de sa fidélité, ces cris de joie, ces transports populaires, cette mère qui semblait lui dire, en lui montrant ses libérateurs : Voilà la vraie garde d'un Roi de France ! (1) Toutes ces leçons ne furent pas perdues : sur les bords sanglans de la Charente, aux arches brisées de Taillebourg, sous les murs de Saintes et de Fontenay, on reconnut bientôt l'élève de Blanche aux coups terribles que frappait son bras. Plus tard aussi, on le reconnut aux vertus de son âme, dans les cachots des Arabes, sous le dais des cours plénières, à l'ombre du chêne de Vincennes. Ah ! il ne suffit pas ici de cette admiration réfléchie que réveillent les hautes combinaisons de la politique ; il faut encore des larmes de reconnaissance pour louer celle qui a tant aimé. S'il est difficile aux plus grands esprits de mesurer dignement son génie, le secret de son âme tendre se laisse comprendre aux plus simples, et, comme pour rendre plus doux au cœur l'éclat imposant de sa gloire, aux sublimes inspirations de la vertu elle joint aussi de gracieuses faiblesses : l'amour maternel n'a-t-il pas ses caprices, ses exigences, qui le rapprochent d'une autre passion moins pure mais non pas plus ardente ! Qui

---

(1) *Et me raconta le saint Roi, que il ni sa mère qui étoient à Mont-le-Héry ne osèrent revenir à Paris jusques à tant que ceux de Paris les vinrent quérir avec armes, et me conta que dès Mont-le-Héry étoit le chemin plein de gens à armes et sans armes jusqu'à Paris, et que tous criaient à Notre-Seigneur qu'il lui donnât bonne vie et longue et gardât de ses ennemis*. Joinville, Hist. de saint Louis.

n'aimerait à suivre la Reine de France dans les secrets de sa vie domestique, quand elle interdit à son fils le lait d'un autre sein, quand elle s'attache à ses pas pour le posséder tout entier, quand elle compte avec envie les mots, les regards, les pensées qui ne sont pas pour elle : ravissantes harmonies du cœur, qui embellissent d'un charme nouveau le plus beau caractère des fastes modernes !

Ce n'était pas assez de ces longues luttes contre le gouvernement féodal : la royauté devait en même temps s'opposer aux conquêtes d'un autre pouvoir qui s'appuyait sur la reconnaissance des peuples et sur douze siècles de bienfaits. Lorsque les rois sauvages sentirent en eux-mêmes quelque chose qui les portait à brûler Rome, l'ignorance et la barbarie se répandirent sur le monde, à la suite des hordes du Nord. L'église chrétienne resta seule immobile dans le désordre, et cette arche nouvelle du genre humain ouvrit tous ses asiles aux débris du désastre universel.

Le clergé fut d'abord contraint de passer dans la féodalité, et les liens de la hiérarchie religieuse se relâchèrent. Mais, dès que le pouvoir spirituel commença à se constituer seul et maître, on sentit le besoin d'une volonté unique, d'un centre immobile de mouvement. Les souvenirs de la vieille Rome entouraient la nouvelle de gloire et de majesté ; on répétait le mot de l'Homme-Dieu, qui promit l'univers à la chaire de saint Pierre ; on se rappelait que la ville sainte avait miraculeusement vu fuir Attila loin de la cendre de ses martyrs ; et tous les chrétiens aspiraient à la nommer encore la reine des na-

tions. Survint notre Charlemagne, qui, par sa puissante alliance, éleva bien haut Rome et ses pontifes. Enfin, parut Grégoire VII. Ce génie puissant sut comprendre les besoins du monde, et, réalisant une de ces conceptions prodigieuses qui changent la face des états, il s'empara de la forme sociale de son temps, la féodalité, et la fit rentrer dans l'église. Alors, au nom du Ciel et de tout qu'il y a de grand dans l'homme, une force morale s'éleva en face de la force aveugle. Le chef des tribus germaniques, dompté par la puissance insaisissable de l'opinion, fut contraint d'humilier son épée devant l'autorité religieuse, et la papauté marcha dès ce moment à la tête des peuples.

Le développement de la société moderne commença sous l'influence de la religion. Elle était partout, dans l'ordre civil comme dans l'ordre spirituel, dans le progrès extérieur des institutions comme dans le mouvement intérieur des âmes. Elle touchait la barbarie par tous les points pour lui communiquer son action. Les sciences reparurent; les arts refleurirent; l'esprit de fraternité produisit les corporations savantes et commerciales (1). Bien plus, les différences locales des esprits s'effacèrent; et sous l'influence de l'unité de foi, tous les peuples se confondirent dans l'unité européenne.

Lorsque Blanche parut avec son fils sur le trône, la cour de Rome était à la fois au plus haut degré de sa grandeur et au premier moment de sa déca-

---

(1) Herder, Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité. L. 19, ch. 1, 2, 3.

dence. Menacés par les empereurs dans leur pouvoir temporel, et dans leur autorité spirituelle par des sectes nombreuses d'hérétiques, les papes commençaient à perdre l'appui des peuples, qui se tournaient tous vers la royauté, cette forme nouvelle et puissante de la civilisation. Le terrible Innocent III n'était plus; héritiers de son génie et de son ambition, Grégoire IX et Innocent IV poursuivirent successivement la lutte contre tous les ennemis de la puissance pontificale. Blanche était pieuse, dans ces temps où la religion était le fond commun de toutes les âmes; mais, si sa croyance l'entraînait à s'incliner devant la tiare, son amour maternel était là aussi pour la préserver de trop d'obéissance. Ce seul mot explique sa vie. Chrétienne, elle céda au saint siège tant qu'il ne voulut que défendre l'unité de foi; reine et mère, elle lui résista dès qu'il attaqua les droits du trône, qu'elle chérissait dans son fils. Ascendant suprême de la vertu ! Ces fiers pontifes qui foulaient aux pieds les rois de la terre, se dépouillèrent de toutes leurs foudres pour une faible femme qui osait donner des bornes à leur pouvoir. Rome n'eut que des prévenances pour la mère de saint Louis (1) et le légat du Pape en France fut même le premier ministre de Blanche (2).

Une seule fois, elle eut le malheur de croire avec

(1) Voyez, Reg. des chartes, les bulles nombreuses que les Papes accordèrent à Blanche ou à son fils pour se concilier leur amitié.

(2) Romain de Saint-Ange, Cardinal Légat, également remarquable par les qualités de l'esprit et du corps. Les ennemis de Blanche répandirent d'odieuses calomnies sur ses liaisons avec le Légat. Le texte de Matthieu Pâris ne peut pas être cité ici.

son siècle que l'autorité religieuse pouvait s'armer du glaive et du feu contre les consciences; mais où trouver la grande âme qui ne fut jamais atteinte par les faiblesses de l'humanité ? Nos provinces attristées se souviennent encore du zèle de quelques hommes pour étouffer les premiers essais de la réforme. Si Blanche n'ordonna pas la persécution, elle ne crut pas devoir l'arrêter. Je ne dirai pas, pour l'excuser, que les Albigeois (1) étaient des rebelles; que l'esprit républicain se cachait sous l'indépendance religieuse; que l'hérésie entretenait la haine des populations du midi contre les fils des Francs du nord : le cri du sang s'élèverait dans toutes les âmes contre les froids calculs de la raison; on m'accuserait peut-être d'insulter aux victimes qui dorment partout autour de nous. Ah! pourquoi ne pouvons-nous pas réveiller cette poussière de six siècles, et demander aux morts tous leurs souvenirs? Ils nous diraient que ce n'est pas la mère de saint Louis qui commença contr'eux cette croisade dont on veut charger sa mémoire; ils nous diraient que ce n'est pas elle qui poursuivit leurs restes dispersés dans les landes solitaires de la Gascogne, au fond des catacombes de Rome, sur les bords ensanglantés de l'Oder (2).

---

(1) Bossuet a consacré aux Albigeois le onzième livre de son histoire des variations. Selon lui, les Manichéens d'Arménie, appelés Pauliciens, passèrent d'abord en Bulgarie, de là en Allemagne et en Italie, où ils prirent le nom de Cathares ou purs, puis enfin en France, où ils s'appelèrent Albigeois.

(2) Raynald. Ann. Eccles. années 1231, 1232. Grégoire IX arma contre les Albigeois de Gascogne les chevaliers de saint Jacques de Galice. Il fit lui-même brûler, devant Sainte-Marie-

Gardons-nous donc d'accuser une reine de ce qui fut le crime de l'esprit du temps (1); pleurons sur les erreurs des siècles passés, et tremblons pour nous-mêmes, car nous aurons aussi une postérité; et qui osera dire que les hommes de notre âge n'auront pas, à leur tour, à répondre de cruelles erreurs?

Oui sans doute, Blanche s'est trompée un jour avec l'Europe; mais toute sa vie parle bien haut pour la justifier d'un moment d'oubli. Les idées du siècle ne la guidaient pas quand elle bravait, pour battre les Anglais, les menaces du Vatican; quand elle punissait, malgré la protection d'un pontife, les

---

Majeure, un grand nombre d'hérétiques Romains; il souleva toute l'Allemagne contre ceux de Stettin qui furent massacrés ou noyés dans l'Oder.

(1) On croyait généralement alors qu'il fallait combattre les hérétiques, *non pas de paroles seulement, mais à bonne épée tranchante*. Les terribles ordonnances de saint Louis contre les Juifs et les blasphémateurs ne le prouvent que trop. Lorsque le Pape essaya de soulever la France contre Frédéric, le Roi et les Barons répondirent qu'ils étaient prêts à lui faire la guerre à outrance, s'il était hérétique; mais que, s'il était orthodoxe, ils ne l'attaqueraient pas. Frédéric, lui-même, permit l'établissement de l'inquisition contre les Stedinger, et ce Prince est bien moins excusable que Blanche, car il n'était rien moins que chrétien. On peut voir dans Duchesne comment le Pape Innocent IV écrivit à la Reine pour la remercier du grand service qu'elle venait de rendre à la religion. Le Cardinal de Retz, dans son sermon de saint Louis, prononcé en 1648 devant Louis XIV et Anne d'Autriche, croit en dire assez sur la vertu de Blanche en rappelant *qu'elle purgea la France des malheureux restes de l'hérésie*. Fléchier lui-même, dans son panégyrique de saint Louis, en fait son plus beau titre de gloire, tant il est vrai que cette opinion a été générale pendant plusieurs siècles.

désordres de l'université naissante; quand elle arrêtait une croisade de fanatiques bergers (1); quand elle renversait de sa main royale les portes des cachots de Châtenay (2). Regardez sur le seuil humide de ces prisons : voilà des femmes, des enfans, d'innocens captifs, épuisés par la faim, défigurés par les souffrances, qui tombent aux pieds de leur libératrice; voilà des larmes d'amour, des cris d'attendrissement, des actions de grâces : il y a des bienfaits qui donnent plus de gloire que toutes les conceptions du génie.

C'était alors le moment des plus violentes luttes entre le sacerdoce et l'empire. Après la mort de Charlemagne, ses héritiers, pressés de se saisir du gouvernement temporel, n'avaient pas contesté aux Papes leur autorité spirituelle : mais ces deux pouvoirs se choquèrent bientôt dans leurs prétentions rivales d'envahissement. Unis, ils auraient asservi le monde; opposés, ils devaient se détruire. En Italie, leur querelle favorisa cet esprit de liberté que les Romains avaient légué à leurs fils, et de puissantes démocraties s'élevèrent au pied même du Vatican (3). En Allemagne,

(1) Les Pastoureaux. Ils prétendaient avoir pris la croix pour sauver le Roi des mains des Sarrasins.

(2) L'abbé Le Beuf, Hist. du Diocèse de Paris, t. 9. Filleau de la Chaise, Hist. de saint Louis, l. 10.

(3) Au commencement du 12.e siècle, deux maisons rivales, les Guelfes et les Hohenstauffen se disputaient la couronne impériale. On appelait Guelfes ou Welf, les partisans des premiers, et Gieblingen ou Gibelins, le parti des seconds. Comme les Hohenstauffen l'emportèrent, les Guelfes devinrent républicains, et formèrent en Italie cette foule de petites républiques qui donnent tant d'intérêt et de mouvement à l'histoire du moyen âge.

les seigneurs en profitèrent pour empêcher les souverains de rendre le sceptre héréditaire, et l'on vit naître cette hiérarchie gothique de vassaux électeurs qui a traversé tant de siècles. Louis, inspiré par sa mère, immobile dans un majestueux repos, essaya, mais en vain, de réconcilier ces ennemis, refusa l'empire pour un de ses frères (1), défendit fièrement les droits de son trône contre l'orgueil de Frédéric, interdit l'entrée de ses états à l'ambitieux pontife, et montra que le royaume de France n'était pas encore assez affaibli pour céder aux volontés du saint siége, ou se laisser mener aux éperons de l'Empereur (2).

Alors aussi le temps n'était plus de ces guerres pieuses, où la chrétienté se levait comme un seul homme pour reconquérir la patrie du christianisme. L'enthousiasme européen des croisades avait fait place, dans les âmes, à des intérêts nouveaux; la cour de Rome elle-même semblait oublier que les Carasmins arrosaient de sang les saints lieux. Blanche opposa sagement les devoirs du trône au vœu intérieur de sa foi; mais le ciel lui réservait de bien cruelles épreuves. L'image des massacres de l'Orient poursuivait partout l'ardente piété de Louis; seul

(1) C'est Grégoire IX qui écrivit à saint Louis pour lui annoncer qu'il avait donné l'Empire au comte d'Artois. Matthieu Pâris rapporte l'admirable réponse du Roi.

(2) Ces derniers mots terminaient une lettre de saint Louis à Frédéric : *Le royaume de France n'est mie encore si affoiblis que il se lesse mener à vos éperons*. Guill. de Nangis. L'original latin de cette lettre se trouve dans Raynald, Annal. de l'Eglise, ann. 1241.

peut-être de tous les chrétiens, il pleurait en secret le sort de ses frères, quand il fut frappé d'un mal subit et mortel; et, après une guérison miraculeuse, dans sa pieuse reconnaissance pour son Dieu, il fit vœu de prendre la croix.

Ah! qu'il est profond le regard d'une mère pour prévoir les dangers de son fils! Blanche pleurait en attachant à Louis l'écharpe du croisé; et cependant, à n'écouter que la raison humaine, tout semblait prédire des succès au chrétien qui s'en irait en guerre contre les infidèles. Les peuples, lassés, reposaient en Europe; mais l'Orient s'agitait encore. Les beaux jours de l'islamisme étaient passés : on avait vu s'éteindre le vieux fanatisme des Omar et des Ali. L'empire des Arabes s'écroulait comme celui des Césars, et des steppes immenses de la Tartarie, à la voix de l'imprudent Nasser, les fils des Huns, les hordes de Gengis accouraient sur les pas de leurs pères vers cette proie nouvelle. Le cri des Mogols retentit sur l'Immaüs, les Berbères s'élancent de l'Atlas, l'Espagnol vainqueur chasse devant lui les fils d'Ismaël. Où sont les Omniades de Cordoue, les Fatimites du Caire, les Abassides de Bagdad? Partout des trônes passagers s'élèvent un moment pour disparaître. Des esclaves menacent en Egypte la race de Saladin; l'Afrique est inondée de sang par les prétentions rivales de trois dynasties. O Blanche! tourne les yeux vers ton pays : ton père a vu fuir, à Tolosa, le turban vert d'un Almohade; ton neveu prend les villes et reçoit les tributs des Maures : comment donc s'étonner que le Roi de France demande aussi sa part de gloire dans ce patrimoine de sa famille?

Ils n'en furent pas moins cruels ces adieux, où des larmes royales se confondirent. Louis eut besoin de toute la force de son âme pour s'arracher aux embrassemens de sa mère. Il lui laissait toute sa puissance (1); mais qu'avait-elle besoin de ce trône, puisqu'elle devait y monter seule? Désespérée, elle le serra long-temps sur son cœur, car une voix intérieure lui disait qu'elle le voyait pour la dernière fois. Elle s'attacha, mais en vain, pour le retenir, à son écu, à son épée, car elle avait su voir, au travers des promesses de la victoire, l'inclémence d'un climat dévorant, les embuches d'un peuple sans foi, les dangers lointains du désert (2).

Quel est ce héros qui se tient debout, le glaive au poing, sur cette poupe fleurdelisée? Le vent enfle les voiles de sa flotte; le bruit des trompettes retentit autour de lui; il dévore de l'œil cette côte chargée d'ennemis, où se déploient les lignes mouvantes de la cavalerie musulmane (3). Impatient, rempli du Dieu des batailles, il s'élance dans la mer : toute

---

(1) Par lettres patentes, données à Corbeil au mois de juin 1248, Blanche est établie régente en l'absence du Roi, *avec un plein pouvoir de disposer de toutes choses*. Voy. Papire Masson, Annal. de France. Dupuy, de la Majorité des Rois. D'Auteuil, traité de la Régence de la reine Blanche.

(2) Le 12 juin 1248, Louis alla prendre, à Saint-Denis, l'oriflamme royale et le bourdon du pélerin. Sa mère l'accompagna jusqu'à Cluny. Il s'embarqua à Aigues-Mortes avec sa femme, ses deux frères, et la plupart des Barons français.

(3) *Il y avoit*, dit Joinville, *grande compagnie à nous attendre; leurs énormes instrumens faisoient un bruit épouvantable à ouir et moult estrange aux François*.

une armée s'y précipite après lui; ils courent, ils volent, ils abordent. Les chevaliers plantent leurs écus dans le sable du rivage (1). Les coursiers rapides des Maures se fatiguent en vain à tourner autour des heaumes pressés et des lances croisées. Montjoie et Saint-Denis! voici l'oriflamme qui flotte sur la terre d'Egypte. Ces masses immobiles s'ébranlent, les rangs sarrasins sont déjà rompus, les émirs tombent sous le glaive, l'infidèle s'enfuit loin de ses vaisseaux brûlés et de son camp forcé, Damiette ouvre ses portes, et un humble pélerin entre pieds nus dans ses murs, à la tête de l'armée silencieuse : c'est le saint roi Louis, qui répond par des victoires aux craintes de sa mère.

Ainsi s'ouvrit la croisade; mais ce moment de triomphe fut bien court. Le désert vomit ses Bédouins qui harcelèrent nos preux de leurs bandes vagabondes. Des feux, qui imitaient la foudre, vinrent épouvanter sous leurs tentes les soldats de l'Occident (2). Le vieux Nil se leva lui-même, avec toutes ses ondes, pour défendre son sol envahi. Le climat

---

(1) *Quand nous les vîmes venir*, dit encore le bon Sénéchal, *nous fichâmes les pointes de nos écus au sablon, et le fût de nos lances au sablon, et les pointes vers eux. Maintenant qu'ils nous virent ainsi comme pour aller parmi leur ventre, ils tournèrent ce devant derrière et s'enfuirent..... Se vinrent tous assembler devant nous, et revinrent frappant des éperons pour nous courre sus, et quand ils virent que nous ne fuirions, ils s'en allèrent tantôt arrière.*

(2) *Le feu grégeois sembloit*, selon Joinville, *un dragon qui voloit par l'air, et tant jetoit grande flamme et feu, que l'on voyoit parmi l'host comme s'il fût jour.*

réunit ses fureurs contre notre armée, arrêtée par l'inondation. Il y eut bien encore des victoires, mais elles ressemblaient à ces jeux funèbres de l'antiquité, où l'on se battait autour d'un tombeau. Le frère du Roi meurt à Massoure, avec les templiers, au milieu même du plus beau triomphe. Atteint d'un mal contagieux, épuisé par les souffrances, Louis recule devant l'ennemi pour la première fois; mais il se traîne avec peine, il s'arrête lassé, et la multitude des Arabes l'environne. Châtillon! Châtillon! où sont tes prud'hommes (1)? Hélas! Joinville lui-même n'est pas là pour défendre son ami; le sujet fidèle succombe; Louis est prisonnier.

Dès que la fatale nouvelle fut connue, les croisés oublièrent leurs maux pour les dangers du père de l'armée; les vieux chevaliers songèrent à trancher par pitié les jours malheureux d'une Reine (2). Des pleurs coulèrent sur le berceau d'un fils de France (3): la patrie désespérée gémit au delà des mers. Non, je n'essaierai pas de peindre la douleur de Blanche,

---

(1) Duchesne, Hist. de Châtillon, l. 3, ch. 3.

(2) La reine Marguerite était à Damiette quand elle apprit la captivité de son mari. Elle s'agenouilla devant un chevalier de 80 ans, *et lui requist un don, et le bon chevalier le lui accorda par serment, et elle lui dit : Je vous demande par la foi que vous m'avez baillée, que si les Sarrasins prennent cette ville, que vous me coupiez la tête avant qu'ils me prennent;* et le chevalier répondit : *Soyez certaine que je le ferai volontiers, car je l'avois bien pensé que je vous occirois avans qu'ils nous eussent pris.*

(3) *La Reine accoucha d'un fils qui eut nom Jehan, et l'appeloit Tristan, à cause de la grande douleur là où il fut né.* Joinville.

quand elle apprit en même temps les désastres de nos soldats, la mort d'un de ses fils, la captivité du saint Roi. Tous ses noirs pressentimens s'étaient donc accomplis ! Elle croyait le voir faible, malade, captif, au milieu des cimeterres musulmans, et une douleur intolérable resserrait son cœur. Elle croyait l'entendre, seul, misérable, assassiné peut-être, appeler à lui ses sujets, ses enfans, sa mère, sa mère qui ne pouvait pas lui répondre; et elle frappait de son front royal le pavé de marbre de son palais. Ah ! les mères seules peuvent connaître ces larmes intérieures, ces angoisses de l'âme, ces déchiremens du désespoir !

Cette épreuve terrible fut la dernière; Louis, tranquille dans le malheur, avait désarmé les infidèles par la sublimité de son courage. Libre enfin, il sortit en roi de ses fers avec tous ses chevaliers; mais le coup mortel était frappé : Blanche n'y devait pas survivre. Cette âme puissante avait su vaincre ses peines pour remplir les devoirs du gouvernement, et nos pères s'étonnaient de voir tous les jours augmenter leur bonheur par les soins d'une mère désolée : un si grand effort l'épuisa. Le temps des récompenses arriva pour elle; les cieux s'ouvrirent, elle expira; Dieu, qui nous l'avait donnée, la reprit (1). Au premier bruit de son malheur, Louis, désolé, repartit pour cette terre de France, qui ne

(1) Elle mourut à Paris le 1.er décembre 1252, ou, selon Guillaume de Nangis, en 1253. Elle avait environ 64 ans. Elle fit profession, avant de mourir, comme religieuse de l'ordre de Cîteaux; elle fut inhumée en grande pompe dans l'abbaye de

reposait plus sous la main de Blanche; et les cris de joie des Sarrasins réveillèrent les sphynx d'Héliopolis et les Pharaons des pyramides. Musulmans, encore six siècles, et vous reverrez les Français.

Telle fut Blanche de Castille (1). Cette grande

Maubuisson qu'elle avait fondée. Le corps était porté par les premiers seigneurs de la cour. On attribua des miracles à son tombeau; voici l'épitaphe qu'on y lisait : elle est en vers latins rimés :

« *Ex te, castella, radians ut in æthere stella*
» *Prodiit hæc Blanca quam luget natio Franca.*
» *Rex pater Alphonsus, Ludovicus rex quoque sponsus.*
» *Quo viduata regens, agit ut vigeat requiescens,*
» *Hinc peregrinante nato, benè rexit ut antè;*
» *Tandem se Christo cœtu donavit in isto,*
» *Cujus tuta malis viguit gens Franca sub alis,*
» *Tanta priùs, talis, jacet hic pauper monialis.*»

(1) Tous les historiens contemporains s'accordent à louer le génie et la vertu de la mère de saint Louis ; le moine anglais, Matthieu Pâris, écrivain injuste et partial, connu par sa haine pour la France, a même été souvent forcé de lui rendre une éclatante justice, comme, par exemple, quand il la compare à Sémiramis : toutefois il ne perd jamais l'occasion de calomnier indirectement cette femme extraordinaire, et il rapporte avec soin, tout en convenant qu'il ne faut point y croire, les bruits injurieux qui coururent pendant la minorité. Matthieu Pâris avait été envoyé, par saint Louis, comme ambassadeur auprès de Haccon, roi de Norwège; mais aucune faveur ne pouvait détruire ses préjugés d'Anglais. De leur côté, les auteurs français ont soigneusement relevé ses nombreuses erreurs ; il y en a une critique dans Belle-Forêt, Annales, l. 3, année 1226, ch. 86. Voici d'ailleurs ce qu'en dit Catel, Hist. des Comtes de Tolose, tom. 2, p. 324 de l'édition de 1643. *A tout propos il médit de notre Roi, comme aussi de sa femme la* Reine Blanche, *tant prisée par les historiens français, et de laquelle les veuves des Rois semblent, par honneur, avoir pris le nom, se nommant* Reines Blanches. *Et toutefois il en parle contre la vérité avec des paroles sales et vilaines, indignes d'être écrites et proférées par un religieux.*

figure s'élève, pleine de calme et de majesté, au milieu d'un des plus beaux siècles de l'histoire moderne. Jetez un regard autour d'eile : quel tableau mouvant et animé s'agite incessamment à ses pieds! L'Europe est à la fois travaillée par l'affranchissement des communes, l'élan des croisades, l'exaltation naissante de la chevalerie, les premiers efforts du commerce, les informes essais des littératures, le mouvement de la royauté. Je ne sais quelle effervescence fait bouillonner l'esprit humain qui s'élève et déborde de toutes parts. Voilà Rome aux prises avec l'Empire, l'Italie dévorée des fureurs républicaines, l'Angleterre qui arrache à ses rois ses libertés féodales, la Hongrie qui reçoit de son souverain l'acte de son indépendance. La ligne anséatique se forme au Nord; Venise couvre de ses flottes les mers du Midi; l'épée de quelques chevaliers trace les bornes d'un nouvel état aux bords de la Baltique; l'empire des Latins passe comme une ombre; la couronne de Jérusalem est pour jamais brisée; l'Orient retentit sous les pas de ses sauvages vainqueurs; les Tartares descendent de leurs déserts dans les forêts de la Bohême et de la Pannonie; le moyen âge enfin, cette époque d'aventures merveilleuses et de prodigieux enfantemens, se déploie tout entier avec son activité, sa confusion, ses mystères, l'originalité de ses mœurs, la magnificence de ses promesses, la splendeur de ses spectacles européens.

Jamais sans doute plus brillante époque ne s'offrit aux créations du génie; jamais aussi de plus grands caractères ne parurent à la fois sur le monde. Alors vivaient ce vieux Dandolo, qui montait à l'assaut

des villes, aveugle et presque centenaire ; ce terrible Gengis, qui élevait des pyramides de têtes humaines; et ce fougueux Innocent IV, qui convoquait des conciles pour déposer les Empereurs ; et ce Frédéric II, qui voulut mettre à Rome le siége de l'empire (1). Tous ces hommes auraient été bien grands dans un autre siècle ; mais alors ils s'effaçaient devant deux âmes d'élite qu'environnait une gloire plus sainte et plus pure, devant vous Blanche, Louis, noms à jamais confondus par la reconnaissance des peuples comme par les plus doux liens de la famille.

Qu'on ne nous parle donc plus de tant d'illustrations coupables qui révoltent la conscience ! O amour sublime de la mère ! le plus beau sans doute de ces instincts du cœur qui ne changent pas avec tout le reste, tu es la première voix de la nature, le premier lien des sociétés, la première source du génie. Celle que tu as inspirée peut offrir sa vie aux regards des hommes, car elle ne craint pas les arrêts du ciel. Oui, l'amour maternel vivait dans l'âme de Blanche comme une flamme céleste qui épure sans consumer, comme un foyer d'où s'échappaient les pensées généreuses, les résolutions rapides, les profondes combinaisons. Par lui, égalant l'habileté des plus grands capitaines, elle marchait à la tête des troupes, elle étonnait l'ennemi par la sagesse de ses plans et la promptitude de ses attaques, ou dirigeait elle-même tous les travaux dans ce siége mémorable de Bellesme, le plus beau trophée de sa vie militaire. Par lui, tranquille dans les orages d'une minorité,

---

(1) Voltaire, Annal. de l'Emp., t. 1.er

elle sut s'armer de sa piété même contre le Vatican, abattre les vassaux au pied du trône, rapprocher deux races ennemies qui se partageaient notre beau pays, ne faire qu'une seule France de plusieurs états dispersés, marquer de sa forte empreinte ce peuple qu'elle lançait dans la voie des perfectionnemens, et léguer pour modèles à sa postérité tous les momens de sa vie politique. Par lui, et c'est là son plus beau titre aux respects du genre humain, elle s'oublia toujours pour son fils; et dans son désintéressement sublime, elle ne voulut que préparer lentement le règne magnifique de saint Louis. Fille heureuse des Rois, ta gloire est pure comme ta vie, car ton génie te vint du cœur, et tu apparais encore, derrière six siècles, parée de toutes les grâces de la beauté, de toutes les grandeurs de la puissance, de toutes les vertus de la maternité!

ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ SAINT-JEAN,

MAINTENEUR DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX;

Prononcé en Séance publique du 24 Août 1828,

Par M. TAJAN, l'un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Depuis quelques années, les pertes de l'Académie se multiplient avec rapidité; et celle que nous déplorons aujourd'hui, aggrave péniblement le poids de nos afflictions.

M. l'abbé Saint-Jean était un des derniers débris de cet ancien Corps des Jeux Floraux qui jetait un si vif éclat avant nos discordes civiles, et qui, après les orages qui l'avaient dispersé, retrouva ses traditions et ses doctrines sous les auspices du vieillard que nous pleurons.

Ce fut, en effet, l'abbé Saint-Jean qui présida à la renaissance de nos Jeux. La plus grande partie des Mainteneurs qui préparèrent, avec lui, cette fortunée restauration, ont été successivement ravis à notre amour : il vient de succomber, lui-même, victime des infirmités qui ont désolé sa vieillesse; et c'est moi, triste témoin de ses longues douleurs,

moi, qui fus aussi le confident de ses affections secrètes et des vertueux calculs de sa piété, c'est moi que vous avez choisi pour exprimer les regrets amers que sa mort vous a fait ressentir.

Il a fallu, Messieurs, toute ma déférence pour les vœux de l'Académie, et tout le dévouement de l'amitié, pour me résoudre à remplir cette tache pénible; et je vous apporte le tribut que vous m'avez imposé. Trop heureux si, dans cette ébauche imparfaite, vous pouviez retrouver les principaux traits d'un écrivain dont le talent et l'enthousiasme contribuèrent si utilement aux progrès et à la gloire des lettres.

Jean SAINT-JEAN naquit à Toulouse, en 1746, d'une de ces familles plébéïennes que des mœurs simples, et une probité exacte, recommandent à l'estime publique. Il manifesta de bonne heure un goût décidé pour l'étude; et ce goût, qui s'accordait si bien avec l'activité de son esprit, se développa bientôt si vivement, qu'il devint pour lui une sorte de passion.

Ces heureuses dispositions étaient merveilleusement secondées par les conseils et les exemples de son frère aîné, jeune ecclésiastique, qui déjà s'était fait distinguer par l'austérité de ses principes, et par quelques succès dans les lettres. Aussi, dès ses premiers pas dans le monde, il y parut avec tous les avantages d'une éducation cultivée, et les ressources variées d'une imagination enrichie par des lectures prodigieuses.

Le jeune Saint-Jean embrassa, comme son frère,

l'état ecclésiastique ; et, parvenu à peine à l'âge de l'adolescence, il fut pourvu d'une prébende au chapitre de Saint-Etienne. Ce bénéfice, qui semblait garantir son avenir, lui permettait d'aspirer au ministère de la parole. Sa prédilection marquée pour l'étude de l'éloquence, l'élévation de ses pensées, les formes et les mouvemens de son style, lui auraient assuré une place honorable parmi les orateurs sacrés ; mais son organe voilé et sombre, et sa prononciation embarrassée, le forcèrent de renoncer à la chaire.

Toutefois, il ne négligea aucun soin pour acquérir des connaissances positives dans les matières de la Religion, et peu d'ecclésiastiques en possédaient autant que lui. Il les avait puisées dans la lecture réfléchie des saintes Écritures et des Pères de l'Église. Animé de la foi la plus vive, il méditait sur les vérités du christianisme, approfondissait ses dogmes et ses maximes salutaires, et nourrissait sa ferveur des chants inspirateurs des Prophètes, et des sublimes accens de Bossuet.

C'est principalement dans ce trésor inépuisable de beautés et de jouissances qu'il alla chercher, plus tard, les consolations dont il eut besoin, pour supporter les revers qui tourmentèrent sa vie. Il trouva aussi des douceurs ineffables dans le commerce des lettres, qu'il avait cultivées avec amour dès sa première jeunesse : mais n'anticipons pas.

Disciple fidèle des Muses grecques et latines, l'abbé Saint-Jean suivait le précepte d'Horace. Il consacrait à l'étude des anciens tout le temps dont les devoirs de son état lui permettaient de disposer ; et son admiration pour cette magnifique littérature,

que l'école moderne rejette avec un si superbe dédain, en lui ménageant des plaisirs toujours nouveaux, lui procura des avantages inappréciables.

Le plus heureux de tous, celui qui contribua le plus à établir son nom, fut de le mettre en rapport avec les savans et les hommes de lettres qui composaient alors nos deux Académies, et de le faire admettre dans les cercles choisis de la société. Il se fit remarquer, auprès des premiers, par l'étendue de ses lumières, et dans les seconds, par un genre d'esprit qui, chez tout autre, peut-être, n'aurait pas été goûté; mais qui, chez lui, n'était pas dépourvu d'agrément.

Il avait adopté pour règle de conduite, dans ses relations de société, un ton de franchise qu'il portait quelquefois jusqu'à la rudesse; mais dont il tempérait l'âpreté par une excessive bonhomie. Il n'attaquait jamais les travers ni les ridicules de personne; il n'était ni jaloux, ni frondeur, mais il ne souffrait pas qu'on fût injuste envers lui; et lorsqu'on le provoquait par quelque critique mal fondée, il ne refusait pas le combat. Ses traits, alors, étaient un peu acérés, mais il ne les lançait jamais avec colère; et craignant même de blesser trop profondément son agresseur, il trouvait dans les saillies de son esprit, et dans les formes de son langage, les moyens d'en adoucir les atteintes. Ces momens de verve étaient une bonne fortune pour ses amis. Ils en profitaient pour l'assaillir, et le forcer de se défendre; mais, toujours prêt à soutenir la lutte, il jetait avec abondance ces mots vifs et pleins de sel, ces reparties ingénieuses et piquantes, qui,

recueillies et répétées ensuite dans le monde, lui valurent la réputation d'homme d'esprit.

Il en acquit bientôt une plus solide. Il existait alors, à Toulouse, une société littéraire qui, sous le nom de Musée, réunissait dans son sein les amis des lettres qui n'appartenaient, ni à l'Académie des Jeux Floraux, ni à celle des Sciences. Cette institution, consacrée au culte de la poésie, de l'éloquence et de la musique, avait ses réunions particulières, ses concours, ses fêtes, comme les autres Corps académiques; et dans ses jours de solennité, tous les arts venaient l'embellir de leurs prestiges.

Le Musée était donc le temple des arts. L'abbé Saint-Jean était digne d'y entrer : il y fut appelé; et, pour exprimer la gratitude qu'avait fait naître en lui cette flatteuse distinction, il lut un discours dans lequel il célébra, avec une sorte d'ivresse, la gloire de l'établissement qui l'avait adopté.

Cette première composition marqua le début de l'abbé Saint-Jean dans la carrière littéraire; et les suffrages qu'elle lui procura décidèrent de sa destinée.

En 1784, l'Académie des Jeux Floraux avait proposé, pour sujet du prix d'éloquence, une question qui ouvrait un vaste champ à l'imagination des orateurs. C'était celle de savoir : *Si les temps de calme et de paix étaient plus propres au développement du génie, que les temps de trouble et d'orage;* et l'on sent déjà à quelle discussion élevée, à quels mouvemens éloquens un pareil sujet pouvait donner lieu, sous une plume habile et vigoureuse.

Ce concours exigeait, de la part des écrivains qui

auraient été jaloux d'en essayer les chances, une masse de connaissances réelles. L'abbé Saint-Jean consulta ses forces; il ne craignit pas de s'y présenter, et la victoire couronna son audace. On trouva dans sa composition l'empreinte d'une raison supérieure, d'un jugement exact, et d'un talent exercé. On y trouva sur-tout les traits d'un orateur formé à l'école des grands modèles, un style fort en couleurs et plein d'entraînement; et ce furent ces qualités, qu'aucun autre concurrent n'avait déployées avec autant de bonheur, qui déterminèrent son triomphe.

On se ferait difficilement une idée de la joie que l'abbé Saint-Jean manifesta dans cette circonstance. Cette églantine d'or, qu'il venait de conquérir, devint pour lui l'objet d'une sorte de culte. Il l'avait reçue avec ivresse; il la conserva avec amour, comme pour enchanter sa solitude : il en fit les délices et le charme de sa vie; et désireux d'assurer, après sa mort, à cette belle fleur qui avait paré sa jeunesse, une destination digne de la vénération qu'il avait eue pour elle, il voulut que l'Académie, qui la lui avait décernée, la reçût alors comme un dépôt sacré, et comme un hommage de sa vieillesse.

Ce beau prix d'éloquence, que l'abbé Saint-Jean avait obtenu dans les concours de Clémence Isaure, excita si vivement son émulation, qu'il se proposait de descendre de nouveau dans l'arène, pour y acquérir la qualité de Maître ès Jeux Floraux, qui, alors, sur-tout, était si enviée; mais le temps des épreuves était passé pour lui. L'Académie désirait de le posséder à un titre plus cher encore, et un événement

pénible lui fournit bientôt l'occasion de satisfaire ce voeu.

Dans le cours de 1786, elle eut le malheur de perdre un de ces hommes dont le mérite éminent suffit à l'orgueil d'un Corps académique. Orateur d'une juste renommée, M. de Lacroix, avocat au Parlement, avait étendu la célébrité de notre barreau par la profondeur de ses connaissances, l'élégance et la grâce de son élocution, et par son noble caractère. Poète brillant et facile, il avait aussi illustré sa lyre, en consacrant, dans de beaux vers, le souvenir de ce Duc de Bourgogne, qui inspira à Fénélon la merveille du Télémaque, et que la mort ravit si jeune à l'amour de la France.

Ce fut pour se consoler de la perte de M. de Lacroix, que l'Académie appela dans son sein l'orateur qu'elle avait naguères couronné.

La modestie de l'abbé Saint-Jean fut alarmée de l'acte de justice dont il avait été l'objet. Il craignait de ne pouvoir offrir à l'Académie qu'un faible dédommagement de ce qu'elle avait perdu ; mais son discours de réception aurait suffi pour prouver qu'elle ne serait pas trompée dans son attente. Le récipiendaire y développa l'utilité des Sociétés littéraires ; et cette sorte de dissertation oratoire, écrite avec un soin extrême, lui donnait un titre de plus à la distinction qu'il avait reçue. Il insista principalement sur cette pensée, que les poètes, les orateurs, et les écrivains illustres qui, comme Corneille et Racine, Bossuet et Fénélon, Buffon et Montesquieu, avaient recherché leur agrégation à l'Académie française, avaient moins brigué cet honneur pour ajouter à leur

gloire personnelle, que pour rectifier leur goût, imposer des règles à leur génie, et soumettre ses fougues sublimes au creuset de la discussion.

M. l'abbé Magi, organe de l'Académie en cette occasion, reconnut, dans sa réponse, la justesse de cette idée, si heureusement développée par le récipiendaire. Il exposa ensuite les considérations honorables qui avaient déterminé son élection; et après avoir combattu, avec les termes les plus flatteurs, les craintes que l'abbé Saint-Jean venait d'exprimer, il lui rappela les paroles de M. de Cambon, alors évêque de Mirepoix, en apprenant sa nomination : « Tout le monde lui reconnaît des talens, avait dit » ce vénérable prélat, et lui seul les ignore. » Mot heureux, qui renfermait l'éloge le plus délicat et le plus vrai du littérateur modeste qui en était l'objet.

L'abbé Saint-Jean justifia bientôt son admission par son assiduité. Il remplit aussi, avec exactitude, les devoirs attachés à son nouveau titre; et son zèle s'étendit même à des soins qu'aucun Académicien, avant lui, n'avait entrepris. Exclu désormais des concours de l'Académie, par son agrégation, il s'exerça sur les sujets qu'elle proposait; et son unique but, en s'imposant cette tâche difficile, était de piquer l'émulation des concurrens, d'éclairer leur inexpérience, et de diriger leurs efforts dans une lutte qui leur promettait une solide gloire, mais où il était si facile de succomber.

L'Académie des Jeux Floraux avait voulu décerner un hommage public à l'une des plus éclatantes célébrités de l'époque. Buffon était mort le 16 avril 1788; et à peine ce beau génie avait-il cessé de

briller, que, dans leur fête du 3 mai, c'est-à-dire, quinze jours après ce triste événement, les Mainteneurs choisirent, pour sujet du prix d'éloquence, l'éloge de ce grand écrivain.

L'Académie ne fut pas heureuse dans ce concours. Les discours qui lui furent envoyés, quoique en assez grand nombre, ne furent pas jugés dignes de ses suffrages; et, dans l'espoir d'obtenir une composition qui répondît à ses voeux, elle proposa une seconde fois ce magnifique sujet. L'abbé Saint-Jean en avait compris toutes les difficultés : il voulut les aplanir; et, pour faciliter aux orateurs qui auraient l'ambition de peindre le tableau que l'Académie leur avait demandé, il saisit lui-même ses pinceaux, et dessina, d'une main hardie, les traits les plus expressifs du Pline français; mais ses soins furent perdus pour ceux dont il avait voulu enflammer le génie. Ce nouveau concours fut encore médiocre; et cette esquisse, que notre confrère avait tracée avec tant de goût, fut le seul monument que l'Académie des Jeux Floraux pût élever à la gloire de Buffon.

Je me trompe : déçue de l'espoir de faire consacrer, par les accens de l'éloquence, l'admiration qu'elle éprouvait pour le peintre sublime de la nature, elle accorda l'amaranthe d'or au poète qui l'avait célébré avec le plus de bonheur. Ce poète était l'abbé Treneuil, le même dont la muse élégiaque chanta, plus tard, d'illustres infortunes, chercha des inspirations dans les catacombes des rois, et flétrit, dans de beaux vers, les crimes qui les avaient profanées.

Le temps de ces grandes douleurs n'était pas en-

core arrivé; mais nous étions alors en 1790, et déjà, depuis un an, la révolution, comme un torrent impétueux, étendait ses ravages. Dans son cours violent et rapide, elle avait ébranlé toutes les institutions, et ses développemens précipités semblaient annoncer les plus terribles catastrophes. L'événement ne justifia que trop les alarmes que l'abbé Saint-Jean avait conçues : les grands corps de l'état et de la magistrature furent successivement détruits, les corporations religieuses subirent bientôt le même sort, et ces innovations imprévues, qui atteignaient tant de destinées, frappèrent au cœur notre malheureux confrère. Il n'avait plus d'avenir. Il n'avait possédé, jusqu'alors, d'autres moyens d'existence que les faibles produits de son bénéfice. Privé désormais de cette unique ressource, il n'avait d'autre espoir que dans les libéralités du seul frère qui lui restait; mais ce frère, dont la fortune était gravement compromise par l'effet des mesures ruineuses qui pesaient sur la France, n'eût pu le secourir qu'en s'imposant lui-même des sacrifices, et l'abbé Saint-Jean avait des sentimens trop élevés, et un caractère trop indépendant, pour accepter de tels bienfaits.

Cependant il fallait adopter un parti; mais voici comment il rend compte lui-même de ses anxiétés et de ses projets dans cette circonstance difficile de sa vie.

« Jusqu'à cette époque, disait-il dans une de ses » lettres, la lecture avait été pour moi une passion, » moins pour y chercher des lumières que pour satisfaire un besoin impérieux de curiosité..... J'étais » loin d'espérer, et encore plus loin de m'attendre, » en m'abandonnant à cette agréable jouissance, à

» ce doux délassement, de pouvoir jamais en retirer » aucun avantage. Mais lorsque la détresse, dans » laquelle je me voyais plongé, m'eut fait un besoin » de m'armer contr'elle, je fus surpris de trouver en » moi des connaissances que je ne croyais pas avoir » acquises, des souvenirs sur des objets que j'avais à » peine entrevus, des fruits qui étaient venus pres- » que sans semence : dès-lors, je ne me crus pas » aussi à plaindre, puisqu'il m'était permis d'espérer » de trouver en moi des ressources pour lutter contre » le sort. »

Il est presque inutile de dire que, dès cet instant, l'abbé Saint-Jean se voua à la profession épineuse de l'enseignement public.

Pendant qu'il se livrait à ces occupations paisibles, on annonça un concours pour la chaire d'histoire, dans un corps d'instruction publique, qui, par une sorte d'enchantement, était sorti des ruines de la révolution. Cette école était un véritable phénomène: elle formait un singulier contraste avec les débris dont elle était entourée, et son origine avait quelque chose de merveilleux.

La ville de Toulouse avait vu disparaître naguère son université, ses deux colléges, sa faculté de médecine, ses trois académies, ses bibliothèques, et toutes ces utiles institutions, qui faisaient à la fois sa richesse et sa splendeur. Les temps n'étaient pas encore changés; la crise était toujours violente : il y avait du danger à signaler cet effroyable bouleversement au milieu des convulsions de l'anarchie; mais la cité des arts ne pouvait pas consentir à descendre, sans murmure, du haut rang où la voix des

siècles l'avait placée : elle revendiqua avec force tous ces établissemens qu'elle avait possédés avec tant d'orgueil, auxquels elle était redevable de ses plus beaux jours; et une pareille réclamation, dans un tel moment, était une protestation courageuse contre le vandalisme qui l'avait dépouillée.

L'état d'exaspération dans lequel se trouvaient alors les hommes en pouvoir, ne permettait guère d'espérer le succès de cette demande; mais je ne sais par quel prodige le vœu de la ville de Toulouse fut entendu. Au grand étonnement des amis des sciences et des lettres, que la terreur avait glacés, un enseignement provisoire fut établi. Il embrassait, dans son ensemble, les branches d'instruction les plus importantes; et c'était dans cette institution, sortie comme un rayon lumineux du sein des ténèbres, que se trouvait placée cette chaire d'histoire, dont la conquête était promise au vainqueur du concours qui venait de s'ouvrir.

L'abbé Saint-Jean, que ses rivaux n'attendaient pas, osa s'y présenter. Il y trouva un adversaire d'autant plus redoutable, qu'à un mérite réel il joignait l'avantage d'être protégé par ceux qui, alors, pouvaient protéger; mais notre confrère ne se rebuta point. La lutte fut longue, animée, opiniâtre : il y apporta son vaste savoir, son talent vigoureux, et cette force d'esprit qui, seule, pouvait balancer les influences qu'il avait à combattre; et, après plusieurs jours d'exercices brillans, cet abbé Saint-Jean, qu'on aurait voulu écarter, et qui, dans un moment de verve, avait célébré, en présence de ses juges, le triomphe d'Hérodote aux jeux olympiques, put,

comme lui, ceindre son front de la couronne d'or. La chaire qu'il avait disputée avec tant d'éloquence, lui fut adjugée; et le public, qui, pendant ces intéressans débats, lui avait déjà décerné les honneurs de la victoire, ratifia ce jugement par ses transports.

Ce fut dans une des préleçons de cette dispute mémorable qu'il prononça son discours sur la question de savoir, *jusqu'à quel point l'historien doit cacher ou dévoiler les vices des grands hommes*. Dans cet ouvrage, qui détermina en sa faveur l'opinion, jusqu'alors incertaine, de ses juges, notre confrère, après avoir jeté un regard investigateur et profond sur l'histoire des peuples, apprécia avec une sagacité parfaite le caractère et les actions des hommes illustres qu'il avait cités à son tribunal, rechercha les causes de leur grandeur, et dissimula avec art, ou flétrit avec véhémence leurs vices, leurs passions ou leurs faiblesses.

Presqu'à la même époque, il avait publié son *Hommage à la pudeur*; morceau gracieux, écrit avec un goût infini, qu'il avait composé avec charme, qu'il aimait à relire dans ses mauvais jours, et qui calma si souvent les chagrins de sa vieillesse.

A cette esquisse d'un faire si pur et si délicat, il fit bientôt succéder des productions d'un genre et d'un style plus sévères. En prouvant, dans un nouveau discours, *la nécessité et les avantages de l'instruction publique*, il osa parler des convulsions douloureuses qui avaient déchiré la France, et des ravages du vandalisme; et, quoique nous vécussions encore sous un régime de fer, au lieu de se laisser

intimider par des considérations pusillanimes, il eut au contraire le courage de fronder le système oppressif des dominateurs.

C'était le directoire qui régnait à cette époque, et l'anarchie régnait avec lui. Né au milieu des tempêtes publiques, il n'avait ni assez de génie pour les conjurer, ni assez de vigueur pour en maîtriser les flots. Sa politique était le mensonge : elle en avait toute l'hypocrisie. Despote absolu et superbe dans la prospérité, il entourait sa dictature de tout l'appareil de la puissance et de tout le faste de la grandeur; mais esclave docile et timide dans ses adversités, il rampait avec effroi, et les faisceaux de ses licteurs s'inclinaient avec bassesse devant les factions qui grondaient autour de lui. Enfin, mélange inoui de fourberie, d'orgueil et de cruauté, il caressait et frappait tour-à-tour les partis qui bravaient le plus son audace, soumettait son administration à toutes les oscillations de sa versatilité meurtrière, combinait sa politique avec le mouvement des révolutions, ou la livrait à tous les caprices de la fortune; favorisait, suivant ses calculs pervers, tantôt les doctrines d'une démocratie turbulente et abjecte, tantôt les principes conservateurs des sociétés, et détruisait ensuite, par le glaive, par l'exil ou par le fer des échafauds, les hommes crédules que ses promesses fallacieuses avaient séduits, et dont le sacrifice était nécessaire à son triomphe.

Il était impossible, sous un gouvernement soumis à des chances si hasardeuses et si menaçantes, d'espérer un seul instant de repos; et cependant notre confrère, sans s'aveugler sur les dangers qu'il cou-

rait en attaquant de front ce système de déception et de perfidie, ne craignit pas de faire éclater un vertueux courroux.

« Les arts, s'écria-t il, sont les enfans de la con-
» corde et de la paix ; ce n'est qu'à l'ombre de l'oli-
» vier qu'ils fleurissent. Ils fuient épouvantés à
» l'aspect terrible de la discorde et de la guerre. Les
» Muses ne viennent pas récréer des hommes qui
» n'ont qu'une existence orageuse et précaire ; qui,
» tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, sont prêts à
» donner ou à recevoir des chaînes ; leur destin est
» de chanter, tranquilles, le bonheur des peuples,
» la splendeur des états, les bienfaits de l'union, et
» les charmes de l'indépendance. »

Ces paroles courageuses pouvaient nuire à l'abbé Saint-Jean ; mais heureusement pour lui elles passèrent inaperçues ; et lorsque les écoles centrales furent organisées, il obtint dans celle de Toulouse, cette chaire d'histoire qu'il avait occupée avec tant de distinction dans l'enseignement provisoire.

Deux ans après, une sorte de calme parut succéder aux agitations politiques. Les amis des lettres, longtemps dispersés, n'avaient pu, au milieu des troubles publics, cultiver en commun ces Muses effrayées, qui, seules, auraient pu les consoler de tant de maux ; et trop heureux de pouvoir jouir de quelques momens de tranquillité, ils s'empressèrent d'élever un temple à l'objet de leur culte. Le Lycée fut établi.

Cette association, qui prit plus tard le nom d'Athénée, réunissait plusieurs membres des anciennes Académies. L'abbé Saint-Jean était de ce nombre, et il y était entré avec ravissement. Il avait vu dans

cette institution improvisée le rétablissement de ce Musée qui avait été le premier théâtre de ses succès; et enthousiaste d'un événement qui signalait la renaissance des lettres dans la patrie d'Isaure, il demanda à la Muse des vers, des accens dignes de ses nouvelles émotions.

On ignorait, à cette époque, que l'abbé Saint-Jean se fût jamais occupé de poésie, et l'on ne fut pas médiocrement surpris de l'entendre réciter un poëme de quatre cents vers... Ce fut alors seulement, pour la première fois, que l'on apprit qu'il avait préludé à cette longue composition, par quelques pièces de poésie d'un genre agréable; mais l'on se montra beaucoup trop sévère dans le jugement que l'on porta, généralement, de sa dernière production. L'abbé Saint-Jean fut sensible à cette critique : il se promit bien de venger noblement sa Muse de l'injustice de ses censeurs par des accords plus heureux; mais d'autres soins l'occupaient alors, et sa vengeance fut ajournée.

La société littéraire de Châlons avait appelé l'attention des écrivains sur un sujet d'une grande utilité. Elle avait désiré de savoir *quels étaient les moyens de nationaliser les spectacles en les rendant utiles aux mœurs;* et l'on conçoit déjà combien une question, qui se rattachait à l'un des besoins les plus actifs de la société et au perfectionnement des mœurs publiques, avait dû sourire à un littérateur qui, comme notre confrère, se dévouait avec une ardeur si remarquable à ces graves intérêts.

Le sujet proposé par l'Académie de Châlons, fut donc un avertissement pour lui. Il ne voulut pas

rester spectateur oisif de la lutte; et dans une dissertation, fruit des recherches les plus approfondies sur la littérature dramatique, il développa, avec une dialectique pressante, les moyens d'imprimer à nos spectacles publics ce caractère moral, qui seul peut leur donner quelqu'influence sur les mœurs sociales et les institutions politiques. Parmi ces moyens, il en était un sur-tout qu'il recommandait à la sollicitude des magistrats, parce qu'il servait de base à tous les autres : c'était celui de bannir de nos théâtres les ouvrages impies.

« En vain, disait-il, voudrait-on faire de la scène » une école de mœurs, si l'on y tolérait jamais aucun » drame qui pût porter atteinte au respect qu'on doit » à la divinité, et dans lequel on voilât l'énormité » du forfait sous l'apparence d'une extrême audace; » comme s'il ne fallait pas un frein à la méchanceté » puissante, une consolation à la vertu malheureuse! » comme si, en précipitant les hommes vers cette » liberté qui ne redoute point les vengeances d'une » autre vie, on ne les disposait pas à la licence et à » la corruption. »

Cette dissertation, qui renfermait dans un cadre assez resserré des notions étendues sur les théâtres des anciens et les plus saines doctrines de la morale et de la philosophie, réunit les suffrages des juges du concours : la médaille d'or, qui devait en être le prix, lui fut adjugée; et l'abbé Saint-Jean put ajouter cette palme nouvelle aux vieux lauriers dont il était déjà couronné.

On a vu avec quelle indépendance notre confrère avait osé faire entendre des paroles de paix, au sein

des discordes civiles, et professer publiquement ses croyances religieuses dans un temps où l'incrédulité semblait érigée en système. Qu'on juge maintenant de ses transports, lorsque le culte public de cette religion qu'il avait si souvent invoquée, fut rendu aux vœux de la France.

Cet événement avait inspiré de beaux vers au traducteur du Tasse. Dans un de ces poétiques élans dont il était souvent saisi, M. Baour-Lormian avait chanté le rétablissement du culte; et les accords de son luth harmonieux avaient retenti, avec puissance, dans tous les cœurs fidèles. Il était impossible que l'abbé Saint-Jean n'en ressentît pas les impressions. Uni par les liens du sentiment le plus tendre au poète inspiré, il avait été entraîné par la solennité de ses chants et la douce mélodie de ses vers; et partageant son pieux délire, il voulut s'exercer, comme lui, sur la lyre sacrée, autant pour mêler ses accens à ceux de son ami, que pour réparer les anciennes disgrâces de sa Muse.

Ce fut alors que l'abbé Saint-Jean produisit sa belle ode des *Livres saints*, composition vraiment lyrique, empreinte des plus hardis mouvemens, et fondée sur une fiction pleine de charmes. Le plan de cette ode est très-simple.

Admirateur passionné des œuvres du génie, c'était dans les créations immortelles des écrivains de la Grèce et de Rome que le poète avait, jusqu'alors, puisé son exaltation. Homère et Virgile, Pindare et Horace avaient tour-à-tour formé son goût, élevé son âme, enivré sa jeunesse : il ne connaissait pas d'autres dieux... Tout à coup l'esprit saint agite ses sens,

il le subjugue, il l'enflamme, et reporte son imagination de feu sur les livres sacrés : il y trouve toute la poésie; et, pénétré d'une ardeur divine, il ne comprend plus ces beautés que, jusque-là, il avait admirées. Bientôt, cédant aux élans de Moïse et d'Isaïe, et aux accords tout-puissans de David, il se saisit lui-même de la lyre; tantôt, monte sur le Carmel avec le Roi prophète, pour chanter les malheurs de l'Idumée; tantôt en descend avec lui pour soupirer sur les rives du Jourdain ou dans les solitudes de Solime; et là, le front couronné de fleurs, il célèbre sur sa harpe inspirée la gloire d'Abraham, les vertus de Rachel, la résignation sublime d'Isaac, la touchante piété de Tobie, et les merveilles du Dieu d'Israël.

Telle est l'idée principale de cette ode, qui fait aujourd'hui un des plus beaux titres de l'abbé Saint-Jean, autant par les sentimens religieux dont elle porte l'expression, que par les couleurs poétiques dont elle est enrichie.

La publication de cette pièce fit une vive sensation dans la littérature de l'époque. Le Moniteur la consigna, tout entière, dans ses pages historiques, et signala, avec des éloges sans restriction, le poète dont la muse inconnue avait retrouvé les accens de la poésie sacrée.

Un succès aussi inespéré attacha de plus en plus l'abbé Saint-Jean à cette œuvre d'enthousiasme. Il ne voulut pas cependant que les hommes de goût dont il avait obtenu les suffrages, pussent croire sérieusement à l'anathème, que, dans son extase lyrique, il avait prononcé contre la littérature profane;

et pour les convaincre qu'il n'avait pas déserté les muses latines qu'il paraissait avoir répudiées, il reproduisit dans la langue d'Horace, et en très-beaux vers, cette Ode française qui lui avait procuré des témoignages si glorieux.

Plus tard, la capitale, qui l'avait apprécié déjà comme poète, pût le juger comme écrivain. Il fit paraître, à de courts intervalles, son *essai sur l'abdication de Sylla*, et un autre essai sur cette question qui a si souvent appelé les méditations des publicistes : *la sevérité des peines diminue-t-elle le nombre et l'énormité des crimes ?*

Une circonstance assez remarquable fixa l'attention publique sur ces deux productions, d'un genre si différent.

En même temps que l'abbé Saint-Jean les faisait imprimer à Toulouse, M. de Jouy, que des compositions d'une autre ordre avaient déjà rendu célèbre, faisait représenter, à Paris, sa tragédie de Sylla, et combattait avec une généreuse énergie, dans sa *Morale appliquée à la politique*, cette sévérité des peines que notre confrère avait attaquée avec toutes les ressources de son éloquence.

Tous deux avaient emprunté à Montesquieu l'idée première de leur Sylla; et, chose vraiment extraordinaire, ils avaient porté tous deux le même jugement sur cet épouvantable caractère ! Après avoir mesuré, dans toute sa hauteur, cette grande figure historique, ils avaient pénétré dans les mystères de son cœur, et ils y avaient découvert cette profondeur de combinaisons, ces froids calculs de férocité, cet instinct désespérant de tyrannie qui formaient

les traits distinctifs du farouche proscripteur : ils y avaient trouvé sur-tout les causes et les vues secrètes de cette abdication téméraire, qui étonna le monde sans dissiper son effroi.

La composition dramatique de M. de Jouy, lui procura, au théâtre, un triomphe d'autant plus beau, que Talma, sous les traits de Sylla, lui avait prêté l'appui de son action terrible et de toute la puissance de son art; et si le succès de notre confrère fut plus modeste, ses pages élégantes et fortes sur le dictateur romain, ne furent pas perdues pour les lettres. Plusieurs recueils s'en emparèrent, et les signalèrent à leurs lecteurs comme des modèles de style.

Pendant que l'abbé Saint-Jean étendait ainsi sa réputation littéraire, son existence était livrée aux plus amères vicissitudes. Après la suppression du Lycée, où il avait également occupé une chaire, il fut admis à la retraite, avec une pension et le titre de professeur émérite; et, dès ce moment, débarrassé des soins pénibles de l'enseignement public, il se renferma dans une solitude absolue. Les soucis de tout genre vinrent l'y assaillir. Depuis plusieurs années il était affligé d'une de ces infirmités déplorables, qui condamnent le malheureux qui les subit à des souffrances inouïes, sans lui permettre l'espoir d'un soulagement. Notre confrère s'était roidi contre les premières atteintes du mal; mais les progressions de l'âge aggravèrent insensiblement sa position, et ses douleurs devinrent si aiguës, si fréquentes, que son caractère se modifia en proportion de leur intensité.

Qui croirait que, dans cet état d'accablement et de langueur, l'abbé Saint-Jean avait conservé son goût pour ses études chéries, et toutes les facultés de son esprit? Jaloux, malgré l'affaiblissement de ses forces physiques, d'acquitter son tribut annuel, il s'occupa, pour l'Académie, d'un essai sur le *moyen de mettre l'histoire en action, en lui donnant une forme dramatique*, moyen qui, au premier aperçu, paraît être d'une exécution impossible; mais que notre confrère présenta de la manière la plus ingénieuse et la plus séduisante, en joignant l'exemple au précepte.

Voulant donner une idée exacte de cette conception, il choisit, dans les fastes de l'Egypte, la vie d'un bon roi et celle d'un mauvais prince, afin de piquer la curiosité par l'opposition, et d'intéresser par le contraste. Pour mettre cet exemple en action, il écrivit deux discours. Dans l'un, il fit l'éloge du monarque vertueux; le second, était une censure véhémente du mauvais roi; et, après avoir lu ces deux morceaux, d'une véritable éloquence, il est vrai de dire qu'on se sent entraîné à étudier l'histoire d'une nation qui donna ses obélisques à Rome, ses lois à la Grèce, ses institutions religieuses à l'Orient, après avoir été l'école des premiers législateurs, des premiers philosophes, et des premiers poètes.

C'est par ces méditations élevées que l'abbé Saint-Jean dissipait les ennuis de sa vieillesse chagrine, et corrigeait l'âpreté de ses mauvais jours; mais on craignit un instant que cette ardeur pour le travail, qu'il avait pu entretenir, même sous les glaces de

l'âge, ne s'éteignît tout à coup par l'effet d'une grande affliction. La mort l'avait privé, depuis peu d'années, de deux nièces qu'il aimait avec tendresse, lorsqu'elle vint briser le seul lien qui l'attachait encore à la terre, en frappant son frère chéri. Cette perte qu'il avait tant redoutée, mit le comble à son malheur. Il y vit un avertissement du ciel; et, quoiqu'il fût préparé depuis long-temps à cet avenir qu'il voyait s'avancer si rapidement vers lui, il voulut consacrer les jours qui lui restaient encore, à des soins dignes de toutes les pensées de sa vie.

Son frère, en mourant, lui avait légué toute sa fortune, et cette fortune était considérable. L'abbé Saint-Jean ne vit, dans la possession de ce riche héritage, que la jouissance d'un dépôt dont la providence lui avait confié la distribution; et il crut ne pouvoir mieux accomplir ses desseins, qu'en réalisant les projets de charité qu'il avait conçus. Peu soucieux, pour lui-même, de ces richesses qu'il n'avait jamais enviées, il n'essaya pas même d'améliorer sa condition : il resta fidèle à ses vieilles habitudes; et le premier usage qu'il fit des biens qu'il venait de recueillir, fut de venir au secours de l'amitié malheureuse.

S'il m'était permis de révéler ici les secrets de sa bienfaisance, on pourrait juger de l'excellence de son cœur, par le nombre de ces libéralités mystérieuses qu'il ne savait pas borner, parce que cet instinct merveilleux de charité dont il était doué savait toujours découvrir de nouvelles infortunes; mais ce que je puis dire, parce que la voix publique

l'a dit avant moi, c'est que les pauvres ont eu la plus grande part dans ses largesses.

Après avoir légué, dans son testament, aux malades des hospices et des maisons de secours, la portion de biens qu'il leur réservait, il régla, avec une prévoyance et une sagesse admirables, le sort de ces autres pauvres qui n'étaient pas tout-à-fait étrangers à sa famille, et avec lesquels il n'avait jamais eu que des rapports très-éloignés. La plupart de ces parens lui étaient inconnus. A peine en avait-il entrevu quelques-uns lorsqu'il était dans la médiocrité : il voulut les connaître tous lorsqu'il fut riche; et pour satisfaire à l'impatience de ses affections, il n'attendit pas qu'ils se présentassent à lui. Il les fit appeler, il les fit poursuivre dans leurs ateliers, et jusque dans leurs chaumières, pour soulager leurs misères présentes et les rassurer sur leur avenir; et après qu'il eut consommé cette mission de charité qu'il avait reçue de la Providence, par la répartition de tous les biens qu'elle lui avait transmis, il ne songea plus qu'à accomplir le dernier voeu de sa piété.

Parmi tous ces parens qu'il avait adoptés, il s'était attaché, avec prédilection, deux adolescens dont la vie studieuse, l'heureux naturel et le genre d'esprit l'avaient vivement intéressé. Tous deux avaient embrassé l'état ecclésiastique. Le premier, sous les auspices et par les soins de leur bienfaiteur commun, était déjà parvenu à la prêtrise : le second n'était pas encore engagé dans les ordres. L'abbé Saint-Jean avait remarqué avec satisfaction que l'assistance de ses conseils avait été d'un grand secours pour ses jeunes

disciples ; mais le délabrement, toujours croissant, d'une santé ruinée par la violence de ses maux, l'avertissait, tous les jours, qu'il serait bientôt dans l'impuissance de protéger leur jeunesse ; et, pour y suppléer, pour se survivre en quelque sorte à lui-même, il avait imaginé de leur tracer des règles de conduite pour le temps où il ne serait plus.

Ce fut dans cette intention, si digne de son cœur et de son dévouement aux intérêts sacrés de la Religion, qu'il composa son *Nouveau Manuel ecclésiastique*. Dans ce manuel, conçu sur un plan assez étendu, et qui justifie si bien le titre de *Code moral*, qu'il lui avait d'abord donné, l'abbé Saint-Jean examine successivement tous les devoirs attachés au sacerdoce. Il indique ensuite les moyens de les remplir avec fruit, et n'oublie jamais de mêler aux préceptes qu'il enseigne, les saintes doctrines de la morale évangélique.

Ce livre, si fécond en instructions, fut accueilli avec attendrissement par les deux ecclésiastiques auxquels il était destiné ; et leurs jeunes condisciples des séminaires partagèrent leurs émotions et leur reconnaissance. Il couronnait dignement une carrière pleine de bonnes œuvres. C'était le dernier effort d'une vieillesse épuisée..... L'étude, le travail et la douleur s'étaient disputé cette existence, semée de tant de joies et de tribulations, et dont le terme allait arriver. Dieu, qui l'avait éprouvé par les adversités et les prospérités du monde, voulut savoir jusqu'à quel point un sage, qu'il avait formé aux orages de la vie, que les revers n'avaient pu abattre, que les faveurs de la fortune n'avaient pu enivrer,

conserverait son courage dans ses derniers combats; et il lui envoya une de ces grandes secousses qui donnent la mort. Notre pieux confrère ne se démentit pas : le moment suprême était proche, et cependant il était sans alarmes. Calme et résigné en présence du trépas, au lieu d'en éprouver les terreurs, il s'élançait, au contraire, avec confiance, vers cette éternité, qui lui paraissait plus glorieuse encore, depuis qu'elle s'ouvrait devant lui. Sa voix, brisée par la souffrance, mais ranimée par la ferveur, s'unissait avec une force qui, hélas! allait s'éteindre pour toujours, aux prières du pasteur qui était venu le secourir; et lorsqu'enfin il fallut céder à la violence de cette terrible crise, il succomba en murmurant encore des paroles d'espérance.

L'abbé Saint-Jean cessa de vivre le 12 mai 1828.

Un magistrat, qui lui était cher, et dont il avait apprécié le talent et le caractère, vient s'asseoir à la place qu'il a occupée parmi vous pendant quarante ans. Organe du ministère public, sa parole éloquente et sa dialectique habile ont souvent préparé les oracles de la justice; mais ce n'est pas là le seul titre du nouveau Mainteneur. Il vous apporte un amour éclairé des lettres, une instruction solide, et cet enthousiasme généreux qui inspira si souvent le vénérable vieillard que nous avons perdu.

L'amitié pleurera long-temps encore sur la tombe de cet homme de bien; mais elle trouvera des consolations puissantes, dans cette pensée, si douce pour elle, que vous lui avez donné un successeur digne de lui.

REMERCIMENT DE M. CAVALIÉ,

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 24 Août 1828.

Etenim omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, et quasi cognatione quâdam inter se continentur.

CIC. *Pro Arch.*

MESSIEURS,

Avoir ambitionné d'être admis dans une réunion d'hommes également distingués par leur amour pour les lettres, la sûreté de leur goût et le noble appui qu'ils prêtent aux maximes conservatrices des sociétés, me semble un sentiment trop naturel, pour ne pas être digne de quelque indulgence.

Aussi, ne chercherai-je point à m'en défendre : tout entier aux émotions de la joie et de la reconnaissance que développa dans mon âme l'honorable unanimité de vos suffrages, il ne me fut pas donné, dans les premiers momens, de mesurer l'étendue des engagemens que j'allais contracter, ni d'apercevoir le vide que laissera, toujours, parmi vous la perte de l'académicien recommandable auquel je suis destiné à succéder.

Il serait beau, je le sens, de paraître dans ce sanctuaire, le front ceint d'une triple couronne; mais il est plus doux pour celui que vous associez

aujourd'hui à vos travaux, d'aller chercher ses droits dans vos cœurs, et de justifier votre choix en s'efforçant de marcher sur vos traces.

Gardiens fidèles de la harpe des troubadours, conservateurs des saines doctrines, ministres éprouvés de l'empire des lettres, qu'il me soit permis, avant tout, de vous payer le tribut d'hommages qui vous est dû. Ce n'est point uniquement parmi la jeunesse que vous excitez une généreuse émulation; tous les âges, tous les talens, trouvent en vous des protecteurs dévoués, et par vos exemples, autant que par l'autorité de vos décisions, vous conservez à la cité palladienne, cette haute réputation de savoir, qui, croissant d'âge en âge, fera l'orgueil de nos derniers neveux.

Tel est, Messieurs, l'admirable bienfait du système que vous avez adopté, de n'accorder jamais les honneurs du triomphe, qu'aux ouvrages qui allient aux talens de l'écrivain et aux grâces du style, un religieux respect pour les principes de la morale et de la vertu.

Et c'est ainsi que, fidèles au précepte d'Horace, vous exigez que ceux qui cultivent les lettres et concourent à vos jeux, se fassent remarquer par le goût, la correction, la pureté du langage et les charmes de l'élocution; et sur-tout qu'ils répandent dans leurs compositions les vérités et les doctrines les plus fécondes en grands résultats.

Je me montrerai donc pénétré de l'esprit de votre institution, si en venant prendre au milieu de vous la place que votre indulgence m'a assignée, j'émets quelques idées sur l'avantage de se livrer de bonne

heure à l'étude des lettres, sous le double rapport de l'agrément et de l'utilité.

La jeunesse, disait l'Orateur Romain, trouve dans cette étude, l'aliment de son activité; la vieillesse, l'oubli des biens qu'elle a perdus sans retour, et le soulagement des infirmités qui l'assiégent.

Qui ne reconnaîtrait, en effet, que les lettres sont une source intarissable de jouissances offertes aux besoins de notre âme? Nous rapprochant de toutes les époques, nous transportant dans tous les âges, elles nous identifient, en quelque sorte, avec les siècles les plus reculés, avec les peuples les plus inconnus. Compagnes fidèles de celui qui les cultive avec amour, ces Vestales de la pensée conservent comme un feu sacré les trésors du génie, les émotions profondes du cœur, ces heureuses inspirations présages infaillibles des succès du poète et de l'orateur.

Voyez l'homme modeste fuyant les frivolités du monde, et consacrant tous ses loisirs aux charmes de la lecture, aux douceurs de la méditation..... que de jouissances, que de sentimens délicieux ne goûte-t-il pas !.....

La poésie, l'histoire, la morale lui prodiguant tour-à-tour leurs richesses, éclairent son esprit, lui révèlent la noblesse de son origine, et lui apprennent à refréner ces passions tumultueuses, qui, dans des siècles d'ignorance, causèrent tant de forfaits, et firent verser tant de sang.

Corneille, Racine, Voltaire, excitant sa sensibilité, lui montrent ce que peut une brillante imagination dont les élans sont réglés par l'étude. Dans la

bouche des héros que ces grands hommes mettent en scène, le crime est toujours peint sous les plus hideuses couleurs, tandis que la vertu, toujours armée de ses attributs les plus touchans, lui paraît plus belle et plus digne de ses hommages.

Veut-il suivre avec fruit le développement de nos mœurs et de nos lois?.... étudier les causes des révolutions qui se sont succédées?.... comparer nos institutions aux institutions qui régissaient nos pères?.... Des historiens, aussi remarquables par la profondeur des pensées que par la pureté de leur style, le rendent le contemporain de toutes les époques, lui découvrent la liaison des événemens en apparence les plus disparates, le pénètrent de plus en plus de reconnaissance pour cette providence mystérieuse qui veille au maintien et au bonheur des sociétés.

Désire-t-il porter ses regards vers des régions plus élevées?.... arrêter ses idées sur ces terribles vérités qui intéressent son avenir?.... Il va se placer dans la chaire évangélique, à côté de Bourdaloue, de Massillon, de Bossuet, et partager son admiration entre l'excellence de leur morale et la sublimité de leur éloquence.

Mais s'il a besoin de soulager son âme et de la distraire des sombres souvenirs qui l'affligent; s'il veut charmer un instant son esprit, une foule d'écrivains ingénieux s'empressent de verser sur ses maux un baume salutaire, et l'attachent plus étroitement à l'étude, par l'attrait de la plus douce philosophie.

Celui qui cultive les lettres ne connaît donc ni l'ennui, ni les regrets qu'entraîne après elle une fatigante oisiveté, ni les sollicitudes inséparables

d'une vie orageuse : tout entier aux plaisirs de la lecture et de la méditation, il ajoute aux forces naturelles de son esprit, les forces qu'il puise dans ces auteurs immortels qui ont si hautement justifié le titre de précepteurs du genre humain.

Eh ! que deviendrait, sans l'heureuse ressource des lettres, l'homme battu par les tempêtes politiques, qui, long-temps couvert d'honneurs et de dignités, est tombé victime des circonstances ou de l'erreur d'un système ! Délaissé par ceux qui se disaient ses amis, calomnié par les ambitieux qui, au temps de ses prospérités, lui prodiguaient leurs adulations, ce n'est qu'avec les compagnons de ses premières années, avec les livres dont il ne connaissait pas encore tout le prix, qu'il retrouve le calme et le bonheur, peut-être même l'oubli d'une grandeur qui ne lui offrit que des mécomptes.

Ainsi, dans toutes les positions, l'étude des lettres couvrant de fleurs le pénible sentier de la vie, éclaire l'esprit, élève l'âme, inspire le courage de la résignation, et contribue à faire notre félicité.

Parlerai-je maintenant de leur utilité ?

Ce sujet beaucoup trop élevé me conduirait, Messieurs, à dérouler le tableau de la civilisation elle-même : mais les bornes dans lesquelles je dois me renfermer, ne me permettent pas de l'approfondir aujourd'hui : je cède seulement au désir d'en tracer une légère esquisse.

Transportées de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce en Italie, et de l'Italie dans les autres parties de l'Europe, les lettres ont fait les hommes illustres de toutes les époques et de toutes les nations.

Thalès éclaire l'Ionie, et rassemble en un corps toutes les connaissances isolées; Pythagore enseigne le vrai système de l'Univers; Socrate, ennemi prononcé de l'erreur, révèle les secrets de la morale; Platon explique tout par les idées; Aristote saisit le sceptre de l'intelligence, et le conserve pendant deux mille ans; enfin, Descartes, qui cultivait la poésie avec transport, et créait des images avant de pouvoir créer des idées, Descartes trace une nouvelle route à l'entendement humain, le régénère, et jette les fondemens de cette science qui, dépouillant la logique et la philosophie de leur jargon inintelligible, met les sciences les plus abstraites à la portée de tous les esprits, et bientôt le flambeau de l'analyse devient, dans la main des hommes de lettres, cette magique puissance qui soumet tout à son empire.

Dans la profession des armes, qui paraît, pour ainsi dire, étrangère à la littérature, comment se fait-il que ceux-là même qui ont gravé leurs noms dans les fastes de la gloire, aient eu aussi leur entraînement par la culture des lettres?

Disciple d'Aristote, éclairé par les leçons d'un maître aussi habile, le conquérant de l'Asie ne vit son intelligence se développer aussi rapidement que parce qu'il se livra de bonne heure aux douces jouissances de l'étude.

César, le modèle des grands capitaines, traçant lui-même le récit de ses conquêtes, avait acquis dans le commerce des Muses, une profonde connaissance du cœur humain, et ce goût délicat et sûr qui le rendait l'arbître de tous les écrivains de son époque.

Dans nos temps modernes, Frédéric, qui serait célèbre par ses ouvrages philosophiques, si ses hauts faits dans les armes n'avaient jeté un aussi grand éclat, l'immortel Frédéric aimait passionnément les lettres, et, jeune encore, avait nourri son âme des hautes pensées, des brillantes productions de nos meilleurs écrivains.

Et de nos jours, lorsque le bronze a cessé de vomir la destruction et la mort, n'avons-nous pas vu des palmes littéraires aller se placer sur des fronts ombragés naguères des lauriers de la victoire? Chose admirable! les plus illustres de nos généraux ont encore étonné l'Europe par la richesse de leur imagination, par une pressante dialectique, par la hardiesse des figures, en un mot, par cette éloquence mâle qui, pour employer les expressions d'un habile rhéteur, *va prendre dans le cœur ses charmes, sa foudre et son tonnerre.*

Mais que serait l'homme d'état, et quel bien pourrait-il opérer, s'il n'avait parcouru avec succès le vaste domaine des lettres?

Les mœurs des peuples ont des caractères distinctifs; les besoins des sociétés changent avec les siècles; des vérités nouvelles succèdent à de vieux préjugés. Comment dès-lors satisferait-il aux exigences de la patrie? Comment la dirigerait-il dans la route de la gloire et du bonheur, s'il n'avait d'avance ramassé des trésors d'érudition, et recueilli ces lumières éparses, filles du temps, qui apprennent à dissiper les tempêtes, et à distribuer avec sagesse les forces diverses du gouvernement?

Tel on nous peint cet habile ministre du grand roi

qui avait mesuré tous les empires, calculé leurs intérêts et leurs rapports, et, comme le dit le Cardinal Maury, fondé sur l'équilibre des puissances, la grande société des nations.

Tels ont été nos plus grands princes, ceux qui ont environné le trône de tous les prestiges de la royauté, et conquis tous les cœurs ou subjugué tous les esprits par l'ascendant de leur génie. Chérissant les lettres et les cultivant, ils s'en sont servis avec bonheur, ou pour étouffer le feu des dissentions intestines, ou pour amener sans secousses des changemens que la marche des siècles avait rendus nécessaires.

Si l'histoire, comme le dit un célèbre écrivain, est un appel fait à la postérité par la vertu, si son étude est la leçon la plus utile que puissent recevoir les peuples et les rois, quels talens ne doit pas réunir celui qui s'est imposé la tâche de l'écrire! Ce n'est plus un tableau de noms, de dates, d'événemens stériles qu'on lui demande; car qui s'arrêterait aujourd'hui à des chroniques sans liaison et sans force, dépourvues de ces réflexions morales qui, enchaînant les faits, signalent le principe des erreurs, et indiquent les moyens de les prévenir ou d'en atténuer les résultats?

L'historien doit sur-tout être nourri de la lecture des anciens et des modernes; il doit avoir le sentiment des convenances, posséder l'art si difficile d'écrire avec élégance et simplicité. Sans une profonde connaissance des lettres, Tacite ne nous aurait fait éprouver ni autant d'horreur pour les crimes de Néron, ni autant d'enthousiasme pour les admirables vertus de Trajan.

Mais comment pourrait-il répondre dignement à la confiance du Prince, celui qui a été investi du noble privilége de juger ses semblables, s'il restait étranger au mouvement de la littérature, s'il négligeait de chercher dans cette étude si féconde les moyens de rectifier son esprit, de former son jugement, et de corriger les passions qui désolent la société? Renfermée dans des limites étroites, comment son intelligence parviendrait-elle à dissiper les erreurs, à lever les doutes, à aplanir les difficultés? Ce n'était pas seulement pour faire diversion à de pénibles fonctions, ou pour donner un aliment agréable à un esprit fatigué de l'aridité du droit, que le grand Chancelier recommandait à son fils d'étudier sans cesse les orateurs, les poètes et les historiens; ce n'était pas pour lui apprendre à manier l'arme du ridicule qu'il lui conseillait la lecture des Lettres Provinciales. Il savait, Messieurs, que le magistrat doit acquérir avant tout une grande connaissance du cœur humain, afin de pouvoir, à son gré, en sonder tous les replis. Il voyait les semences de la discorde se multiplier chaque jour, la fraude et l'intrigue prêter de nouveaux moyens à la malice de l'homme, les intérêts se croiser et se compliquer, et ce n'était point, comme il le dit lui-même, avec les seules notions de la jurisprudence, avec quelques principes de droit, que le juge pouvait se flatter d'acquérir l'immobile fermeté ou l'étonnante pénétration de ces esprits solides qui passent à travers les écueils sans jamais s'égarer.

Et vous savez, Messieurs, que dans cette carrière, comme dans toutes les autres, ceux qui ont com-

mandé l'admiration de leurs contemporains et fondé une réputation durable, sont ces grands magistrats qui avaient partagé leur temps entre l'étude des lois et l'étude des lettres.

Domat, philosophe, légiste, homme d'État, avait appris dans les langues anciennes, à porter au plus haut degré la clarté du style et la liaison des idées; le président Bouhier, le chancelier de L'Hôpital, ce d'Aguesseau, dont nous venons d'emprunter l'autorité, n'ont élevé si haut la gloire de leur nom, que parce qu'ils ont donné à toutes leurs productions les couleurs brillantes qu'ils avaient dérobées à la littérature; et c'est de ces génies d'un ordre supérieur que l'on peut dire avec raison, ce que Portalis n'appliquait qu'à un grand législateur, que leur tête est une espèce d'Olympe, d'où partent ces idées vastes, ces conceptions heureuses qui président au bonheur des hommes et à la destinée des empires.

Comment se fait-il cependant qu'un homme enthousiaste de la gloire, et ne pouvant trouver que dans les lettres cette renommée dont il était si avide; qu'un homme riche d'une imagination brûlante et habile à peindre tous les sentimens du cœur, ait osé appeler sur l'étude des lettres le mépris des gens de bien, et cherché à prouver que tous nos vices provenaient du progrès des sciences et des arts?

Quel blasphème de la part de l'écrivain!

Quelle tache pour l'académie qui fit grâce au paradoxe en faveur des beautés du style! (1)

Eh quoi! celui qui proclamait que l'évangile était

(1) Pour la gloire du citoyen de Génève, il convient peut-être,

l'ouvrage d'un Dieu, celui qui admirait et exaltait les Dialogues de saint Justin, celui qui confessait que les premiers Orateurs chrétiens avaient puissamment contribué à ranimer le flambeau de la religion prêt à s'éteindre, celui qui, dans des pages sublimes, félicitait les lettres d'avoir arraché l'Europe à la barbarie, méconnaissant l'utilité des lettres, osait prétendre que leur étude était dangereuse !

Et cependant, par une de ces contradictions qui lui étaient si familières, en célébrant les héros de l'antiquité, le courage et la discipline des armées accoutumées à supporter toute sorte de privations et de fatigues, il rapportait aux lettres l'honneur de ces immortelles harangues qui enflammaient l'esprit du soldat et devenaient le signal de la victoire !

Et cependant il attribuait aux lettres ces véhémens discours de l'Orateur Athénien qui réveillaient un peuple engourdi et que Philippe redoutait plus que les armées qu'il avait à combattre !

Et cependant, c'était dans ses succès dans les lettres, qu'il trouvait les causes de cette célébrité du consul de Rome qui, par la seule puissance de la parole, sauva et illustra sa patrie !

Et cependant, il saluait du titre de grand siècle, le siècle de Louis XIV, ce siècle des lettres par excellence, qui a vu nos mœurs se polir, nos lois s'améliorer, et qui offrira perpétuellement des modèles dans tous les genres !....

---

de dire que dans le siècle précédent, *Agrippa* avait avancé ce paradoxe, si propre à soulever d'indignation tous les amis des lettres.

Plus réservé dans ses doctrines, moins occupé de conceptions purement spéculatives, le Philosophe de Genève aurait émis d'autres idées, s'il avait été le témoin de notre sanglante révolution, sur-tout s'il avait eu le bonheur de vivre sous le gouvernement formé par la sagesse de Louis XVIII.

Aujourd'hui qu'il faut éclairer la société sur ses besoins et sur ses intérêts, aujourd'hui que toutes les passions peuvent librement faire éclater leurs plaintes, aujourd'hui que la tribune est ouverte à toutes les ambitions, l'art de bien dire n'est-il pas devenu la première des nécessités?

Trop souvent, Messieurs, des erreurs dangereuses, et des maximes corrompues professées avec audace, et entourées des plus séduisans prestiges, ont produit de funestes entraînemens; mais si l'on avait pu opposer à ces déclamations systématiques et fougueuses, le langage épuré de la raison et les enchantemens d'une éloquence énergique et brillante, les esprits même les plus rebelles, les cœurs les plus pervertis auraient repoussé avec dédain ces doctrines erronées, et cédé, sans résistance, aux douces inspirations du talent et de la vertu.

Telle est aujourd'hui la mission de l'orateur et de l'écrivain. Il faut qu'ils combattent avec toute la puissance de la parole et du style, tous les faux systèmes, tous les paradoxes, tous les dogmes menteurs qui peuvent altérer la pureté de nos croyances littéraires ou politiques; et l'on sent déjà combien il importe, pour remplir dignement cette mission de vérité, de sagesse et de gloire, de fouiller avec profondeur dans les trésors des lettres,

et d'en retirer les armes nécessaires à ces nobles combats.

Mais que n'ai-je, Messieurs, pour traîter un sujet aussi élevé, les talens et le profond savoir de l'orateur dont je viens occuper la place?

Eclairé par la lecture de nos classiques, versé dans la connaissance de l'histoire, doué d'un goût sévère, M. l'abbé Saint-Jean était resté constamment fidèle aux traditions de la saine littérature; et, dans les ouvrages sortis de sa plume, on trouve partout cette vigueur dans l'exécution, et cette rectitude de jugement qui caractérisent le véritable écrivain.

Nommé professeur après la tourmente révolutionnaire, avec quelle ardeur il saisissait toutes les occasions de réveiller dans sa patrie l'amour des arts, des sciences et des lettres!

Aussi, combien a été plein, combien a été riche le tableau que vient de crayonner l'académicien éloquent, chargé de payer le tribut de vos regrets à la mémoire de votre confrère!

Qu'il soit permis toutefois à la reconnaissance (1), de rappeler un trait que l'amitié ne pouvait passer sous silence.

L'équité, la bienfaisance, l'amour de l'humanité étaient les vertus favorites de l'abbé Saint-Jean; et, afin de mieux les graver dans le cœur de ses élèves, il les leur présentait sans cesse comme une émanation de cette religion sublime qu'il professait avec tant de ferveur.

---

(1) M. Cavalié avait reçu des témoignages non équivoques de l'intérêt que lui portait M. l'abbé Saint-Jean.

« La religion, leur disait-il, est la base de la so-
» ciété et de la paix publique; elle seule peut sanc-
» tionner l'ouvrage du législateur. On échappe au
» pouvoir des lois lorsqu'on a dépouillé les conven-
» tions sociales; mais on n'échappe jamais à sa cons-
» cience. La loi peut servir à diriger les hommes :
» seule elle ne les entraîne pas; les plus heureuses
» semences sont étouffées, si, par une douce cha-
» leur, la religion ne développe le germe de fécon-
» dité qui les anime. »

Et cette religion qui inspirait les accens de l'abbé Saint-Jean, dirigeait également toutes ses actions.

Issu d'une famille peu fortunée, il devint, par la mort d'un frère, possesseur d'une grande fortune; mais elle ne changea pas ses habitudes. Il conserva toujours les goûts simples et modestes de ses premières années; et s'il se félicita un instant des bienfaits dont il avait été l'objet, c'est parce qu'il se trouva dans l'heureuse possibilité de faire, de son vivant, le bonheur de nombreux parens, qui le considéraient comme leur seconde providence (1).

Heureux les hommes qui, comme l'abbé Saint-Jean, ont provoqué pendant leur vie les larmes de la reconnaissance !...

Encore quelques jours, Messieurs, et d'autres larmes viendront marquer un autre événement (2)!

---

(1) Tout le monde sait, à Toulouse, que M. l'abbé Saint-Jean distribua, pendant sa vie, le patrimoine qui devait composer sa succession.

(2) S. A. R. Madame, duchesse de Berry, devait alors arriver le 5 septembre.

mais celles-ci seront bien douces : l'attendrissement, la joie, l'ivresse les feront couler de tous les yeux. La fille des Rois, la mère du Prince destiné à régner sur la France, cette Princesse dont le courage égale la bonté, va bientôt combler tous nos vœux. Partout des populations entières se pressent sur ses pas : chacun veut contempler ses traits, l'entourer de bénédictions et d'hommages. Toulouse se consolerait-elle d'avoir été surpassée dans l'expression de son amour? et la patrie d'Isaure, dans cette grande solennité, n'aurait-elle que l'éloquence du cœur pour peindre ses véritables sentimens?

Non, Messieurs : la ville fidèle sera toujours la cité des arts, des sciences et des lettres; et nos artistes, et nos poètes, et nos orateurs rivaliseront de zèle pour consacrer le souvenir de cet événement fortuné. La présence de l'auguste mère de Dieudonné, de ce précieux rejeton de tant de Rois, enflammera toutes les imaginations, fera palpiter tous les cœurs, et de nobles transports prouveront que tous les Français sont à jamais réunis sous la bannière des lis et de la légitimité.

RÉPONSE

AU REMERCIMENT DE M. CAVALIÉ;

Par M. PUJOL, Modérateur;

Prononcée dans la Séance publique du 24 Août 1828.

Monsieur,

Deux devoirs étaient imposés dans ce jour à l'Académie : elle devait à la mémoire d'un de nos confrères qu'elle a perdu, le tribut de ses éloges et de ses regrets; elle devait à la place qu'il laisse vacante, un successeur capable de la remplir avec avantage.

Nous venons d'entendre l'éloge de M. l'abbé Saint-Jean; et cet éloge, dicté par l'estime et par l'amitié, digne du beau talent qui se distingue tous les jours dans notre barreau, acquitte noblement la première dette de l'Académie.

Pour acquitter la seconde, c'est sur vous, Monsieur, qu'elle a fondé toutes ses espérances. Disons mieux : vous les réalisez pleinement.

Fidèle aux principes de son antique institution, elle s'applique à choisir ses membres parmi les hommes éclairés, les amis des lettres qui respectent la religion, aiment la patrie et honorent le souverain. C'est à la sagesse de cette conduite qu'elle devra toujours le calme heureux qui règne dans ses assemblées,

et l'unanimité des doctrines, malgré la divergence des opinions, toujours arbitraires et toujours variables.

Si les corps littéraires tirent leur principale gloire de leurs membres, n'est-ce pas ce respect de tous les principes, qui, dans le moment où nous sommes, fait le plus d'honneur à l'Académie? Portez vos regards dans ce temple auguste de la justice où vous occupez vous-même un rang si honorable. Vous y verrez des confrères, heureux d'ajouter aux liens qui les unissent à vous, ceux d'une confraternité nouvelle, et tous recommandables par l'étendue de leurs lumières, mais sur-tout par ce caractère de sagesse et de modération. C'est ce caractère plein de franchise, de courage et de fermeté que nous venons d'admirer avec toute la France, dans ce grand nombre de nos confrères, que l'estime et la confiance de leurs concitoyens ont appelés autour de la tribune française? La cause qu'ils ont embrassée, leurs discours éloquens, ont fixé sur eux l'intérêt et l'attention de la capitale et des provinces. Quel respect pour l'autel et pour le trône! quel sage éloignement de toutes les exagérations! quel dévouement généreux, auquel leurs adversaires même rendent hommage, auquel ont applaudi le Roi et sa royale famille! Si l'Académie est étrangère aux débats politiques, elle ne l'est point à l'intérêt qu'inspirent nos députés; elle ne l'est point à la renommée qui les environne; elle ne l'est point à l'admiration et à la reconnaissance publique. Ne lui serait-il donc pas permis de s'associer à ses membres, et d'accepter un reflet de la gloire qui leur revient de leur conduite noble, loyale et française?

Vous nous offrez, Monsieur, puisque vous nous appartenez désormais, une nouvelle preuve que l'Académie s'empresse d'accueillir dans son sein les hommes qui se dévouent à la défense de tous les bons principes. Pour vous rendre à cet égard toute la justice qui vous est due, je voudrais être, par ma position, en état d'apprécier l'étendue des devoirs que vous remplissez dans l'exercice de la magistrature. Mais vos actions et vos discours parlent assez haut, et la renommée qui les raconte dit mieux que moi, tout ce que l'ordre public, les mœurs, la religion et la monarchie, peuvent attendre de votre appui, de votre zèle et de vos lumières.

Si l'on remonte à des temps déjà loin de nous, on verra que l'Académie trouvait alors, comme elle a trouvé de nos jours, plusieurs de ses membres les plus estimables dans le premier corps de la magistrature. Ouvrez ses annales : les La Loubère, les Maniban, les Resseguier, les Montégut, les d'Ayguesvives, occupèrent avec éclat nos siéges académiques. Vous êtes appelé, Monsieur, à partager dans cette enceinte les travaux de nos célèbres devanciers. Vous pouvez sans effort vous y montrer avec la même distinction, vous qui savez si bien faire revivre leur beau caractère dans les mêmes fonctions de la judicature.

Mais, ni la sagesse des principes, ni les hautes positions sociales, ne seraient des titres suffisans aux yeux de l'Académie, si elle ne trouvait encore dans ceux qu'elle adopte, cette connaissance des lettres, ce goût exercé qui doivent présider à ses jugemens et se montrer dans nos compositions. Aussi, ces

graves magistrats, ces hommes occupés de devoirs austères, n'avaient pas dédaigné l'étude des arts brillans de l'imagination. On les voyait descendre des siéges de la justice, et sans craindre de déroger à la sévérité de leur ministère, venir dans cette enceinte, et chercher d'agréables délassemens dans ces amusemens littéraires. Et qui donc eût été en droit de les blâmer et de leur en faire un reproche? Le temps que les autres donnent à leurs plaisirs, aux fêtes, à mille soins frivoles, ils l'employaient tout entier à la culture des lettres qui fortifiait leur éloquence et leurs talens, nourrissait dans leurs âmes des sentimens élevés, et les excitait sans cesse à l'imitation des modèles les plus sublimes.

Vous avez, Monsieur, ce nouveau trait de ressemblance avec ces illustres magistrats; comme eux, vous puisez dans les mêmes sources cette facilité d'élocution, cette force de dialectique, cette raison persuasive, cette exactitude de jugement, qui dans votre ministère vous rendent aussi cher aux gens de bien, que redoutable aux méchans.

Pénétré de l'importance des lettres, vous en avez fait l'objet de vos plus constantes méditations. Elles vous ont fourni les traits heureux, les grands exemples, et les réflexions judicieuses dont vous avez semé le discours que nous venons d'entendre. Elles vous ont inspiré la juste indignation qui vous animait contre le détracteur éloquent des sciences et des arts; contre cet écrivain fameux qui les condamne, et il leur a consacré sa vie entière; qui les proscrit, et il leur doit toute sa gloire. Etrange paradoxe qui confond l'usage avec l'abus! sans doute

il en est des sciences et des arts comme de toutes les choses humaines. Le bien est toujours à côté du mal. La terre, dit un grand poète, fertilisée par la rosée céleste,

Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

on pourrait comparer les sciences et les arts, aux deux tonneaux qu'Homère plaçait au pied du trône de Jupiter, qui versaient continuellement sur les hommes des torrens de biens et de maux. Qui ne voit aujourd'hui plus que jamais, que telle est la destinée des sciences et des arts? Il coule sans cesse de cette source des flots de lumières et des flots de ténèbres. Mais c'est à ma raison, c'est à ma conscience de choisir. Ni le nom, ni le talent de l'écrivain, ne doivent m'en imposer. J'admire les Provinciales, mais je ne suis pas un homme de parti : j'admire Voltaire, mais son impiété me fait horreur. Un grand génie qui s'égare, peut causer une grande séduction; mais il règne dans la société humaine, une raison supérieure aux plus beaux génies. Tôt ou tard ce soleil perce le nuage. L'erreur est d'hier, mais la vérité est éternelle.

Heureux les hommes qui savent faire ce juste discernement! comme vous, Monsieur, ils ne verront dans les arts que des bienfaiteurs du genre humain. Vous devez au noble usage que vous en avez fait la considération qui vous environne dans la société : nous lui devrons désormais la communication des trésors que vous avez puisés dans leur sein.

Ainsi, Monsieur, vous aviez depuis long-temps rèuni tous les titres à la place que vous venez occuper parmi nous. Par une distinction à laquelle vous ne sauriez être insensible, ils vous ont assuré l'unanimité de nos suffrages. C'est vous dire combien l'Académie se félicite de pouvoir enfin vous posséder. Permettez, Monsieur, qu'en finissant, je me félicite moi-même d'être aujourd'hui son interprète.

SEMONCE

Prononcée le 1.er Février 1829,

Par M. TAJAN, l'un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

EN annonçant, dans cette séance annuelle, l'ouverture des Jeux, l'Académie se plaît à rappeler aux jeunes disciples des Muses, les règles de goût qu'ils doivent suivre, et les préceptes qu'ils doivent observer, pour se rendre dignes des couronnes que Clémence Isaure leur prépare.

C'est pour obéir à cet antique usage, que je viens vous entretenir d'un sujet qui, de jour en jour, devient plus fécond en méditations, que j'aurais vivement désiré de pouvoir approfondir, mais que j'ai pu seulement ébaucher. Il m'a été, en quelque sorte, indiqué par cette inquiétude secrète qui tourmente les corps littéraires, et qu'ils manifestent par leurs alarmes. De faux systèmes ont envahi le domaine des lettres ; ils ont trouvé de fervens apologistes; et leur influence est d'autant plus dangereuse, que l'importance des intérêts politiques fait oublier, presque entièrement, les intérêts de la littérature.

C'est cette disposition générale des esprits qui m'a

inspiré les réflexions que je vais vous soumettre. Elles sont assez graves pour mériter votre attention. J'aurai le soin, d'ailleurs, en les développant, de retracer les principes qui président à vos travaux et à vos jugemens, et d'exprimer, en même temps, les sentimens pénibles que vous éprouvez, au milieu de la crise actuelle. J'ai pensé que cette sorte de profession de foi littéraire, dans un moment où la littérature française est menacée d'une honteuse dégradation, ne serait pas sans attraits pour vous, et qu'elle pourrait être de quelqu'utilité aux écrivains qui désirent entrer dans la lice que vous avez ouverte à leur émulation.

Nous vivons dans une époque remarquable par les singuliers contrastes qu'elle présente. Tandis que la civilisation étend ses conquêtes, que le goût des sciences se propage, que les arts se perfectionnent, que les théories les plus abstraites trouvent des zélateurs, que l'industrie révèle et développe ses prodiges, notre littérature est bouleversée et livrée aux plus étranges agressions; et, déjà, gravement compromise par les paradoxes de quelques novateurs imprudens, elle s'appauvrit de plus en plus, par les effets de cette apathie qui semble gagner tous les esprits, et qui a tout l'extérieur d'une insouciance dédaigneuse.

Il ne faut pas s'en étonner : toutes les idées sont tournées vers la politique. C'est la science de prédilection dont toutes les intelligences veulent atteindre les hauteurs, dont tout le monde cherche à pénétrer les secrets, parce qu'elle est, à la fois, le mobile et le but de toutes les ambitions et de toutes les espé-

rances. Ce n'est pas, seulement, dans les conseils des Rois, à la tribune, au barreau, ou dans les notes mystérieuses de la diplomatie, que les intérêts des nations et des gouvernemens sont discutés; toutes les questions qui se rattachent aux destinées des sociétés ou des individus, sont débattues avec plus ou moins de profondeur et d'indépendance dans les écoles publiques, dans les réunions les moins nombreuses, dans les cercles les plus rétrécis; et ces graves discussions, auxquelles nous prenons part avec chaleur, ou que nous écoutons avec avidité, en introduisant dans nos mœurs des habitudes sérieuses, nous éloignent insensiblement de l'étude des lettres : étude chérie autrefois, si douce, si entraînante, et que la certitude d'une grande illustration avait entourée de tant de charmes!

Ces spéculations politiques, qui, dans les derniers siècles, étaient abandonnées aux publicistes, sont devenues maintenant un tel besoin pour nous, que notre imagination n'est jamais satisfaite. Ce n'est pas seulement le sort de notre patrie qui fait l'objet de nos anxiétés, et de nos éternelles controverses. Nous embrassons, dans notre pensée, les faits et les souvenirs qui peuvent jeter quelque jour sur la situation de tous les états : nous étudions les principes qui les constituent, les systèmes de législation qui les régissent, la marche, toujours calculée, de leurs gouvernemens, les mœurs, les usages et les traditions des divers peuples, les causes de leur prospérité, de leur décadence ou de leur ruine; et après avoir combiné les élémens dont se compose leur existence sociale, nous nous permettons quelquefois, dans

nos conjectures prophétiques, de déchirer le voile qui couvre leur avenir. Si cet avenir, trop mystérieux, échappe à nos prédictions, cette obscurité même ouvre un vaste champ à notre imagination exaltée; et nous nous y précipitons avec transport pour y chercher, à travers une infinité de combinaisons, qui, le plus souvent, ne nous sont suggérées que par nos vœux, la solution des problèmes politiques les plus insolubles.

Tels sont, Messieurs, les grands objets qui exercent la pensée publique. C'est là cette disposition générale des esprits que j'ai déjà signalée; et pendant cette préoccupation qui domine et paralyse les études littéraires, la secte des novateurs, dont j'esquisserai bientôt les doctrines, profite de cet état d'irritation, pour poursuivre le cours de ses déplorables triomphes.

Ne croyez pas néanmoins, Messieurs, que je blâme le sentiment qui nous porte à surveiller les intérêts de notre belle patrie. Il ne faut pas juger les Français d'aujourd'hui par les Français d'autrefois. Notre caractère a subi, depuis quarante ans, de si heureuses modifications, que ce reproche de légèreté, qui nous était autrefois adressé avec tant de justice, serait aujourd'hui, pour nous, un véritable outrage. Le peuple français n'est plus ce peuple voluptueux et frivole du temps de la régence. Il est devenu penseur et grave, sans cesser d'être spirituel et frondeur; et cette teinte de gravité dont nos mœurs actuelles sont empreintes, ne sied pas mal à une nation éprouvée par tant de malheurs, et illustrée par tant de gloire. Forcés, par les secousses

terribles qui nous ont si long-temps agités, de nous occuper incessamment de notre sort, nous avons contracté l'habitude d'observer et de juger les événemens et les hommes, pour pressentir l'influence qu'ils peuvent exercer sur notre destinée ; et cette habitude, que nos alarmes prennent le soin d'entretenir, est maintenant trop puissante, pour qu'il soit en notre pouvoir d'y renoncer.

Mais pourquoi serait-elle exclusive ? Pourquoi cédérions-nous tout-à-fait à son empire ? Pourquoi, sur-tout, n'essayerions-nous pas de tempérer, par de paisibles distractions, la rudesse de nos débats politiques, et la violence des passions tumultueuses qu'ils soulèvent ? Dans ce siècle raisonneur, et surtout dans ces temps de controverse où nous vivons, il serait facile, sans doute, de défendre ou de combattre des opinions plus ou moins hasardées, avec la certitude de trouver des contradicteurs. Mais, lorsque les questions de l'ordre le plus élevé sur l'organisation des sociétés et l'administration des états, sont développées avec éclat à la tribune législative, pourquoi, au lieu de mêler notre voix, sans pouvoir, à ces discussions solennelles, ne chercherions-nous pas d'autres jouissances dans la culture des arts de l'esprit, lorsque nous sommes certains que celles-là, du moins, seraient sans amertume ?

Il est impossible que ces nobles exercices, qui faisaient autrefois les délices de nos poétiques contrées, et qui préparèrent ces siècles d'amour et de gloire dont des poètes-guerriers étaient, à la fois, les héros et les enchanteurs, ne s'accordent pas avec les goûts de cette jeunesse studieuse qui fréquente

nos portiques, se nourrit des éloquentes leçons de ses maîtres, ajoute, par sa présence, à la pompe de nos fêtes, et enivre de ses hommages les poètes que nous avons couronnés !

Qu'elle se livre donc, avec toute l'ardeur de son âge, au culte sacré des Muses ! Qu'elle enrichisse sa jeune imagination des trésors que le génie a répandus dans ses œuvres sublimes ! Que, dans son émulation généreuse, elle embrasse tous les siècles et toutes les époques; qu'elle suive, avec persévérance, les déloppemens et les progrès de ces littératures classiques, dont on essaie en vain de la dégoûter ! Qu'elle étudie sur-tout, avec amour, ces anciens que l'on outrage avec un acharnement si étrange, et elle trouvera, j'en suis certain, dans ces lectures délicieuses, le secret de ses plaisirs les plus doux ! En se familiarisant ainsi avec ces études que le goût rend si attrayantes; en observant le mouvement de cette littérature du 18.me siècle, dont on voudrait flétrir aujourd'hui l'imposante beauté, les jeunes amis des lettres gémiront sur les atteintes qu'elle subit ; et, entraînés par une noble indignation, ils se presseront avec transport autour des vieux admirateurs de la gloire nationale, pour repousser, avec eux, ces agressions inouies, qui ne seraient que bizarres si elles n'étaient sacriléges.

Il n'est plus temps de le dissimuler. La ligue qui s'est formée contre les dogmes les plus vénérés de nos croyances littéraires, est nombreuse et puissante, et les succès inconcevables qu'elle a obtenus parmi nous, ont redoublé sa fureur. Des doctrines professées avec une audace sans mesure, et accueillies

avec une sorte de délire par quelques écrivains enthousiastes, menacent de pervertir les idées les plus saines et les mieux établies; de faire rejeter les enseignemens et les maximes consacrés par une expérience glorieuse, et de dénaturer cette langue française que l'Europe tout entière semble avoir adoptée. Malheureusement, des écrits composés sous l'influence de cette école funeste, et empreints du cachet du génie, ont trompé de bons esprits, et entouré de quelques prestiges les théories qu'elle propage avec toute l'ardeur du prosélytisme; mais il est impossible que ses progrès soient durables.

Son but est de substituer un système d'indépendance absolue à ces règles d'ordre, de raison et de goût, que nos premiers écrivains supportèrent sans murmure, et dont ils se servirent, au contraire, pour imprimer à leurs productions ce caractère de grandeur qui confond l'envie, et fait le désespoir de la médiocrité. Elle veut que l'esprit soit libre de toute entrave, et qu'il ne connaisse aucune borne. Qu'importent les écarts, les rêves et les caprices d'une imagination bizarre et fougueuse? ce sont autant de hardiesses auxquelles il faut céder, et qu'il faut bien se garder de contenir. En un mot, pour lui plaire, il faut répudier, comme autant de modèles dangereux, tous ces tableaux remplis de verve, de mouvement et de vie que le pinceau magique de nos plus grands maîtres a tracés, tantôt avec toutes les grâces de l'art, tantôt avec la vigueur et la majesté de l'inspiration, pour adopter les esquisses grossières d'une nature hideuse et sauvage, et détruire ainsi, pièce à pièce, cette vieille littérature qui, suivant cette

secte impie, n'aurait été élevée que par un préjugé stupide, au-dessus de toutes les littératures du monde ; mais qui ne jetait, réellement, qu'un éclat imposteur.

Ne croyez pas, Messieurs, que ce langage fût désavoué par les disciples de l'école moderne, et que j'aie exagéré les mépris qu'ils affectent pour la littérature classique. Le manifeste que, dans leur fol aveuglement, ils eurent la témérité de jeter dans le monde littéraire, il y a peu d'années, pour célébrer leurs premiers triomphes, est un chef-d'œuvre d'orgueil qui n'exciterait que la pitié, si le système d'erreur et de déception qu'il proclame avec tant de jactances, n'inspirait pas tout autre sentiment.

Suivant eux, il ne faut plus parler de la littérature classique, *parce qu'elle n'existe plus..... Comme il n'y a qu'une seule société, il ne peut y avoir qu'une seule littérature ;* et c'est la littérature romantique qui, seule, doit vivre et dominer. *Toutes les autres ont disparu avec les générations dont elles exprimaient les habitudes sociales et les émotions politiques. Le génie de notre époque peut être aussi beau que celui des époques aussi illustres, mais il ne peut être le même ; et il ne dépend pas des écrivains contemporains de ressusciter une littérature passée... C'est en vain qu'un petit nombre de petits esprits essaie de ramener les idées générales vers le désolant système de la littérature du dernier siècle ; ce terrain, naturellement aride, est depuis long-temps desséché.*

Vous l'entendez, Messieurs, la littérature classique n'existe plus..... les romantiques l'affirment, et vous devez les croire, car ils ont profondément étudié le génie de leur siècle. Cette littérature,

d'ailleurs, et le système désolant qu'elle avait consacré, en enchaînant la pensée et les progrès de l'esprit humain, ne pouvait rien produire de beau. Elle n'avait qu'un seul avantage, et c'était là son véritable caractère : elle s'accommodait, merveilleusement, avec les habitudes sociales et les émotions politiques des générations dont elle exprimait les mœurs. Ces générations, peu avancées, n'étaient pas, au surplus, très-difficiles dans leurs exigences. Elles se contentaient de quelques livres, auxquels elles accordaient une prédilection puérile. Elles croyaient, par exemple, avoir trouvé de grandes richesses et des beautés du premier ordre dans Homère et Virgile, dans Euripide et Sophocle, dans Démosthène et Cicéron, dans Pindare et Horace, dans Hérodote et Tacite; et la faiblesse de leur jugement était telle, que de ces hommes vulgaires elles en avaient fait des Dieux..... Mais le génie de notre époque, qui n'est pas le même que celui des époques les plus illustres, a fait justice de ce ridicule enthousiasme, et les autels de ces Dieux fantastiques ont été renversés. Le romantisme a paru avec ses doctrines consolantes et ses créations enchantées; et soudain, dissipant les ténèbres que le *système désolant* avait redoublées, il a versé des flots de lumière sur cette malheureuse génération que l'influence des classiques allait infailliblement pervertir.

S'il en est ainsi, il faut reconnaître que le romantisme est une théorie merveilleuse, et que son triomphe sur les croyances de la vieille école est un immense bienfait pour notre âge. Mais que l'on daigne nous expliquer pourquoi la littérature clas-

sique, qui exprimait si bien la société d'autrefois, n'exprime plus la société actuelle. Quoique nos mœurs aient été modifiées, notre esprit a-t-il subi aussi, en matière de goût, des modifications telles, que les choses qui paraissaient très-belles, dans le dernier siècle, ne soient plus belles pour nous? Avons-nous réellement une raison plus sûre et des lumières plus étendues que les générations qui nous ont précédés? En supposant même que nous fussions plus éclairés; en admettant que, pendant les siècles qui ont précédé le nôtre, l'esprit humain eût été arrêté dans ses plus hardis développemens, et qu'il fût resté stationnaire, n'y a-t-il pas toujours eu des hommes privilégiés qui se sont fait distinguer des masses, par l'élévation de leur esprit et la solidité de leur jugement; et ne savons-nous pas que tous ces hommes supérieurs qui dominaient leur époque, admirateurs passionnés des classiques, ont entraîné leurs contemporains, et les ont associés au culte qu'ils leur rendaient?.... Non, ils n'en avaient pas fait des Dieux; mais ils les considéraient, à juste titre, comme les Rois de la pensée, dont une immense gloire attestait l'empire, et qui régnaient en effet sur leur siècle par l'ascendant de leur génie.

Voudrait-on prétendre, maintenant, que ces auteurs fameux n'étaient pas dignes de tant d'hommages? Le doute serait une injure pour les générations qui les ont si long-temps admirés; et s'ils en étaient dignes, par quel désenchantement soudain protesterait-on, aujourd'hui, contre des renommées si éclatantes? Se serait-on aperçu, après tant de siècles, que le système d'études et de composition

qu'ils avaient prescrit, et auquel ils s'étaient soumis eux-mêmes, resserrait la pensée humaine dans des limites trop étroites, pour qu'il pût s'accorder avec la vaste étendue de notre imagination, et les proportions inouies de notre intelligence? S'il en est ainsi, l'observation est bien tardive, et peut-être serait-il préférable qu'elle n'eût pas été indiquée; car le dernier siècle n'a rien perdu de ne pas l'avoir aperçue, et s'est assez bien trouvé de l'avoir négligée. Si les lettres françaises ont acquis plus de perfection et d'éclat, n'est-ce pas aux conceptions du siècle qui vient de s'écouler qu'elles en sont redevables? Et peut-on ignorer que le germe de tout ce qu'elles ont produit de bon et de beau a été puisé dans cette littérature si dédaignée? N'est-ce pas de l'école des classiques que sont sortis, avec toute la vigueur de leur génie, les Corneille, les Racine, les Voltaire, les Fénélon, les Bossuet, et tous ces grands écrivains qui attestent la puissance de l'esprit humain, et font en même temps l'honneur et l'orgueil de notre patrie?

Mais, si tous nos poètes et nos orateurs illustres ont formé leur génie sous l'influence des Muses grecques et latines; s'ils ont été compris par leurs contemporains, et qu'ils aient acquis l'étonnanté célébrité dont ils jouissaient parmi eux; si la génération actuelle a compris également leur prodigieuse supériorité, il faut reconnaître que les classiques présentent, en effet, une grande masse de beautés, puisqu'ils ont pu produire de tels disciples, et que toutes les générations se ressemblent pour l'appréciation des créations de l'esprit, puisqu'elles se réunissent toutes dans un sentiment commun d'admiration.

Il est donc vrai que la littérature classique existe encore, malgré les déclamations de ses détracteurs; et, soutenir qu'elle n'est pas l'expression de la société actuelle, est un sophisme que la conviction publique a déjà pris le soin de réfuter.

S'il en était autrement; si, en effet, la littérature classique n'existait plus, et qu'il fût même impossible de la ressusciter, qu'on nous dise par quel prodige elle se montre encore, dans nos écoles, avec tout le luxe de ses richesses et ses attraits les plus séduisans? Par quel pouvoir surnaturel cette littérature morte aurait-elle tous les priviléges, et l'autorité d'une littérature vivante? Comment se fait-il que ces auteurs anciens, rejetés, avec tant de mépris, de la société de notre âge, par les oracles de l'époque, se trouvent entre les mains de nos enfans? Comment ne craint-on pas que les maximes étroites, professées par ces rétheurs exigeans, corrompent le goût, étouffent la pensée, dénaturent les dispositions de ces adolescens, dont l'âme s'ouvre si facilement aux premières impressions?

S'il en est ainsi, il y a danger réel...; et puisque les romantiques sont bien avertis que cette littérature classique, qu'ils croyaient avoir frappée de mort, existe encore, il faut qu'ils tonnent avec éclat contre les frondeurs audacieux qui, au mépris de leurs arrêts, s'obstinent à la faire vivre, et qu'ils domptent enfin cette résistance fatale qui compromet l'avenir de la génération actuelle.

Mais comme il faut aussi que cette génération soit formée par des doctrines éprouvées, et par de beaux modèles, la littérature romantique nous ou-

vrira sans doute ses trésors, pour nous dédommager de ceux qu'elle veut nous ravir.

Que les organes ambitieux du système nouveau nous fassent donc connaître les préceptes positifs qui dérivent de leurs pompeuses théories ! Qu'ils nous indiquent ceux de leurs chefs-d'œuvre qu'ils entendent proposer pour modèles à nos jeunes écrivains, en remplacement de ces livres inspirés qu'ils ont la prétention d'arracher de leurs mains ! Il sera curieux de savoir quel est celui de leurs poèmes qu'ils ont résolu de substituer à l'Iliade et à l'Énéide ? Quelle est celle de leurs tragédies qu'ils oseront mettre en parallèle avec l'Œdipe de Sophocle, ou l'Oreste d'Euripide ? Quelle est celle de leurs odes qu'ils pourront comparer à l'une des Olympiques de Pindare, aux strophes harmonieuses d'Horace, ou aux transports lyriques d'Anacréon ? Quel est celui de leurs discours qu'ils auront l'ambition ou l'imprudence d'opposer aux deux Harangues de la couronne, ou à l'une des Catilinaires de Cicéron ? Enfin, quel est celui de leurs historiens dont ils ne craindront pas de proposer les œuvres, en échange des récits immortels d'Hérodote, ou des Annales dramatiques de Tacite ?

Toutes ces substitutions seraient, en effet, prodigieuses ; mais comme ces classiques illustres que je viens de nommer ont le malheur d'appartenir à cette Grèce antique, et à cette vieille Rome, dont le souvenir seul importune nos irascibles novateurs, et qu'ils veulent, à tout prix, se débarrasser des Grecs et des Romains, qu'ils nous désignent celles de leurs compositions qu'ils voudraient élever à la

hauteur du Cid de Corneille, de l'Athalie de Racine, de la Henriade et du Mahomet de Voltaire, des pages éloquentes et vigoureuses de Pascal et du citoyen de Genève; qu'ils fassent entendre des accens dignes des inspirations admirables et prophétiques de l'aigle de Meaux, et de la douce mélodie du cygne de Cambrai.

Ah! sans doute, ils doivent être fiers des créations magiques du chantre d'Atala et de Cymodocée....; mais qui croirait que c'était pour fonder une école nouvelle, que l'illustre voyageur allait visiter les rives poétiques du Méchassébé, et les bords enchantés du Jourdain et de l'Eurotas? Pense-t-on que, lorsqu'il recueillait les infortunes des Natchez; qu'il faisait retentir les échos des Thermopyles du nom puissant de Léonidas; qu'il interrogeait les ruines d'Athènes, et les murs désolés de Jérusalem; qu'il suivait, avec une curiosité religieuse, les traces divines du Fils de Marie, sur le Calvaire et le Thabor; pense-t-on qu'en présence de tant de désolations et de merveilles, il s'occupât de cette secte, descendue naguères des rochers de l'Écosse et de la Germanie, et jusqu'alors inaperçue dans notre belle France? Et lorsqu'il retraçait, avec sa plume de feu, toutes les tristesses et toutes les joies qui avaient, tour à tour, brisé et exalté son âme, et qu'il embellissait ses peintures délicieuses du charme de ses souvenirs, pense-t-on qu'il songeât à flétrir cette littérature classique, à laquelle il avait emprunté une partie de ses tableaux? Croit-on, sur-tout, qu'il eût même la pensée que de pâles imitateurs, au lieu de le suivre et de l'étudier dans les orages et les prospérités de sa vie, de cher-

cher le secret de ses inspirations sublimes, et de reproduire ses chants de douleur ou ses élans d'enthousiasme, dans ce qu'ils ont de plus solennel et de plus ravissant, adopteraient, au contraire, les erreurs de son goût, et se laisseraient séduire par les imperfections qui contrastent si péniblement avec les pompes si brillantes de son style ?

C'est là, cependant, tout ce que les romantiques ont su imiter d'un écrivain si riche en couleurs, et si fécond en beautés. Il se sont extasiés devant les faibles esquisses échappées à son pinceau gracieux ; et ce qu'ils ont fait envers l'auteur qui flatte le plus leur vanité, ils l'ont fait, également, envers les poètes qu'ils ont choisis pour modèles.

Il est temps, Messieurs, d'opposer une barrière d'airain à cette irruption de barbares. Si la résistance des bons esprits n'était pas proportionnée aux efforts des sectateurs de l'école moderne, toutes les idées, en matière de goût, seraient bientôt perverties, et la France serait dépouillée de cette prééminence littéraire dont elle se montra toujours si jalouse. Elle perdrait, du moins, le souvenir de ces traditions qui ont introduit dans notre langage, et dans notre style, tant de pureté, de correction, de délicatesse et de grâce, et qui ont si heureusement influé sur l'urbanité de notre caractère, la politesse de nos mœurs, et sur les affections qui font le plus doux charme de la vie.

RÉSUMPTION

DES TRAVAUX

DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX,

PENDANT L'ANNÉE 1828,

Lue dans la Séance publique du 1.er Février 1829,

Par M. PECH, Secrétaire des Assemblées.

MESSIEURS,

Un orateur distingué de l'Assemblée constituante, qui avait su allier ce qui honore le plus l'homme sur la terre, le génie et la vertu, disait, en parlant des Académies, qu'elles tiennent à la gloire et à l'intérêt même de la nation.

C'était bien connaître, Messieurs, la véritable puissance des arts, que de rendre un pareil hommage aux corps littéraires chargés d'en perpétuer les sages doctrines.

Mais plus leurs travaux sont dirigés vers un but utile, plus aussi ils doivent s'empresser de les faire connaître, et c'est en restant fidèles à cet engagement, qu'ils justifieront leur conduite, et donneront un nouveau prix à leurs couronnes.

Je viens aujourd'hui, Messieurs, remplir ce devoir, et placer sous vos yeux le tableau des ouvrages

lus dans le sein de l'Académie pendant l'année qui vient de finir.

Les uns sont destinés à figurer dans nos Recueils de 1828 et 1829, les autres vous seront connus seulement par l'analyse que je vais avoir l'honneur de vous en présenter.

Il me paraît inutile de m'occuper des premiers, puisqu'une lecture réfléchie doit vous en faire apprécier le mérite; mais si je fais ainsi le sacrifice de nos plus brillantes productions, nous ne devons pas craindre qu'elles passent inaperçues; trop de leçons utiles sont prodiguées dans le rapport vraiment remarquable de M. de Malaret, pour que les amis d'une saine littérature ne s'empressent de l'étudier avec soin, pour y puiser à la fois les préceptes et les exemples du goût. Ce n'est pas non plus dans la patrie de M. l'abbé Saint-Jean, que l'on n'aimera pas à puiser encore dans son éloge, les touchantes émotions que doit faire naître le tableau d'une vie pleine de travaux utiles, et sur-tout d'actions généreuses. Enfin, Messieurs, ce n'est pas au milieu de cette jeunesse, empressée de puiser dans nos solennités littéraires les inspirations des Muses, qu'il faudra signaler les discours de MM. Tajan, Cavalié, Pujol et Montégut, et redire encore après eux, que les arts étudiés avec soin apprennent à confondre sans cesse nos plus chers intérêts, avec nos plus douces émotions.

Je me bornerai donc à vous entretenir des ouvrages qui ne sont pas destinés à l'impression.

Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, les disciples d'Isaure ont voué un culte particulier à leur bien-

faitrice. Son nom, répété tous les ans parmi nous avec honneur, semble combler l'intervalle qui nous sépare de l'époque où cette femme célèbre consacra ses talens et sa fortume à assurer l'éclat de nos fêtes; et tel est l'empire des bienfaits sur les hommes que la reconnaissance due à Clémence, trouve encore, après des siècles, de généreux interprètes.

Long-temps nos Mainteneurs acquittèrent, dans des discours en prose, la dette de l'Académie. Plusieurs d'entr'eux pensèrent qu'il devait être permis d'emprunter le langage de la poésie, pour célébrer celle qui en fut la plus ardente protectrice. M. d'Aguilar a suivi cet exemple, et transformé en *chant lyrique* l'éloge de Clémence Isaure.

La lecture de cette pièce de vers a dû vous apprendre, Messieurs, combien le temps, le plus inflexible des maîtres, a respecté les travaux du Nestor de notre Académie, et adouci pour lui les rigueurs de cette loi commune, qui condamne le génie à survivre à ses triomphes.

L'amour de la poésie n'est pas toujours incompatible avec les travaux les plus scientifiques, et la main qui tient avec honneur le compas d'Uranie, peut aussi manier avec grâce la lyre des troubadours. C'est ce qu'a voulu nous prouver M. Carney, dans son imitation de la fable d'Esope, intitulée *le Voyageur et le Platane*.

Plutôt philosophe qu'écrivain, Esope n'enveloppait jamais sa morale d'ornemens étrangers, et sous ce rapport, il mérite moins le nom de narrateur que celui de moraliste. Ses apologues, renfermés dans un cadre extrêmement resserré, sont loin de présenter

cet intérêt soutenu, que notre inimitable Lafontaine a su répandre sur ses écrits, et qui donne une forme dramatique au récit le plus simple. M. Carney a évité cette briéveté de pensée et d'expression, propre peut-être aux mœurs antiques, et tout en conservant l'idée mère de son modèle, il l'a développée de manière à laisser à peine apercevoir la source à laquelle il venait de puiser. Ainsi Esope avait voulu, dans sa fable, démontrer seulement que rien n'était inutile dans la création, puisque le platane, dont le fruit ne pouvait désaltérer le voyageur, lui servait du moins de refuge contre les ardeurs du soleil. M. Carney a appliqué à la littérature, une vérité trop commune pour offrir, isolée, quelqu'intérêt. Chez lui la poésie, voilà l'abri hospitalier où l'homme vient se délasser des fatigues de la vie, et puiser de nouvelles forces pour en supporter les disgrâces.

La poésie et son humeur sévère
N'enseigne pas sans doute les moyens
D'obtenir les honneurs, d'acquérir la richesse,
De parvenir à la grandeur;
Mais elle nous fait voir la route du bonheur
Dans le sentier de la sagesse.
Par ses accords, par ses enchantemens
Et par ses manières sensées,
Elle nourrit le cœur de nobles sentimens
Et l'âme de hautes pensées.

Tandis que, sous le voile d'une ingénieuse allégorie, nous retrouvons ici les leçons d'une douce philosophie. M. Ruffat, dans deux pièces de vers empreintes de la plus aimable gaité, a vivement inté-

ressé ses confrères sans chercher à les instruire. La première est intitulée *ma Chute*. Le poète, *par d'horribles douleurs cloué sur son grabat*, veut cependant faire des vers; mais, il faut en convenir, son excuse est des plus légitimes :

Je pousse un cri de moins quand je trouve une rime;

aussi se plaît-il à raconter avec détail tous les incidens de sa mésaventure et de sa maladie. Il n'oublie pas sur-tout les soins de son Esculape, et vous me tiendrez compte, Messieurs, de vous retracer le passage dans lequel il rend hommage à ses soins.

Quand je parle de main habile,
Il ne sera pas difficile
De deviner le directeur;
Sans le nommer, je parle d'un docteur,
L'orgueil de notre chirurgie;
Vrai prophète dans sa patrie
Et l'honneur de notre cité :
A qui chacun doit cet hommage,
Qu'on ne sait pas en lui qu'admirer davantage,
Ou son savoir, ou sa dextérité.
Pour moi, docteur, si par reconnaissance
De tes soins pleins de complaisance,
Je vante tes talens et ton habileté,
Pardonne à ma témérité;
Va, tu n'es pas le seul grand homme en France,
Qu'en mauvais vers on ait chanté.

La reconnaissance a mieux inspiré M. Ruffat qu'il ne semble le croire, et l'homme distingué auquel il rend un si digne hommage, ne dédaignera pas ces élans de son cœur.

La seconde pièce de vers est intitulée l'*Exercice du tir à Saint-Martin du Touch*; c'est la description la plus complète d'une petite guerre; et quoique M. Ruffat avoue qu'il n'a lu de sa vie

Que le digeste, et le code, et la glose,

l'artilleur le plus expérimenté ne désavouerait pas cette longue énumération de mots techniques qui semblaient se prêter si peu aux modulations et à la cadence du vers.

Voici comment se termine le combat :

Par son ordre du jour, publié ce matin,
Le général invite et prie,
Quand l'exercice aura pris fin,
Tout officier d'artillerie,
De vouloir se rendre soudain
Dans le modeste presbytère
Du bon et généreux curé de Saint-Martin.
C'est là qu'il veut terminer toute affaire,
Qu'il veut finir sa noble mission,
Et pour la couronner d'une franche manière,
C'est sous les yeux du pasteur qu'il veut faire
Une nouvelle inspection
Moins bruyante que la première,
Mais avec mainte explosion
Que ne redoute pas un brave militaire.
Agréez donc, Messieurs, son invitation,
On n'admet pas ici d'heure de surséance.
Vous distinguerez le pasteur,
Entre deux généraux, à la place d'honneur;
Des mets exquis, des vins en abondance
Offerts à de nombreux amis
Autour de leur chef réunis,

Vous feront dire avec reconnaissance,
Entre le choc du verre et le bruit du canon,
Que Saint-Martin du Touch est bonne garnison.
Mais sur-tout désormais en toute circonstance,
Vous prouverez par de bonnes raisons,
Qu'on a grand tort de dire en France,
Que tout finit par des chansons.

S'il était difficile de reproduire avec exactitude les évolutions d'un régiment d'artillerie, il ne l'était pas moins de revêtir de tous les charmes de la poésie les arides discussions scolastiques. Une traduction complète du poëme de M. le Cardinal de Polignac eût effrayé tout autre que M. d'Aguilar. Comment en effet ne pas reculer devant cette réfutation de la déclinaison des atômes, et de toute cette mauvaise physique de Lucrèce? N'était-ce pas, comme le disait Voltaire, employer de l'artillerie pour détruire une chaumière; mais le sentiment généreux qui inspira son modèle a soutenu le traducteur. Déjà deux princes Français; *le duc du Maine et le duc de Bourgogne, et plus tard M. de Bougainville,* ne dédaignèrent pas un pareil travail. Encouragé par ces exemples, M. d'Aguilar a dévoré toutes les difficultés, et telle est la précision de sa traduction, que chaque vers français semble reproduire le vers latin qui lui correspond.

Vous allez en juger, Messieurs, par la citation suivante:

. . . .

. . . .

Mais faisons voir d'abord quel art fallacieux
Epicure employa pour avilir les dieux;

Quoi ! les fausses couleurs de la philosophie,
Du peuple de Pallas trompèrent le génie !
Ces dieux qu'il refusait de croire et de servir,
D'Athènes tout-à-fait il n'osa les bannir ;
De Socrate la mort, l'exil de Protagore,
Ces exemples fameux étaient récens encore.
Mais pour anéantir ces êtres souverains,
Il sauva l'apparence, et prit d'autres chemins ;
Pour abuser la foule et les peuples crédules,
Il leur laissa des dieux, mais des dieux ridicules,
Ignorans, étrangers aux soins de l'univers,
Sans pouvoir, habitant je ne sais quels déserts ;
Région fantastique, espace entre les mondes
Où reposaient en paix leurs nullités profondes,
Pays où sans travail, sans but, sans volonté,
S'écoulait de leurs jours l'oisive éternité.

M. d'Aguilar n'a pas encore épuisé son sujet ; espérons que les encouragemens du public et de ses confrères lui donneront le courage de mener à fin une entreprise dont la gloire réjaillira sur le corps littéraire auquel il appartient, et dont il est à la fois l'honneur et le modèle.

On ne peut s'occuper sans cesse de poésie sans rechercher quels sont les peuples qui en ont répandu les premiers le bienfait sur la terre. M. Pujol a appelé sur ce sujet nos méditations.

Les Savans modernes ont long-temps vécu au milieu de toutes les richesses de l'antiquité sans s'inquiéter de leur origine ; et scrupuleux admirateurs des anciens, ils défendaient avec un égal courage leurs beautés et leurs imperfections, sans chercher à découvrir la source véritable de leur gloire littéraire.

Une impulsion généreuse donnée aux sciences ; de nouvelles découvertes dans les contrées autrefois civilisées, aujourd'hui à demi sauvages de notre vieux continent, le zèle infatigable et les courses pénibles de nos érudits, tout fait espérer qu'il serait peut-être permis de remonter à trouver la chaîne des temps, jusques au peuple inventeur de cet art sublime, qui semblait le seul digne de transmettre aux hommes les leçons de la sagesse, et qui mérita d'être appelé par eux *le langage des dieux*.

A la tête des nations célèbres, se présente la Grèce; mais au milieu des événemens extraordinaires qui précédèrent la guerre de Troie, l'histoire cherche en vain parmi eux ces génies favorisés du ciel, chargés d'apprendre aux générations à venir les grandes actions des héros. Plus de deux siècles s'étaient écoulés depuis la chute de la ville de Priam, lorsqu'Homère immortalisa par ses chants les lieux où combattirent tant d'illustres guerriers, et déjà cependant, depuis plus de cinq siècles, Moïse, à la fois grand poète et grand législateur, avait fait, d'une horde sauvage, un peuple digne de fixer sur lui les regards de l'univers. Il est à croire que ses écrits, franchissant les mers qui séparent l'Egypte de la Grèce, vinrent inspirer les poètes grecs, substituer au plus absurde polythéisme les véritables principes de l'unité de Dieu, et développer en eux ce feu poétique qui, sous l'influence d'un climat heureux, devait bientôt enfanter tant de merveilles.

Telle est l'opinion développée par M. Pujol : histoire, géographie, politique, législation, tout est mis en harmonie avec un rare talent ; et si des faits

positifs n'ont pu le guider dans ses recherches, rendons lui grâces de ces aperçus ingénieux, qui nous font approcher, autant qu'il est en nous, d'une vérité dont nous sommes séparés par plus de trente siècles.

De ces observations générales sur l'origine de la poésie antique, M. Pujol est arrivé, dans d'autres séances, à l'examen des ouvrages classiques les plus estimés. C'est ainsi, qu'après avoir fixé le sens long-temps controversé d'un passage de l'art poétique d'Horace, il a présenté l'analyse de deux ouvrages de Cicéron, le *Livre de Brutus* et les *Dialogues sur les orateurs*, dans lesquels ce grand écrivain trace l'histoire de l'éloquence chez les Grecs et chez les Romains, et en développe les véritables principes.

Mais l'étude des chefs-d'œuvre de Rome n'a pas fait oublier à nos Mainteneurs nos propres richesses; aussi M. d'Aguilar a-t-il présenté quelques considérations sur les ouvrages dramatiques de Chénier.

Au milieu de la décadence des lettres en France, et lorsque les dégoûtantes philippiques des Marat et des Danton avaient remplacé, dans nos assemblées délibérantes, le langage imposant et sévère des Maury, des Barnave, des Cazalès et des Mirabeau. Il était curieux de suivre, dans sa marche, un des esprits supérieurs de cette époque, et de juger de l'influence que les crises politiques, au milieu desquelles il avait vécu, avaient pu exercer sur son esprit. On sent, d'après cela, qu'il ne s'agissait pas de décider du mérite des tragédies de Marie-Joseph Chénier. Comme acteur dramatique, Chénier est jugé sans

retour. Le succès de *Charles IX*, le pathétique de *Henri VIII* et de *Calas*, les beautés du premier ordre de *Caius Gracchus* et de *Tibère*, l'intérêt soutenu de *Timoléon* et de *Fénélon* compensent bien aux yeux de ses juges les défauts sans nombre des *Cyrus*, des *Nathan*, des *OEdipe*, des *Edgar* et des *Don Carlos*. C'est sous un autre rapport que M. d'Aguilar a considéré ses productions; chez Chénier, l'homme de lettres fut toujours en opposition avec l'homme public, et jamais peut-être il ne fut plus difficile d'appliquer cet axiome si connu : *le style, c'est l'homme.* Tandis qu'il mettait dans la bouche du tribun *Caius Gracchus* ces paroles, vraiment remarquables pour l'époque où elles étaient prononcées, *des lois et non du sang*, lui-même préludait à la violation de toutes les lois divines et humaines par la condamnation de Louis XVI. En vain, quelques mois plus tard, cherchait-il à protester contre les crimes publics par la morale auguste et vraiment religieuse dont est empreint le rôle de Fénélon : il était trop tard; l'exemple fut plus fort que le précepte, et les larmes qu'il fit répandre au théâtre ne ramenèrent pas à la vertu les coeurs qu'il avait contribué puissamment à égarer. Cette sévérité de jugement ne rend pas cependant M. d'Aguilar injuste envers Chénier; il ne lui conteste point un grand talent dramatique; « mais les événemens agirent sur lui, » dit-il; il réagit sur eux, et méconnut totalement » le but moral de la tragédie, qui est de faire con- » naître le danger des passions, et d'apprendre à les » vaincre. »

Cette manière de considérer les ouvrages d'un

homme qui joua un rôle assez remarquable dans notre révolution, nous faisait sortir du cercle ordinaire de nos travaux, pour nous placer involontairement dans le domaine de l'histoire. M. l'abbé JAMME en a profité pour approfondir la question de savoir si « les Athéniens méritent cette réputation de sa» gesse, dont la vénération des siècles a voulu les » environner. »

Il paraît téméraire, au premier coup d'œil, de venir attaquer le caractère d'un peuple qui soumit ses vainqueurs eux-mêmes à la toute-puissance de son génie. Le temps a effacé les traces de ses sanglantes discordes, et, à côté des paroles retentissantes de Marathon, de Salamine, de Platée, de Mycale, viennent se grouper les noms des Lycurgue, des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, comme pour envelopper leur patrie d'une auréole de gloire. Mais si la Grèce ne dut sa renommée qu'aux grands hommes dont le ciel l'avait douée avec tant de profusion, et ses malheurs aux vices inhérens à sa constitution, pourquoi craindrait-on de les signaler, puisqu'ils furent plus forts que le génie de ses législateurs et les talens de ses généraux. Le caractère des Athéniens ne favorisait que trop la lutte continuelle des partis. Tour-à-tour entraînés vers les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire, passant avec rapidité de la pitié à la fureur, de l'injustice au repentir, de l'admiration à l'ingratitude, ils élevaient des statues, et frappaient bientôt par l'ostracisme les hommes qui avaient sauvé leur patrie. En vain ces mêmes hommes parvinrent-ils quelquefois à maîtriser les événemens, et même, après les conquêtes de Phi-

lippe et d'Alexandre, à réveiller un instant la Grèce asservie. Efforts impuissans! Elle portait dans son propre sein le germe de sa destruction, et elle eut la douleur de voir *Solon* lui-même, le plus sage de ses législateurs, se réunir à *Pisistrate*, bien convaincu que le despotisme d'un seul entraîne moins de maux que la volonté tyrannique de plusieurs.

M. Cabantous vit dans ces développemens historiques de M. l'abbé Jamme une source féconde d'intérêt, et il voulut les continuer, mais sur un plus vaste plan, en envisageant sous tous ses rapports l'ouvrage le plus remarquable parmi les ouvrages en prose de Voltaire : je veux parler de son *Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*.

M. Cabantous, avant d'examiner l'ouvrage en lui-même, s'occupe des difficultés qu'il dut présenter. Une histoire générale, depuis Charlemagne jusqu'au dix-septième siècle, était une de ces conceptions gigantesques que le génie presque universel de Voltaire pouvait seul entreprendre. Son étendue exigeait autant de méthode que d'enchaînement dans les idées, et les formes les plus élégantes devaient faire oublier sans cesse l'aridité des recherches. Avant de mettre en lumière ces vieilles chroniques, entassées depuis des siècles dans la poussière des cloîtres, il fallait les dégager de cette rouille du moyen âge, qui ne permettait le récit des faits les mieux avérés qu'à l'aide de narrations fabuleuses. Les historiens modernes, il faut bien en convenir, avaient cru long-temps que l'histoire des peuples n'était que l'histoire des rois. L'étude des mœurs, des sciences, des arts, la marche si intéressante de l'esprit humain, les lois, l'adminis-

tration publique, l'influence exercée par les préjugés; les vices, les vertus des différens siècles, voilà ce qu'on cherchait en vain dans nos écrivains, et ce que Voltaire tenta de retracer. Quoiqu'il eût choisi l'époque qui s'étend depuis Charlemagne jusques à nos jours, le monde entier trouva place dans sa narration. Cette nouvelle manière d'écrire l'histoire devait faire école; et l'on vit bientôt les *Robertson*, les *Humes*, les *Gibbon*, suivre la route tracée par un grand maître, et lui devoir peut-être une partie de leur célébrité.

Un seul homme avait précédé Voltaire dans la carrière qu'il allait parcourir; mais cet homme était Bossuet. Cet immortel écrivain avait crayonné, en traits ineffaçables, l'histoire du monde jusques à Charlemagne. Dans ce tableau, auquel rien dans ce genre ne peut être comparé, l'éloquence de l'orateur ne porte jamais atteinte à la fidélité de l'historien; et tel est l'admirable enchaînement des causes secondes, toutes liées à une cause première, que son auteur mérita d'être appelé l'historien de la providence. Se faire son continuateur, c'était se croire digne de marcher sur ses traces; mais tandis que la puissance du génie de Voltaire lui faisait supporter sans désavantage une telle rivalité, un motif bien différent semblait le guider. Bossuet, accoutumé à respecter l'autorité de nos livres saints, retrouvait à chaque pas la main du Créateur et les inévitables effets de sa volonté toute-puissante. Voltaire, au contraire, voulant déshériter l'homme de ses plus nobles attributs, le montrait victime résignée d'un aveugle hasard, errant sans guide sur une mer sans rivage, et

ne pouvant demander des jours meilleurs à une providence qui n'était plus comptée pour rien dans ses destinées. Mais le génie de Voltaire trompa ses espérances, et fut plus puissant que sa volonté; et son ouvrage, entrepris pour contester au Créateur son intervention dans les choses de la terre, est cependant empreint, à chaque pas, de ce respect involontaire, auquel l'homme chercherait en vain à échapper.

Après avoir ainsi marqué le but de l'ouvrage, M. Cabantous le suit dans sa marche. Il fait sur-tout remarquer cette admirable division des diverses révolutions des peuples, et cette suite progressive d'événemens qui se développent sous la forme d'un drame immense, dont le siècle de Louis XIV forme le dénouement.

J'aurais voulu, Messieurs, pouvoir vous donner une idée plus complète du travail de M. Cabantous, car je craindrais de qualifier de simple analyse cette suite d'observations critiques, qui supposent autant de sagacité que de science et de profondeur. J'ai le regret de ne pas l'avoir eu sous les yeux, en traçant ces lignes, pour pouvoir vous en offrir les morceaux les plus remarquables.

De ces livres qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain, les Académiciens sont arrivés à l'examen de travaux plus modestes en apparence, mais qui n'en méritent pas moins notre attention, par la manière supérieure avec laquelle ils sont traités : telle est l'histoire de Bretagne par M. le Comte Daru.

Placé dans une haute région par ses œuvres littéraires et les services rendus à la patrie, M. Daru n'a pas dédaigné la gloire modeste attachée au titre de

Maître de nos Jeux. Cette flatteuse confraternité nous fait rechercher avec soin tout ce qui sort de sa plume, et c'est avec le plus vif intérêt que l'Académie a accueilli les observations de M. d'Aguilar, sur la nouvelle production de ce savant publiciste.

Il n'est pas de province française qui, par sa position topographique, les mœurs et le caractère de ses habitans, et sur-tout les souvenirs de son ancienne gloire, mérite d'être étudiée avec plus de soin que la Bretagne. Son histoire, défigurée par les narrateurs du moyen âge, et surchargée par eux de faits merveilleux, n'a dû qu'à la judicieuse critique de M. Daru de reparaître dans toute sa pureté. Il était difficile de suivre la chaîne, souvent interrompue, des rois bretons à travers des siècles barbares. Des fragmens de mémoires, quelques inscriptions à demi effacées par le temps, tels ont été les guides de l'historien moderne; et soit qu'il ait combattu des opinions enracinées dans la croyance des peuples, soit qu'il ait jeté un nouveau jour sur des faits importans et adoptés jusqu'ici sans examen, on retrouve toujours en lui le même savoir et la même indépendance. « Son ouvrage, comme le dit M. d'Aguilar, » est un monument remarquable élevé pour la France » et pour les Français; c'est un de ces livres qui ne passent point, qui ne périssent point, qu'on consulte » à toutes les époques avec fruit, et qui font autorité » dans tous les siècles. »

Tel est, Messieurs, l'aperçu de nos travaux durant l'année qui vient de finir; je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Obligé moi-même de remplir, par une lecture, plusieurs de nos séances, j'ai cru, en acquit-

tant ma dette, ne pas devoir m'éloigner tout-à-fait de mes occupations habituelles. De loin en loin, le barreau français retentit de ces causes où tout le passé de la France semble revivre, où de hautes questions politiques appellent autant les pensées du publiciste que les applications légales du juge. Convaincu que l'étude de l'histoire est liée à l'étude des lois, j'ai voulu, guidé par Villemain, approfondir les causes des infortunes de Charles I.er et des succès de ce Cromwel, qui ne rachète point par des victoires la honte du régicide. Avec Sully, j'ai suivi pas à pas l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr de ce bon Henri, dont le souvenir est pour ses descendans un titre sacré à la couronne, et qui voit, après plusieurs siècles, les peuples se presser autour de sa statue, comme si, devant cette image révérée, devaient s'effacer toutes les douleurs et revivre toutes les gloires.

LA LOI INVISIBLE,

ODE,

Par M. le Marquis d'AGUILAR, l'un des quarante Mainteneurs,

Lue dans la Séance publique du 1.er Février 1829.

S'il n'était un aimant suprême
Qui rallie entr'eux les humains,
Tout s'écroulerait de lui-même ;
Nos jours flotteraient incertains :
Mais une secrète puissance,
Sans éclat et sans violence,
Agit sur notre liberté ;
Des lois c'est la force première,
C'est la véritable barrière
Qui contient la société.

Des intérêts les plus contraires
Elle arrête les mouvemens,
Elle resserre dans leurs sphères
Les esprits les plus divergens ;
Au milieu des places publiques,
Au sein des lares domestiques
Elle fait notre sûreté :
Sans cette céleste magie,
L'homme, du tigre d'Hyrcanie
Surpasserait la cruauté.

De l'Etna la fournaise ardente
S'appaise et cesse de s'ouvrir ;
Nous voyons la lave brûlante
S'arrêter et se refroidir :
Après les discordes civiles,
L'homme a besoin de jours tranquilles,
L'état recouvre son niveau,
Et la dévorante anarchie,
Dans son implacable furie,
Creuse elle-même son tombeau.

Aux lois que proclament les hommes
Doit-on ce miracle étonnant ?
Des insectes tels que nous sommes
Ont-ils un pouvoir aussi grand ?
Non, sans doute; notre parole
N'est qu'un bruit léger et frivole
Qui dans les airs s'évanouit ;
C'est d'en haut que lui vient la vie :
Alors, d'un pur esprit remplie,
La voix commande, on obéit.

Par delà les cieux et les mondes
Brille ce pouvoir souverain ;
De ces immensités profondes,
Il règne sur le genre humain.
Une loi puissante et sublime
Sous nos pas a fermé l'abîme
Que nos crimes avaient ouvert;
De cette loi qui nous fait vivre,
Jamais le texte, dans un livre,
A nos regards ne s'est offert.

Sur les débris d'un vaste empire,
Un autre empire est reconstruit;
Aux lois que l'homme peut détruire,
La loi des cieux toujours survit.
Des régions hyperborées,
Le peuple inonde ces contrées
Où régna le sang des Césars;
Des Romains, des Gaulois esclaves,
Sort enfin un peuple de braves
Qui des Francs suit les étendards.

Chaque couleur, chaque nuance
Disparaît à l'aide du temps;
Mais une divine influence
Confond seule ces élémens:
Ainsi l'on voit dans la nature
Et la chaleur et la froidure,
La mollesse et la dureté,
S'unir par un lien durable,
Et former un tout admirable,
Fondé sur leur diversité.

C'est cette loi toute-puissante
Qui des mondes forme l'accord,
Qui dit à la mer écumante:
Tu ne franchiras pas ce bord;
Sous son enveloppe grossière
Elle pénètre la matière,
Fixe sa forme et ses effets,
Et, comme une invisible flamme,
De notre esprit et de notre âme
Eclaire les instincts secrets.

Monde moral, monde sensible,
Tous deux marchent du même pas:
Aucun des deux n'est impassible;
Partout harmonie et combats.
L'ordre est la loi de ces deux mondes;
Mais si par les causes secondes
Le désordre s'est introduit,
Il est semblable aux jours d'orage,
Qui sèment partout le ravage,
Mais que bientôt le calme suit.

Un siècle est un point dans la vie
Du monde que nous habitons;
Mais notre course est plus finie,
Le siècle avance, et nous passons.
L'invisible et forte puissance
Ne borne pas son influence
A l'homme qu'un jour voit mourir:
Ce sont les peuples qu'elle embrasse,
Et ses effets sur cette masse
Se font plus vivement sentir.

Quand la trompette menaçante
Réveillera par ses éclats
Le monde frappé d'épouvante,
Et proclamera son trépas,
Le temps a fini sa carrière,
Il n'est plus de vie éphémère,
Il n'est plus rien qui soit mortel:
Plus de peuples, plus de royaumes,
Un nouveau sort attend les hommes,
Et ce destin est éternel.

Pourquoi donc de nos destinées
Ici-bas tourmenter le cours ?
Pourquoi consumer des années
Qui s'écoulent comme des jours ?
La voix qui tonne à la tribune
Fixera-t-elle la fortune ?
Commande-t-elle à l'avenir ?
Cette éloquence passagère
Ne peut un instant, sur la terre,
Que briller et s'évanouir.

Cet or, objet de notre envie ;
Ce pouvoir qui nous est si doux,
Se dissipent avec la vie :
Nous n'emportons rien avec nous ;
La plus célèbre renommée
N'est qu'une stérile fumée
Qui s'élève sur un tombeau :
Le favori de la victoire
Jouit-il encor de sa gloire
Quand de ses jours meurt le flambeau ?

Cessez donc, êtres misérables,
Qu'un seul jour voit naître et mourir,
Par des décrets irrévocables
De vouloir régler l'avenir ;
Le temps se rit de vos chimères :
La loi qui dirige les sphères,
Brave votre aveugle fierté ;
A l'œil mortel inaccessible,
Du haut de son trône invisible
Elle dicte sa volonté.

Vains agitateurs de la terre,
Par vos désirs ambitieux
Ne troublez plus notre atmosphère,
Et respectez la loi des cieux :
Des vents la troupe déchaînée,
Menace la flotte d'Enée,
Dans les flots ils vont l'engloutir;
Mais quand le calme les remplace,
Il ne reste pas plus de trace
De l'aquilon que du zéphir.

STANCES TRIOMPHALES

DES ROMANTIQUES,

SUR LA DÉFAITE DE RACINE ET DES CLASSIQUES;

Par M. le Marquis D'AGUILAR, l'un des quarante Mainteneurs de l'Académie des Jeux Floraux.

Toi, qu'on a cru de l'harmonie
Pendant long-temps le favori,
Toi, proclamé comme un génie,
Racine, ta langue a vieilli;
Cachant la force sous la grâce,
Tu dissimulais ton audace,
Nous nous plaisons à la montrer;
Nous assemblons avec emphase
Des mots, dans une même phrase
Étonnés de se rencontrer.

Timide, à des règles austères
Tu craignais de désobéir,
Nous avons rompu les barrières
Que tu n'osas jamais franchir;
Des leçons de la Germanie
Nourrissant notre poésie,
Bientôt notre vol indompté,
Méprisant la vile poussière,
Dans ce foyer de la lumière
Ira chercher la liberté.

Rival d'Homère et de Virgile,
Perrault, de Lamothe escorté,
Dépouilla le respect servile
Qu'on rendait à l'antiquité;
Ah! s'il eût connu les maximes
Et les découvertes sublimes
Que nous a revélé le Nord,
Renversant un culte profane,
L'immortel auteur de Peau-d'âne
Aurait été plus loin encor.

Il aurait imprégné sa verve
De nos romantiques couleurs;
Il aurait désarmé Minerve,
Chassé Phœbus et les neuf Sœurs;
D'Orphée il eût brisé la lyre,
Et dans son courageux délire,
Poète à la fois et chrétien,
Il eût arraché la ceinture,
Ce don qu'à la déesse impure
Avait fait jadis un païen.

Mais le Parnasse tient à peine
Sur ses antiques fondemens,
L'eau bourbeuse de l'Hippocrène
Ne peut plus tenter les passans;
Du Permesse l'onde tarie,
Se perd avec ignominie
Parmi le sable de ses bords,
Et Pégase, glacé par l'âge,
Ne pouvant se mettre en voyage,
Ne fait plus que ronger son mors.

Achevons ces Dieux fantastiques,
Long-temps par l'erreur adorés,
De nos nouvelles poétiques
Proclamons les dogmes sacrés;
Marmontel fut un peu prophète
Lorsque dans sa rage muette
Il osa dénigrer Boileau;
Des Germains il vit que l'audace,
Un jour, du disciple d'Horace
Viendrait renverser le tombeau.

Mercier, célèbre en Allemagne,
Plein d'un courage sans pareil,
Noblement se mit en campagne
Contre Racine et le Soleil;
Ce précurseur des romantiques
Eut aussi des nuits prophétiques,
Et par lui, de toute clarté,
S'il eût pu, la terre privée,
Toujours se serait abreuvée
D'une ineffable obscurité.

De l'aiguille amante du pôle
Il faut suivre le mouvement;
Obéissons à la boussole,
Et réglons-nous sur son aiman;
Vers les plages hyperborées
Voguons sur nos poupes dorées
A travers les flots inquiets,
Sur cet Océan du génie
Schlegel, Schiller et compagnie
Ne nous égareront jamais.

Sur-tout gardons-nous bien de croire
A ces maussades unités
Dont on déterra le grimoire
Dans des siècles à tort vantés,
A nos spectateurs romanesques
Ouvrons dans nos drames tudesques
Les plus lointaines régions,
Assis au parterre, qu'importe
Qu'en un clin d'œil on nous transporte
De l'Hécla jusqu'aux Patagons?

Vils adorateurs d'Athalie,
De Phèdre et de Britannicus,
Osez abjurer le génie
De vos maîtres qui ne sont plus:
Leurs noms dont on vanta la gloire,
Désormais rayés de l'histoire,
Ont perdu toute leur splendeur,
Et sur leur colosse fragile
Notre renommée immobile
Les écrase de sa grandeur.

ÉLOGE

DE CLÉMENCE ISAURE;

Prononcé en Séance publique, le 3 Mai 1829,

Par M. Florentin DUCOS, Maître ès Jeux Floraux, Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse.

Messieurs,

Il est digne de la solennité de vos fêtes, et de la célébrité de vos jeux, le tribut de reconnaissance et d'amour que vous payez tous les ans à l'illustre restauratrice du Collége de la *Gaie science*. Le nom de Clémence Isaure, qui retentit à l'ouverture de la lice poétique, doit aussi être proclamé dans cette enceinte, où vous distribuez aux vainqueurs ces fleurs brillantes, dont sa munificence a augmenté le nombre et l'éclat. Vous avez bien voulu cette année confier son éloge à celui qui, quatre fois honoré de vos suffrages, leur doit la flatteuse prérogative de siéger au milieu de vous. Il a dû, par déférence pour un choix qui l'honore, accepter une mission dont il ne s'est point dissimulé le fardeau; car, Messieurs, après tant de voix éloquentes qui, depuis plus de trois siècles, publient, sous les voûtes

de notre Capitole, la gloire de CLÉMENCE ISAURE; que pourra dire aujourd'hui son faible panégyriste, et quel fleuron pourrait-il ajouter à sa couronne immortelle? Parlera-t-il de ses bienfaits, de ses vertus, de sa haute influence sur son siècle? tout a été dit, et bien mieux qu'il ne lui est donné de l'exprimer. Embrassant un horizon plus vaste, voudra-t-il faire réfléchir l'éclat de son héroïne sur tout son sexe? il reconnaîtra bientôt qu'il a été devancé dans ce champ fécond par un Mainteneur qui a tout moissonné. Où qu'il veuille porter ses pas, il trouvera les empreintes profondes de ceux qui l'ont précédé : heureux si, en jetant ses regards autour de lui, il peut découvrir un sentier qui ait échappé à l'exacte investigation de ses habiles prédécesseurs!

Mais, en présence de ces fleurs, dont la conquête fut l'objet de mes vœux les plus chers, comment ne pas me rappeler les vives impressions dont mon âme fut assaillie, et lorsque, admis à vos concours, j'attendais avec trouble vos décisions imposantes; et lorsque, assuré du succès, et osant à peine y croire, je venais au milieu de vous en recevoir le glorieux témoignage. Mon âme les éprouve encore ces émotions rapides et violentes, ces espérances mêlées de craintes, ces incertitudes de l'esprit quelquefois plus pénibles que les revers; ce découragement qui vient nous saisir à la veille du triomphe, et enfin cette ivresse qui l'accompagne, cette ivresse qu'il est donné de sentir, mais qu'il n'est pas donné d'exprimer. Qu'il me soit donc permis, Messieurs, de vous entretenir quelques instans de l'amour de la gloire, de ce sentiment qui fait battre tout cœur

généreux, qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et lui révèle l'excellence de sa nature et la grandeur de ses destinées.

En célébrant l'amour de la gloire, je crois, ILLUSTRE CLÉMENCE, payer un tribut cher à votre cœur; car la gloire fut votre idole, son amour fut le guide de vos nobles actions, et vous avez voulu par vos bienfaits en perpétuer le culte au sein de votre patrie.

L'homme, sortant du sommeil de l'enfance, jette les yeux autour de lui : il interroge la nature et la société; plus tard, il s'interroge lui-même. A cet âge, où ses organes encor tendres reçoivent des impressions si vives, pour lui tout est prodige et enchantement. Sous un beau ciel, le spectacle de la nature le ravit. Cet air bienfaisant qu'il respire, ce magnifique azur qui brille sans tache sur sa tête; autour de lui, la riante verdure des prairies, la verdure plus sombre des forêts, le mouvement des fleuves et des torrens, les merveilles de la végétation, la forme élégante et la riche parure des fleurs, leurs suaves parfums, tout lui fait éprouver une joie d'autant plus vive qu'elle est innocente, et qu'aucune prévoyance de l'avenir ne vient encore la troubler. Mais qu'à ces scènes riantes succèdent des scènes terribles, que la nature se montre dans sa colère, que les rapides ouragans rugissent autour de lui, qu'une profonde nuit, sillonnée par d'affreux éclairs, lui dérobe la vue du ciel, que les éclats de la foudre frappent son oreille timide; bientôt le plaisir fait place à la crainte, et au sentiment d'un bonheur qui lui semblait inaltérable, succède le triste sentiment de sa faiblesse.

Cette première découverte lui ravit la première des illusions, la pleine sécurité, la douce confiance dans le présent, et l'incurie de l'avenir. Le sentiment de sa faiblesse, l'instinct de sa conservation font éprouver à l'homme le besoin d'un appui. Son intelligence lui révèle que la force naît de l'union; il est donc amené par une pente irrésistible à se rapprocher de ses semblables, et c'est ainsi que la société se perpétue.

Entré dans cette sphère nouvelle, il voit tout changer autour de lui. La nature a fait place à l'homme; ce n'est plus la main du Créateur, c'est la main de la créature qu'il retrouve dans tout ce qui s'offre à ses regards. Aux prodiges de ce monde matériel, si fécond en magnifiques spectacles, succèdent les œuvres de l'intelligence, les prodiges des arts, premier charme de la vie; et s'il reconnaît encore la nature, ce n'est que dans une savante imitation qui sait embellir son modèle. Il entend avec ravissement cette harmonie qui est la poésie des sens, comme la poésie, à son tour, est la musique de l'âme; les beaux vers peignent à son oreille par des sons, et la peinture parle à ses yeux par l'éloquente combinaison des couleurs. Ici, le marbre et l'airain s'alongent en colonne, ou s'animent sous le ciseau de Pygmalion; partout, à la voix du génie, les grandes actions, les dieux, les héros se reproduisent en foule : la nature s'incline devant le sceptre des arts; l'Olympe est descendu sur la terre.

Aux merveilles de l'imagination se joignent les efforts sublimes de la pensée. L'homme ne s'est pas contenté d'interroger la nature, et de lui arracher

ses secrets. Peu content de s'étudier lui-même, forcé de s'arrêter devant le phénomène de la vie, devant le miracle de la pensée, il a parcouru, à travers mille dangers, ce globe qu'il habite; et, comme s'il trouvait sa prison trop étroite, il s'est élancé jusqu'aux limites de l'infini; il a compté les œuvres de la création; il a calculé les masses, les distances, il a tracé la marche de ces corps lumineux qui peuplent l'immensité : faible atome, mais souverain par l'intelligence, il a fait entrer l'univers dans sa pensée.

Tel est le tableau qui s'offre aux yeux de l'homme entrant dans la société. A l'aspect de tant de prodiges, il s'interroge à son tour. Que fera-t-il? Immobile dans ce mouvement général, doit-il se réduire au rôle de simple spectateur? Lui suffira-t-il de contempler les progrès de la science, de goûter le charme des beaux arts? Et lorsque tout proclame autour de lui la gloire de ces mortels généreux qui en ont enfanté les chefs-d'œuvre, ne pourra-t-il pas à son tour, saisir la lyre ou le pinceau, aspirer aux honneurs de la renommée, et léguer un nom à la postérité?

La postérité!.... Ce mot a frappé son oreille : c'en est fait; l'étincelle électrique a parcouru tout son corps; le feu sacré s'allume dans son âme pour la dévorer. Une nouvelle existence lui est révélée, existence toute morale; il ne vit plus en lui; il ne vit que dans l'opinion de ses semblables. Son génie l'entraîne; Homère et Virgile ont reçu ses premiers hommages; jaloux de reproduire une partie du charme qui l'a subjugué, il cède au besoin de tra-

duire les impressions de son âme dans un langage harmonieux que sa sublimité a fait appeler la langue des dieux.

Mais tandis qu'il cherche la solitude, et qu'il se rapproche de la nature pour lui demander des inspirations, un spectacle inattendu frappe ses regards. Au sein d'une cité depuis long-temps célèbre par son amour pour les arts, une foule nombreuse se précipite. Un cortége imposant se dirige vers un temple. Là, sur l'autel du vrai Dieu, brillent des fleurs d'or et d'argent que la parole sainte a consacrées; ces fleurs sont portés dans un autre Capitole, dans ce Panthéon Toulousain qui s'enorgueillit de donner un asile à toutes les illustrations de la patrie. Là, sous les yeux de ces grands hommes qui semblent applaudir à des triomphes si doux, sous les yeux de la beauté si digne de présider à nos fêtes, le vainqueur dont le nom est proclamé avec transport, reçoit une couronne que la cupidité ne saurait lui envier, et des fleurs deviennent la récompense du génie.

A ce spectacle qui fait battre son cœur, le jeune poète, ému jusqu'aux larmes, demande quelle est cette fête; pourquoi ce concours de citoyens; quels sont ces prix; quelle main libérale les a institués? et c'est avec une surprise mêlée du plus vif enthousiasme qu'il écoute un récit qui serait la plus poétique des fictions, s'il ne retraçait pas la plus aimable des réalités.

« Cette fête que vous voyez s'appelle la Fête des » Fleurs; ces couronnes que les poètes et les ora- » teurs viennent se disputer dans la lice ouverte au

» génie, sont le touchant emblème de la saison qui
» les voit éclore; c'est la main d'une femme qui les
» distribue.

» Le flambeau des arts avait brillé dans le Midi
» des Gaules, et déjà depuis bien long-temps Toulouse avait été saluée du nom de Cité Palladienne. Mais à des jours de lumière succédèrent
» de profondes ténèbres; l'ignorance et la barbarie
» obtinrent de funestes triomphes; une épaisse
» nuit allait envelopper la terre. Cependant des
» mortels généreux recueillirent quelques étincelles
» du feu sacré; tandis que la barbarie régnait presque en tous lieux, la cité de Pallas vit se former
» dans son sein le Collége du *Gai savoir*, et décerner
» au troubadour vainqueur *la Joie de la Violette.*
» Qui dira l'éclat de ces antiques fêtes, la renommée
» et la gloire de ces mainteneurs des *loys d'amors*,
» à qui les Rois, au milieu de leurs jeux, envoyaient des ambassades solennelles, pour leur
» demander un code poétique? Qu'est devenu ce
» jardin des troubadours, et cet ormeau sacré qui
» les vit tant de fois se réunir sous son ombrage?
» Hélas! les ravages du temps n'ont rien respecté.
» Que dis-je? les fureurs de la guerre, dévastant nos
» belles contrées, avaient dispersé le troupeau fidèle;
» les fleurs d'or ne couronnaient plus la lyre muette;
» et les honneurs de la violette semblaient abolis
» sans retour.

» Une femme, ou plutôt un ange, est alors envoyé
» par le ciel pour réparer tant de malheurs. Sa naissance est illustre, mais la noblesse de son origine
» cède encore à la noblesse de ses sentimens. L'amour

» de la gloire fait palpiter son cœur ; elle lui doit » les plus belles inspirations, les nobles actions de » sa vie, et ses droits à l'immortalité. Ornée des » dons de la nature, elle se voue au culte austère de » la pudeur; comblée des dons de la fortune, elle » n'a de trésors que pour enrichir sa patrie et pro- » diguer les bienfaits autour d'elle. Elle a senti le » charme de la poésie ; quelquefois sa main timide » erre sur un luth harmonieux ; elle chante sa patrie; » elle fait des vœux pour la gloire de Toulouse ; » jalouse de laisser un nom immortel, elle redoute » pour sa mémoire l'oubli d'une ingrate postérité. Sa » voix rassemble les troubadours dispersés, et, pour » éterniser les honneurs du souci et de la violette, » sa main libérale lègue chaque année au vainqueur » le noble prix de ses chants.

» Les voilà ces fleurs poétiques que Clémence » Isaure nous a rendues ! C'est dans le plus beau mois » de l'année, lorsque le ciel et la terre se parent d'un » nouvel éclat, lorsque les champs reprennent leurs » couleurs, leurs parfums, leur harmonie, au milieu » des pompes de la religion et de la nature, que la » main de notre bienfaitrice les distribue, et con- » sacre tout à la fois la triple alliance et le triple » culte de la religion, de la poésie et de la beauté. » Ainsi se perpétuent parmi nous les bienfaits d'une » institution que la Grèce dans ses beaux jours eût » enviée à notre patrie. »

A ces mots le jeune poète ne peut contenir ses transports ; il sent se rallumer en lui cette douce flamme que l'amour des arts alimente, mais qu'un sentiment nouveau a rendue plus vive ; l'enthou-

siasme du cœur se mêle à celui de l'imagination; la gloire et la beauté se disputent son âme, et ses accens, inspirés par cette double influence, seront désormais consacrés à célébrer leur empire.

C'est ainsi, Messieurs, que par de douces récompenses qui empruntent tant d'éclat de vos jeux, vous savez entretenir dans les esprits cette noble émulation, germe fécond des talens et des vertus. La renommée de vos concours a rempli toute la France; les noms célèbres sont inscrits dans vos annales; de tous les points de ce vaste empire les poètes accourent dans la lice pour se disputer vos couronnes; et plus d'une fois vous avez eu le bonheur de signaler des talens naissans, qui plus tard ont fait l'orgueil de notre patrie, et conquis les suffrages du monde littéraire.

Mais si l'amour de la gloire inspire les veilles du poète, il soutient le savant dans ses longues études, le voyageur dans ses courses pénibles, le guerrier dans ses périlleuses entreprises. L'amour de la gloire est le ressort général de tout ce qui est grand. C'est l'amour de la gloire qui précipitait Alexandre dans ses expéditions lointaines; il abaissait la cime glacée des Alpes sous les pas d'Annibal; il allumait à la tribune les foudres de Démosthènes et de Cicéron; il étouffait le cri de la nature dans l'âme de Brutus; il lançait Christophe Colomb à travers des mers inconnues, à la poursuite d'un monde nouveau; il attachait au mât d'un vaisseau ce Vernet qui se mêlait à la tempête pour mieux en saisir les traits et en retracer l'image; il dirigeait les pas du plus illustre de vos maîtres, au milieu des vastes solitudes

de l'Amérique, dans les sables de la Syrie et de l'Egypte, sur les ruines de Sparte et de Carthage. C'est à ce sentiment sublime que sont dûs les trophées de notre France nouvelle; par lui nos jeunes guerriers ont marché triomphans, des feux du tropique aux glaces du pôle, arborant le drapeau français dans toutes les capitales, au sommet des antiques pyramides, et sur les tours ignorées du Kremlin.

Le grand homme a toujours sous les yeux le jugement de la postérité. Mais l'amour de la gloire ne doit pas être une soif aveugle de renommée. Trop souvent la fureur de se distinguer tourmenta des esprits inquiets; elle fut la source de grandes catastrophes : c'est ainsi qu'Erostrate crut immortaliser son nom en brûlant le temple d'Ephèse, et il n'immortalisa que son crime. Avant lui, Xercès avait fait percer une montagne et fouetter la mer rebelle : insensé, qui voulait soumettre les élémens à son pouvoir; croyant que le nombre pouvait accabler le courage, il avait rêvé l'asservissement de cette Grèce, alors si fière et si libre; il l'avait inondée de ses soldats; mais les Thermopyles, Marathon et Salamine brisèrent l'épée du roi des rois, et il ne retira de son gigantesque projet, que la honte de l'avoir entrepris.

La gloire refuse son éclat aux entreprises bizarres ou coupables; aussi elle ne s'attache pas toujours aux succès; bien souvent elle est la compagne fidèle des revers. Il est des triomphes injustes, il est, des palmes criminelles que le sage voue à l'opprobre, que la postérité poursuit de son indignation. Il est au contraire, des revers plein de gloire qui, après

plusieurs siècles, font battre encore les cœurs généreux dont ils excitent l'envie. Et qui n'eût pas préféré mourir avec Bayard, que triompher avec Bourbon? Quel Français eût refusé sa poitrine aux baïonnettes qui percèrent d'Assas? Quel Français eût hésité de descendre avec le Vengeur dans les gouffres de l'Océan en poussant le cri de l'héroïsme? Le vainqueur éblouit facilement les yeux de la multitude; bien souvent le vaincu me plaît davantage. Le grand homme n'est pas toujours heureux : inconstante dans ses faveurs, quelquefois la fortune le trahit; mais, s'il n'est pas le maître de ses succès, il est toujours le maître de sa gloire. Socrate fut condamné à boire la ciguë; plus tard on éleva des statues à sa mémoire.

Point de gloire sans la vertu. Quand la foule se prosterne devant l'idole du jour, et l'enivre de ses adorations, le vrai sage sait lui refuser son encens. La fortune seule n'obtient pas ses hommages; cette aveugle fortune nous fait si souvent rougir de ses caprices! Le sage sait mieux placer son estime. Point de gloire sans la vertu, et point de gloire sans effort pour la mériter. Mais ses palmes ne croissent pas seulement sur les trônes et dans les champs de bataille; elles fleurissent pour toutes les conditions, dans tous les lieux, sous le chaume de l'indigent, sur le siége du magistrat, dans les sables du désert, jusque sous les glaces du pôle. Saussure sut les cueillir au sommet escarpé des Alpes; Caillé, dans les remparts mystérieux et terribles de Tombouctou; Franklin et Parry dans ces déserts de glace et de neige qu'ils ont si miraculeusement traversés; Goffin dans les gouffres

dont il arrachait une foule de victimes, et dont il ne voulut sortir que le dernier.

Les palmes de la gloire fleurissent encore pour l'avocat, soit que dans les luttes du barreau, sa voix éloquente assure le triomphe de l'opprimé, soit que dans l'ombre du cabinet il exerce par ses sages conseils une sorte de magistrature. Les travaux du jurisconsulte, qui semblent obscurs parce qu'ils sont modestes, ont cependant conquis plus d'une fois les hommages de la postérité. Elle a traversé la nuit des temps, la renommée de ces Jurisconsultes Romains, dont l'autorité préside souvent encore aux décisions de nos tribunaux. L'histoire a conservé le souvenir de leurs longues études, de leurs immenses travaux, et des grandes vertus qui illustrèrent leur carrière ; elle se plaît à redire que Papinien préfera l'honneur à la vie, et qu'il présenta sa tête à Caracalla, lorsque ce tyran osa lui demander l'apologie d'un grand crime.

Les palmes de la gloire fleurissent sous le dais du magistrat : c'est là sur-tout qu'elles brillent d'un éclat pur et incorruptible. Ce n'est pas seulement dans les jours de trouble et de tourmente politique, que le magistrat fait éclater sa vertu ; dans ces jours de discorde, où les Harlay, les Molé, offraient leurs mains aux fers des factieux, leur poitrine aux poignards de la révolte. Sans doute il est des occasions solennelles où le magistrat doit savoir mourir sur son siége, comme le soldat à son poste, comme les Sénateurs Romains sur leurs chaises curules. Mais la vertu du magistrat est d'une pratique bien plus longue et plus difficile. Le guerrier qui a terminé

une glorieuse campagne, peut se reposer à l'ombre de ses lauriers; le poète qui a publié un brillant ouvrage, le savant qui a enrichi la société par une utile découverte, le citoyen qui a triomphé d'une épreuve difficile, peuvent attendre dans leurs foyers cette estime publique, qui est la plus douce des récompenses; mais la vertu du magistrat ne s'exerce pas dans un temps donné: elle est de tous les jours; sa carrière ne finit ordinairement qu'avec sa vie.

Aussi la reconnaissance publique s'empresse de récompenser les éminens services que le magistrat rend à la société. Les hommages de toutes les classes viennent payer avec usure les longues privations qu'il s'est imposées; les Muses lui ouvrent leur sanctuaire, et sa présence dans vos concours, nouvelle garantie de la justice de vos arrêts, atteste hautement, Messieurs, que la palme a été décernée au plus digne.

Qu'elle est belle, qu'elle est imposante cette alliance des lettres et de la magistrature! Ah! si l'ombre d'Isaure planait dans cette enceinte, s'il lui était donné d'assister à vos fêtes, combien elle tressaillerait de joie en voyant siéger, parmi les doctes Mainteneurs du *Gai savoir,* tous ces enfans, qu'une heureuse adoption a successivement fait entrer dans sa famille.

Mais où vais-je, Messieurs, entraîné par mes sentimens? et votre modestie, qui m'impose silence, ne m'avertit-elle pas qu'à l'éloge de votre auguste bienfaitrice j'allais substituer celui de ses enfans? Aussibien je serais encore dans mon sujet: n'est-ce pas toujours louer Clémence Isaure que de louer sa fa-

mille? Mais je me hâte d'y rentrer. Oui, Messieurs, ne parlons que de CLÉMENCE ISAURE ; exaltons sa gloire; publions ses bienfaits; couronnons sa statue de fleurs; proclamons son nom immortel; qu'elle vive à jamais, et dans nos cœurs, et dans le souvenir des hommes; qu'elle jouisse de cette immortalité qu'elle a si bien méritée, et qu'elle craignait de ne pas obtenir !

Payons aussi un tribut de reconnaissance à notre auguste Protecteur, à ce Prince, digne successeur de tant de Rois qui ont fait la gloire et le bonheur de la France; à ce Prince qui n'a pas oublié que le plus grand de ses aïeux, en même temps qu'il élevait de si brillans trophées à notre gloire militaire, qu'il châtiait l'insolence barbaresque, qu'il ajoutait par ses traités des provinces à la France, ne dédaignait pas de relever l'autel des beaux arts, et d'ériger en académie le Collége du *Gaï savoir*. Oui, Messieurs, la postérité dira que Charles X a marché d'un pas ferme sur les traces du Roi législateur, qu'il a consacré le bienfait de la Charte, consolidé nos institutions, propagé les lumières dans nos provinces, rendu à la pensée toute sa dignité; et tandis que, sous ses auspices, une colonie de savans va expliquer dans l'empire des Pharaons les sublimes énigmes de l'antique Egypte, et cueillir les douces palmes de la science pour les mêler aux palmes brillantes de Navarrin, une armée est descendue à sa voix sur la terre classique qui fut le berceau des beaux arts. La Grèce, objet de tant de vœux et de tant d'alarmes, la Grèce, affranchie enfin du joug de la barbarie, est rendue à la liberté; elle renaît de sa cendre : nous

verrons se relever ces murs fameux qu'illustrèrent le pinceau d'Appelles, le ciseau de Phidias, l'éloquence de Démosthènes et de Platon, les merveilles dramatiques d'Euripide et de Sophocle; et, sur le sol de l'Hellénie, toutes les voix n'en formeront qu'une pour proclamer la gloire de son auguste libérateur.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS;

Lu en Séance publique du 3 Mai 1829,

Par M. le Baron DE MALARET, Secrétaire perpétuel.

MESSIEURS,

Les travaux historiques ont acquis de nos jours une importance qui n'était aperçue autrefois que par un petit nombre d'esprits supérieurs. Il ne suffit plus maintenant de raconter les faits avec exactitude, d'interroger les ruines, pour découvrir la vérité au milieu des récits souvent contradictoires des auteurs contemporains, et de détruire, à l'aide d'une critique sevère, les erreurs depuis long-temps accréditées. Un champ plus vaste est ouvert aujourd'hui aux savans qui consacrent leurs veilles à retracer les événemens des siècles écoulés. Les limites qui séparaient la philosophie de l'histoire, se sont abaissées. Si Bossuet, Montesquieu, offrirent les premiers modèles de ces

considérations élevées, déduites du tableau du passé, ce fut l'œuvre du génie; personne, avant eux, n'avait ramené les faits historiques à l'unité d'une haute pensée; personne n'avait découvert comme eux, dans l'élévation et la chute des empires, le sujet inépuisable des méditations qui servent à former les hommes d'état et les grands citoyens.

Ces nobles exemples devaient trouver des imitateurs, sur-tout à l'époque actuelle, si remarquable par les progrès de l'intelligence et le goût des études sérieuses. La philosophie a fait depuis peu une alliance indissoluble avec l'histoire; et tandis que d'habiles professeurs démontrent avec autant de profondeur que de sagesse, les rapports qui les unissent, les écrivains les plus recommandables dirigent spécialement leurs travaux vers ces temps si peu connus, si mal appréciés, où l'Europe ébranlée jusques dans ses fondemens par la chute du colosse romain, travaillait, au milieu des plus terribles bouleversemens, à reconstruire sur de nouvelles bases l'édifice social. Il est beau de considérer l'intelligence humaine opprimée par de grandes catastrophes, réagissant avec une admirable persévérance pour conquérir son empire; la puissance du glaive foulant aux pieds tous les droits pour en créer de nouveaux; les peuples se précipitant les uns sur les autres, et confondant bientôt leur langage et leurs mœurs; la féodalité, née de la faiblesse et de l'usurpation, créant au sein du despotisme, l'honneur et la courtoisie, comme pour dédommager l'humanité du long interrègne de la civilisation; l'autorité royale, si souvent placée sur le penchant des abîmes, repre-

nant peu à peu son ascendant et sa force, et s'avançant majestueusement vers des temps plus prospères: quelle source feconde de méditations et de recherches ! Le moyen âge, si dédaigneusement appelé le temps de l'ignorance et de la barbarie, est maintenant traité avec plus de justice. Depuis que la philosophie éclaire de son flambeau cette époque mémorable, un intérêt général s'est répandu sur cette longue lutte qui a rajeuni la société européenne, et renouvelé ses institutions.

L'Académie, formée au sein du moyen âge, devait plus que toute autre seconder cette impulsion. Aussi vous le savez, Messieurs, depuis quatre ans elle proposait, pour sujet de prix, l'éloge *de Blanche de Castille*, mère de saint Louis, qui contribua si puissamment à préparer les beaux jours de la monarchie française. Cette persévérance inusitée a obtenu tout le succès que nous pouvions espérer. Nous éprouvons la plus vive satisfaction à vous annoncer qu'un jeune orateur s'est présenté cette année, pour la première fois, dans la lice, et qu'il a remporté une victoire complète sur ses nombreux rivaux. Les vœux de l'Académie sont donc accomplis. L'illustre Régente aïeule de nos Rois est dignement célébrée; un monument littéraire digne d'elle s'élève enfin dans cette cité, depuis si long-temps accoutumée à révérer ses souverains et à les chérir.

Le triomphe de M. *Guilhaud de Lavergne* est d'autant plus honorable, que plusieurs de ses adversaires, déjà accoutumés aux luttes académiques, avaient été remarqués dans les concours précédens, et qu'ils ont donné dans celui-ci de nouvelles preu-

ves de talent. Mais il est juste de reconnaître que le jeune lauréat qui va recevoir devant vous la double palme promise au vainqueur, n'a pas laissé l'Académie un moment indécise sur le rang qu'elle devait lui assigner; son Discours réunit au mérite d'un style clair, harmonieux, correct, des connaissances historiques étendues, des vues neuves et profondes, des peintures de moeurs d'une vérité parfaite : les difficultés inhérentes au sujet ont été surmontées avec habileté. L'auteur a su tracer d'une main sûre, en observant toutes les convenances, le tableau fidèle des obstacles de tout genre que le génie de Blanche eut à vaincre pour faire rentrer l'autorité royale dans tous ses droits.

Je n'entreprendrai pas, Messieurs, de tracer l'analyse du plan suivi par M. de Lavergne; ce serait anticiper sur le plaisir que vous causera la lecture de son ouvrage. Il me suffira de vous dire qu'il a considéré l'éloge de l'auguste Régente, dans ses rapports avec la situation politique et morale de l'Europe. Il la représente résistant aux usurpations de la féodalité, et aux injustes prétentions de la cour de Rome. Cette manière large d'envisager son sujet, lui a fourni des rapprochemens heureux, des portraits animés, et des aperçus philosophiques d'un grand intérêt.

Onze concurrens s'étaient présentés pour disputer le prix au vainqueur. Sur ce nombre, l'Académie n'en a distingué que deux, dont le talent et la persévérance méritent des éloges. Le plan du premier Discours, qui porte pour épigraphe : *Respectée au dehors, de son peuple bénie, etc.*, est bien conçu;

l'ordonnance en est bonne; les événemens sont fidèlement rapportés; l'auteur a voulu lui donner une forme dramatique; le style sententieux et concis de Tacite paraît avoir été le modèle qu'il s'est proposé. Si cet ouvrage laisse beaucoup à désirer sous plusieurs rapports, l'Académie se plaît néanmoins à rendre justice au talent de l'auteur et à son érudition.

Le second Discours, dont M. *Granier*, étudiant en droit, s'est déclaré l'auteur, a pour objet de représenter la Reine Blanche délivrant la monarchie des despotismes militaire et féodal qui lui avaient porté de terribles atteintes sous Childéric III et sous Louis V. De savantes recherches, des détails intéressans rendent ce discours recommandable. Le style, qui ne manque ni de force ni de noblesse, n'a pas toujours la clarté nécessaire pour que la pensée de l'auteur soit facilement saisie; on pourrait lui reprocher des digressions trop fréquentes, qui annonçent sans doute des connaissances historiques variées, mais dont quelques-unes sont étrangères au sujet.

Les trois Discours dont je viens de vous entretenir, Messieurs, sont les seuls qui soient montés au bureau général. Dans le nombre de ceux qui n'ont pas obtenu ce succès préliminaire, l'Académie en a remarqué quelques-uns, qui annoncent l'habitude de méditer et d'écrire; notamment celui qui commence par ces mots: *Seule au milieu de toutes les nations*. Si la seconde partie de ce Discours eût valu la première, remarquable par des pensées très-justes, revêtues d'une grande facilité d'expression; il aurait obtenu une mention honorable; mais l'auteur ne s'est pas soutenu jusqu'à la fin de sa course; il paraît

que les forces lui ont manqué, et cette chute prématurée l'a mis hors de combat.

Si le concours de cette année présente le résultat le plus satisfaisant pour la prose, la poésie a aussi de brillans succès à vous offrir. Les concurrens se sont présentés en foule selon l'usage. Ils sont accourus non-seulement de plusieurs points de la France, mais encore des Royaumes voisins, et même des Colonies, pour célébrer la fête du 3 mai. Ainsi, sous le ciel brûlant des tropiques, les fleurs d'Isaure excitent l'ambition des poètes, comme sous le climat plus doux de notre belle patrie.

Sur quarante-six Odes admises au concours, quatre seulement sont parvenues au bureau général. Il est vrai que dans le nombre de celles qui ont échoué, il y en a beaucoup qui n'ont de lyrique que le titre. La lecture de ces malheureuses compositions est une calamité que l'Académie doit subir chaque année; elle en est dédommagée par d'autres qui, malgré leurs imperfections, promettent à leurs auteurs de meilleurs succès pour l'avenir. Cette classe de concurrens excite vivement notre sollicitude, puisque c'est sur elle que se fondent nos espérances. C'est pour nous un devoir de suivre les jeunes poètes dans leurs tentatives, de les encourager, d'être attentifs à leurs progrès, et notre but est rempli, lorsque nous les voyons reparaître dans l'arêne avec des armes mieux trempées, disputer sérieusement la victoire, et mériter enfin nos couronnes.

Les Odes qui concouraient pour le prix, ont pour titre : *l'Héroïsme français*, *les Merveilles de la création*, *la Fête-Dieu* et *le jeune Poète*.

La dernière, qui est du genre didactique, est de M. Viancin, de Besançon. Elle annonce du talent et d'excellentes intentions ; mais elle n'est pas exempte de fautes. Le rhythme n'est pas bien choisi, le sujet n'est pas neuf; aussi, malgré les beautés qu'elle renferme, elle n'a pu résister à l'examen du bureau général.

L'Ode intitulée *la Fête-Dieu*, de M. Roulland, de Paris, a éprouvé le même sort après une longue discussion. Le sujet n'a pas, plus que celui de l'Ode précédente, le mérite de la nouveauté. Tout le monde connaît la description de la Fête-Dieu, par Delille. M. Roulland se place quelquefois à côté de son modèle par des strophes charmantes, par des détails d'une fraîcheur admirable. A côté de ces beautés, se trouvent de graves défauts, de grandes négligences et des longueurs. Cette pièce nous laisse entrevoir comme très-prochaine, l'époque où l'auteur obtiendra des succès dans nos concours.

M. Amédée Pommier, de Paris, couronné deux fois, est auteur d'une Ode *sur les Merveilles de la création*, sujet inépuisable de beautés lyriques. Cette pièce est un bel hymne en l'honneur de la divinité. Les merveilles de la nature, soit que nous considérions les astres qui se balancent sur nos têtes, soit que nos regards se portent vers les plus petits objets, sont décrites avec un art et une vérité très-remarquables. Les vers en sont bien faits; il y a de très-belles strophes. Un athlète bien exercé pouvait seul ravir la couronne à M. Pommier. Pour l'honneur de nos jeux, il s'en est présenté un qui, plusieurs fois aussi, avait obtenu nos couronnes. Le

combat a été opiniâtre, la victoire est restée long-temps indécise; enfin M. Bignan, auteur de *l'Héroïsme français*, a conquis l'amaranthe si vivement disputée.

Son Ode a pour objet de retracer la gloire militaire des français, à toutes les époques de notre histoire. Dans un tournoi, en présence de François I.er et d'Henri VIII, la France et l'Angleterre se disputent la palme des hauts faits. Après qu'un anglais a célébré la gloire de sa patrie, un troubadour chante les exploits des héros français. Cédant à une inspiration prophétique, il désigne les guerriers qui doivent un jour illustrer la France. Cette énumération d'actions héroïques, est faite avec beaucoup de verve et de talent. Le rhythme qui change plusieurs fois est toujours heureux. Je ne vous parlerai pas, Messieurs, du choix du sujet; on est toujours certain de plaire à des Français, en retraçant les vertus militaires de leurs aïeux et celle de leurs contemporains. L'exécution laisse bien peu à désirer; les beaux vers, les belles pensées, abondent dans cette Ode qui aurait remporté le prix de l'année, sans quelques imperfections qui ont déterminé l'Académie à lui décerner seulement l'Amaranthe réservée. L'ouvrage de M. Pommier a paru moins lyrique; il appartient tout à fait au genre descriptif, et se rapproche du Poëme *des Astres* du même auteur, qui obtint le prix l'année dernière. Une grave omission a été signalée. L'homme n'aurait pas dû être oublié dans une Ode sur les Merveilles de la création. Tels sont, Messieurs, les principaux motifs qui ont fait pencher la balance en faveur de *l'Héroïsme français*.

M. Pommier devait néanmoins recevoir un témoignage de la satisfaction de l'Académie. Elle lui a décerné un Souci réservé. Le souvenir de la victoire qu'il a remportée il y a deux ans sur le même adversaire qui lui est aujourd'hui préféré, le dédommagera aussi de l'échec qu'il éprouve.

M. Faustin Hélie, de Paris, a présenté deux Odes qui confirment les espérances qu'il avait données à l'époque du dernier concours. Toutes deux annoncent un véritable talent. Elles ont pour titre *les Gracches*, et *la Tempête*. Je citerai quelques strophes de la dernière, pour justifier l'opinion que je viens d'énoncer. Le poète signale un vaisseau livré aux fureurs de l'Océan.

Voyez-vous le point qui surnage
Aux bords de l'horizon lointain,
Semblable à l'ombre d'un nuage,
Au vol lourd de l'oiseau marin ?
Tantôt il plonge dans les ondes,
Disparaît dans les eaux profondes,
Et va toucher au lit des mers;
Tantôt la tempête sifflante,
Au dos de la vague écumante,
Le montrait au milieu des airs.

On voyait ses voiles rebelles
Se pencher jusqu'au sein des flots,
Comme l'alcyon dont les ailes
Effleurent lentement les eaux.
Parfois une pâle lumière,
A travers l'humide carrière
Brillait et s'effaçait soudain,

Et les ailes de la tempête
Portaient à la rive muette
La voix plaintive de l'airain.

Mais les échos de ces rivages
Renvoyaient les cris des écueils.
Les gouffres, peuplés de naufrages,
Entr'ouvraient leurs vastes cercueils :
Aux vents la nef résiste à peine ;
Chaque flot la pousse et l'amène
Captive au sein des rocs déserts ;
Et des brisans la large crête,
Immobiles dans la tempête,
Menace ses flancs entr'ouverts.

Les Poëmes n'ont pas obtenu cette année de grands succès. Un de ceux qui ont fixé l'attention de l'Académie, a pour titre *les Fleurs,* et pour auteur M. Saint-Valry. Cet ouvrage, dont plusieurs fragmens sont insérés dans le Recueil, est un éloge complet des fleurs. Leur utilité, leurs agrémens sont décrits avec une fidélité parfaite. Il y a des vers heureux, des pensées gracieuses, de jolis détails ; mais cet ouvrage n'excite pas un intérêt bien vif ; il est long, et n'est pas exempt de négligences. L'auteur semble en convenir lui-même, lorsque, s'adressant à ses vers, il leur dit :

Présentez-vous sans art, comme vous êtes nés,
Et peut-être au triomphe êtes-vous destinés.

M. Saint-Valry doutait lui-même de leur succès ; il sait mieux qu'un autre, puisqu'il en a fourni plusieurs fois des preuves, que, pour faire un poëme

digne des palmes académiques, il faut employer toutes les ressources de l'art, que le véritable talent réussit à cacher sous le voile d'une verve agréable et facile.

Un Poëme de M. de Puibusque, sur le *dévouement de Bisson*, renferme de belles pensées. La poésie a de la force, de la chaleur; on y retrouve avec plaisir le poète qui fut, l'année dernière, le principal ornement de nos Jeux. Néanmoins l'ensemble n'a pas répondu aux espérances que l'Académie avait le droit de concevoir. L'auteur arrive trop tard à son sujet; il y a des vers faibles, des tournures embarrassées; l'impression produite par ces défauts, n'a pu être effacée par des morceaux très-agréables. Je citerai celui où M. de Puibusque fait le tableau de l'Archipel grec et le portrait du pirate.

Non loin des bords sacrés où le dieu du génie
Fut bercé sur le sein des vierges d'Aonie,
D'un riant Archipel, les forêts, les coteaux,
Semblent se balancer sur la fraîcheur des eaux.
C'est Rhodes, c'est Naxos et leurs sœurs immortelles:
Des guirlandes de myrte ondulent autour d'elles,
Et leurs bras enlacés, leurs amoureux contours,
D'un magique dédale imitent les détours.
Malheur au nautonnier qui s'approche sans armes,
De ce groupe perfide où brillent tant de charmes!
Tel qu'un tigre, caché sous des palmiers en fleur,
Tressaille en observant les pas du voyageur,
Tel, et plus altéré dès qu'il a vu sa proie,
Le pirate frémit de fureur et de joie.
Pour lui, point de pitié : musulman ou chrétien,
Rien n'enchaîne ses coups; il ne respecte rien.

L'or seul, voilà son dieu, son maître, son prophète;
Le reste est ce vain bruit qu'emporte la tempête.
De tous les pavillons infâme usurpateur,
Rebut du monde entier dont il est la terreur,
Il a dit à la mer : Tu seras ma patrie;
Tes flots me défendront, je leur livre ma vie.

Le poète termine ainsi le récit de l'explosion du vaisseau :

Des vainqueurs, des vaincus, la dépouille fumante
Vole comme les flots d'une lave brûlante,
Se choque, se déchire; et, sillonnant les airs,
Inonde d'un sang noir la surface des mers.....
Le bruit cesse, et la nuit, un moment suspendue,
Retombe avec lenteur sur l'humide étendue.

Nous avons encore remarqué les Poëmes intitulés la *Grèce chrétienne* et le *Conscrit de* 1812. On trouve, dans le premier, de beaux vers, de belles pensées; dans le second, une originalité piquante, et les sentimens les plus touchans, exprimés avec une grâce naïve.

L'Académie a été plus heureuse pour les Epîtres. Il en est parvenu plusieurs au bureau général, et deux se sont vivement disputé la victoire. Elles ont pour titre, *A moi-même*, et *le Poète aux Pyrénées*. La première est de M. Granier, Etudiant en Droit, que nous avons déjà nommé comme l'un des concurrens pour le prix du Discours. Son Epître est gaie, et fourmille de traits piquans. Il se consulte lui-même pour le choix d'un état, ce qui lui fournit une occasion très-naturelle de tracer l'esquisse des principales routes que peut suivre un jeune homme

à son entrée dans le monde. Il y a dans cet ouvrage de jolis vers, de l'esprit, et une sorte d'originalité qui plaît.

L'Epître du *Poète aux Pyrénées*, dont M. Abadie s'est déclaré l'auteur, est une description des beautés innombrables que présentent les montagnes qui sont si rapprochées de nous. Ce sujet, si souvent traité, est rajeuni par l'éclat d'une poésie qui vous est connue, et qui a mérité plusieurs fois nos suffrages. Quelques aperçus neufs et de beaux vers rendent cette pièce recommandable. Mais devait-elle être préférée à sa rivale ? Vous déciderez cette question, Messieurs, après avoir entendu la lecture des deux ouvrages. L'Académie se trouvera heureuse, si votre approbation confirme le jugement qu'elle a rendu.

L'Epître *à Moi-même* avait, en sa faveur, un sujet neuf et piquant, de l'élégance, du trait, de l'esprit. On pouvait lui reprocher une gaîté qui a quelquefois l'air de la contrainte, quelque penchant à la satire.

Le *Poète aux Pyrénées* avait pour lui de brillans tableaux, une couleur poétique plus prononcée. On lui opposait d'être tout-à-fait dans le genre descriptif, justement décrédité depuis que le célèbre Delille en a épuisé toutes les beautés, et quelques fautes de détail.

L'Académie a pensé qu'elle devait donner la préférence à l'ouvrage qui offrait une plus grande perfection sous le rapport de la poésie, et M. Abadie a obtenu une violette réservée. Elle a décerné à M. Granier un souci réservé.

Une autre Epître de M. Abadie, sur la *Littérature*

française au 19.e siècle, est parvenue au bureau général. Elle est bien inférieure, pour le fonds des idées, à celle qui a mérité nos suffrages : on y reconnaît son talent poétique; mais ne pouvait-il relever l'éclat de la littérature actuelle sans déprimer celle du 18.e siècle? Quoi! le génie de Voltaire, l'éloquence de Rousseau, les chefs-d'œuvre de Montesquieu pâliraient devant les productions de notre époque, et auraient *vieilli, réformés par nos mœurs*, suivant l'expression de l'auteur? Non, Messieurs, je lui rends plus de justice. Il n'a pas eu l'intention de comprendre dans cet anathème les hommes célèbres qui seront à jamais l'honneur des lettres françaises. Mais au lieu d'oublier leur gloire, il aurait dû la célébrer en signalant toutefois leurs fautes et leurs erreurs. Et notre siècle n'a-t-il pas aussi les siennes? Ne serait-il pas assez illustre aux yeux de l'avenir, s'il pouvait lui offrir des poètes et des prosateurs dignes d'être placés à côté de ceux qui furent nos maîtres et nos modèles? Ce n'est pas à des contemporains qu'il appartient de comparer des temps aussi rapprochés l'un de l'autre. Abandonnons ce soin à l'impartiale postérité, et gardons-nous de répudier sans exception le passé, pour louer le présent sans réserve.

Le même reproche pourrait être fait en partie au début d'une autre Epître, intitulée *de l'Alliance des Lettres et du Commerce*. Cette pièce, qui est parvenue au bureau général, a un mérite poétique distingué. Il est facheux qu'elle repose sur une idée qui n'est pas juste. On conçoit la possibilité d'allier des connaissances différentes, et de retirer de cette union des avantages réels, lorsqu'elles ont entr'elles

quelques rapprochemens. Mais quel point de contact peut-il y avoir entre les belles-lettres et le commerce? Il est sans doute possible d'être en même temps littérateur et commerçant; nous en voyons tous les jours des exemples : mais ces deux genres de travaux ne peuvent exercer l'un sur l'autre aucune influence, et c'est néanmoins ce que l'auteur avait à démontrer. Du reste, on reconnaît dans cette pièce un talent exercé. Elle est écrite avec beaucoup de facilité.

Une Epître *à la Violette*, de M. Evariste Boulay-Paty, de Rennes, a fixé l'attention de l'Académie par le charme des vers et la délicatesse de la pensée. Elle a regretté qu'il y ait presque toujours de l'exagération dans le culte que l'auteur rend à cette fleur.

Le concours des Elégies n'a pas été aussi nombreux qu'il l'est ordinairement, et n'a pas été meilleur. Une seule a obtenu un lis à titre d'encouragement. C'est *la mort d'André Chénier*. M. Adrien Puyminet, étudiant en droit, qui en est l'auteur, fait concevoir à l'Académie d'heureuses espérances. Son Elégie est renfermée dans les limites du genre. On y trouve des vers agréables, des sentimens touchans. Deux autres pièces du même genre sont montées au bureau général. Elles ont pour titre, *Les derniers momens de la Muse*, et *Ce que j'aime*. La première ne manque pas de talent; elle retrace avec beaucoup de vérité les regrets d'une jeune personne prête à quitter la vie. On a fait un grave reproche à l'auteur, d'avoir émis une pensée entachée d'athéisme. Cette fâcheuse expression de *néant*, qu'on ne devrait jamais rencontrer, lorsqu'il s'agit de l'existence terrestre évanouie, aurait fait refuser à cet ouvrage

la distinction d'être imprimé dans le Recueil, s'il n'était évident par son ensemble, et sur-tout par les vers qui le terminent, que l'auteur a des sentimens plus vrais et plus éclairés sur notre avenir.

M. Roulland, de Paris, nous a dédommagés de la tristesse de ce tableau, par une petite pièce de vers, à laquelle il a donné le nom d'Elégie. C'est une bluette spirituelle, d'une légèreté remarquable, dans laquelle il raconte tout ce qu'il aime. C'est la violette, c'est la rose des vallons, c'est la brise du rivage, c'est l'étoile des amours, enfin ce sont les beaux yeux de Delphine. Tout cela est fort agréable; mais est-ce une Elégie? non sans doute; une Ode anacréontique? une Ballade? une collection de Madrigaux? L'Académie n'a pas su résoudre ce problème. Il est certain que cette jolie bagatelle que nous avons insérée dans le Recueil, a fait une diversion très-utile aux pénibles impressions que nous faisaient éprouver la plupart des Elégies. Sur quarante-neuf ouvrages de ce genre, on pourrait trouver trente sujets de Tragédie, dignes du génie de Shakespeare. Melpomène a revendiqué ses droits usurpés; nous nous sommes empressés de les reconnaître, et de renvoyer devant elle les auteurs qui les avaient méconnus.

Depuis long-temps les Idylles n'obtenaient aucun succès dans nos concours. Ce genre si gracieux semblait abandonné par les bons poètes. Cette année nous avons été plus heureux. M. Pommier s'est présenté dans la lice, et la palme lui a été décernée. La pièce couronnée a pour titre, *le Bonheur de l'Obscurité*. Elle a de l'élégance, de la douceur. Nous sommes persuadés, Messieurs, que vous reconnaîtrez avec plaisir le talent flexible du jeune poète, qui, de-

puis trois ans, contribue si puissamment à l'éclat de nos fêtes, et qui, lors même que la première de nos couronnes poétiques lui échappe, venge cet échec par une victoire, et laisse toujours dans l'esprit de ses juges, et de ceux qui l'entendent, quel que soit le sort du combat, de vives impressions et d'honorables souvenirs.

Un de nos lauréats qui a remporté deux fois le prix de l'Ode, M. Durand de Modurange, de Marseille, semblait avoir abandonné nos jeux. Nous le cherchions vainement parmi les concurrens : il a reparu cette année à notre grande satisfaction, et par une réserve que nous ne pouvons attribuer qu'à sa modestie, il s'est présenté pour disputer le prix de l'Hymne à la Vierge. Il a écarté tous ses rivaux. Cette victoire, trop facile pour lui, ne suffit pas pour lui ouvrir les portes du sanctuaire d'Isaure. C'est un regret pour l'Académie. Elle espère qu'il reprendra bientôt dans le concours le rang qu'il a plusieurs fois occupé avec succès. Son hymne, très-agréablement versifiée, réunit le mérite des pensées au bonheur de l'expression.

Tel est, Messieurs, l'exposé fidèle du concours de cette année : j'aurais voulu sans doute entrer dans de plus grands détails, multiplier les citations, vous faire part de toutes nos espérances; mais j'aurais dépassé les limites qui me sont assignées, j'aurais détourné trop long-temps votre attention du principal objet de cette solennité. Déjà nos lauréats attendent avec impatience les honneurs qui leur sont réservés; déjà l'amaranthe si chère aux poètes, l'églantine objet de l'ambition des orateurs, l'humble violette, répandent leurs doux parfums dans cette enceinte.

Elles réveillent dans vos cœurs les souvenirs chers à la patrie, les premiers chants des troubadours, les bienfaits d'une civilisation renaissante. Elles font tressaillir de joie et d'espérance cette jeunesse qui se prépare à soutenir l'éclat de nos fêtes, et la renommée de nos institutions littéraires. Quel motif d'émulation pour elle, de voir sortir de ses rangs cet orateur, qui, parvenu à peine à sa vingtième année, saisit d'une main victorieuse la double palme offerte à l'éloquence ! Quel noble exemple lui fournit ce poète auquel une triple couronne confère aujourd'hui le droit de siéger parmi nous, et dont la lyre mélodieuse triomphe en même temps au sein de la Capitale et dans la Cité des troubadours. Ici, il chante les héros français et la vaillance de nos Rois; là, il célèbre les vertus héréditaires de notre Monarque chéri, et l'enthousiasme des populations qui se pressent sur son passage. Heureuse harmonie de sentimens et de pensées, qui pénètre tous les cœurs et ravit tous les suffrages !

Depuis long-temps, Messieurs, la satisfaction de l'Académie n'avait été aussi complète. Elle ne forme qu'un vœu, que vous partagerez sans doute : c'est de pouvoir chaque année mettre sous vos yeux un résultat aussi heureux de ses travaux. Alors elle sera certaine d'avoir contribué à perpétuer dans nos murs l'amour des lettres, et de transmettre à ses successeurs dans toute sa pureté le dépôt précieux qui lui fut confié.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1829.

Pages.